

ARCHÉO 66

***Bulletin de l'Association archéologique
des Pyrénées-Orientales***

SOMMAIRE

- **Éditorial** p. 5
- **Archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections** p. 7
- Argelès-sur-Mer
 - *RD 81, contournement nord d'Argelès* (O. Passarrius / PAD-CG66)
 - *Pic-Saint-Michel – Ultréra* (A. Constant (Université de Provence-LAMM))
- Boulou (Le)
 - *Déviation nord* (C. Dominguez / INRAP)
- Brouilla
 - *Projet de déviation routière de Brouilla* (P. Illes / PAD-CG66)
- Elne
 - *Rue des Corbières* (J. Kotarba / INRAP)
- Estagel
 - *Ancien gué de la rivière de Maury* (H. Jacob / APISTORIA, A.A.P.-O.)
- Fenouillet
 - *Château saint-Pierre* (D. Maso / ACTER)
- Laroque-des-Albères
 - *Le Château* (J. Bénézet / ACTER)
- Latour-de-Carol
 - *Lotissement* (C. Dominguez INRAP)
- Mosset
 - *Sainte-Marie de Corbiac* (J. Crozier / ACTER)
- Perpignan
 - *Palais des Rois de Majorque* (O. Passarrius / PAD-CG66)
 - *Chemin du Parc Ducup* (J. Kotarba / INRAP)
 - *Negabous* (A. Toledo i Mur / INRAP - UMR 6042)
- Port-Vendres
 - *Port-Vendres 9 dit Redoute Béar* (G. Castellvi / UMR 5140 Lattes, M. Salvat / Port-Vendres)
- Rodès
 - *Plateau de Ropidère* (O. Passarrius / PAD-CG66)
- Sainte-Marie-la-Mer
 - *Eglise* (J. Crozier / ACTER)
- Saleilles
 - *Can Guillemet* (C. Dominguez / INRAP)
- Salses-le-Château
 - *Camp de Rivesaltes* (O. Passarrius / PAD-CG66)
- Sournia
 - *Chapelle Sainte Félicité* (J. Crozier / ACTER)
- Théza
 - *Lotissement Quinze Olius* (O. Passarrius (PAD-CG66))

- Thuir, Castelnou, Camélas, Saint-Feliu-d'Amont, Millas
- *Projet d'élargissement RD 612 entre Millas et Thuir* (P. Illes / PAD/CG66)
- Tresserre
- *Camps de la Casa* (J. Kotarba / INRAP)
- Ur
- *Las Arses* (C. Dominguez / INRAP)

• **Articles**

- P. Campmajo, D. Crabol : *Les gravures rupestres de Cerdagne (Pyrénées Catalanes). Quelques éléments pour la chronologie et une approche symbolique* p. 61
- J.-P. Comps : *Chemins de transhumance : Vers la « montagne » de Mosset.* p. 79
- H. Jacob : *Ruchers des Corbières : Note sur les anciennes structures apicoles de la région d'Estagel (P.-O.)* p. 87
- M. Martzluff, S. Nadal : *Incendie dans les Corbières (Vingrau et Salses, 2007). Regards sur un causse resté sauvage et sur ses usages (fours à chaux).* p. 93

• **Compte rendus / Vistes, expos, divers**

- Tara Steimer-Herbet : *Les tombes mégalithiques protohistoriques de Jordanie* p. 105
- Guillaume Eppe : *Visite en Fenouillèdes : Chapitre de Saint-Paul, Château de Puillaurens* p. 109
- Jean-Pierre Comps : *Le Pont du Gard* p. 115
- Valérie Porra-Kuteni : *Françoise CLAUSTRE : 30 ans d'Archéologie préhistorique en Roussillon* p. 121
- Andrée Basso : *Fenêtre sur le sud* p. 133
- Michel Martzluff : *Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, P.-O. : Discours de présentation* p. 137
- Les nouveautés de la bibliothèque et du net* (G. Eppe) p. 139
- Quand l'A.A.P.-O. « fait sa pub »* p. 153
- Composition du bureau et du Conseil d'Administration p. 155
- Conférences et sorties 2010 p. 157
- L'A.A.P.-O. c'est ... p. 159

Éditorial**Michel Martzluff**
Président de l'A.A.P.-O.

À l'heure de faire le bilan de l'année écoulée, dans un contexte que le désengagement financier de l'État, l'insuffisance de moyens humains dont disposent les opérateurs d'archéologie préventive, en particulier l'INRAP, les difficultés budgétaires croissantes des collectivités locales et la précarité des métiers de la Culture rendent défavorable, étaler des motifs de satisfaction pourrait sembler quelque peu lénifiant. Et pourtant, c'est bien de satisfactions dont je vais parler car elles sont le juste retour des engagements que nous avons pris.

L'une de ces satisfactions, et non des moindres, est d'avoir pu renouer de bonnes relations avec les services de l'État, relations qui s'étaient quelque peu distendues ces dernières années. A l'invitation du nouveau Conservateur régional de l'Archéologie, Henri Marchesi, une réunion a permis d'échanger nos points de vue, de faire état de nos difficultés et, surtout, d'envisager positivement le futur. Ainsi allons nous signer une convention avec la DRAC qui balise de façon concrète et mieux assurée notre rôle au dépôt archéologique départemental. D'autre part, nous avons mis au point avec le Service des interventions susceptibles d'appuyer le nouvel effort qui est désormais entrepris au niveau de la Carte archéologique nationale. Ainsi une campagne de prospections, conduite par Sabine Nadal, commencera en janvier dans la ceinture méridionale de l'agglomération de Perpignan. D'autres interventions, ciblées sur des zones riches, mais dont l'occupation du sol est encore peu connue, sont concrètement programmées.

Une autre satisfaction du côté institutionnel, est de savoir que le projet de loger la base INRAP dans l'enceinte de l'université de Perpignan avant 2012, avance. Nul doute que la présence de l'Institut consolidera les efforts pour que l'archéologie de terrain, en particulier celle des périodes antique et médiévale, renforce ici sa place au niveau académique. Dans la même logique, et malgré des difficultés conjoncturelles qui sont les siennes actuellement, nous nous réjouissons du bel effort entrepris par le Conseil général concernant l'archéologie départementale.

Cette année, la collectivité territoriale s'est engagée à assumer la lourde charge du transfert des collections dans des locaux adaptés pour en assumer la conservation et la mise à la disposition des chercheurs, via les Archives départementales. C'est ainsi que le Pôle archéologique départemental a fait appel à nous pour que nous aidions au transfert des collections. Tout en gardant le souci, comme nous l'avons toujours eu, de voir se développer des structures professionnelles sans lesquelles le bénévolat reste aujourd'hui impuissant, nous ferons tout notre possible pour aider à cette tâche. Et nous aimerions pouvoir œuvrer de même manière avec d'autres collectivités. C'est en ce sens que nous renouvelons nos vœux pour que la municipalité de Perpignan et sa communauté de commune, où sont menacées de nombreuses archives du sol du fait de l'urbanisation actuelle, s'oriente vers la création d'un service qui puisse assumer sur le terrain une part des missions d'archéologie préventive.

Mais le motif le plus évident de satisfaction réside dans notre liaison avec le public pour souligner d'abord sa constance. Nos adhérents sont plus que jamais nombreux et toujours présents à nos côtés. Présents bien sûr en nombre aux conférences et colloques que nous organisons dans les murs de notre université, ceci malgré les nombreuses offres de la vie culturelle départementale. Présents également lors des excursions dont il nous est de plus en plus difficile de baliser des itinéraires originaux. Présents enfin sur le terrain, lors des fouilles ou des prospections – en particulier chaque semaine sur les traces des anciens chemins sous la houlette de Jean-Pierre Comps – ou encore lors des séances de restaurations du mobilier au dépôt archéologique, autour de la valeureuse « équipe du jeudi ».

Mais cette liaison jubilatoire avec le public, elle réside aussi dans le plaisir de partager les connaissances les plus pointues avec le plus grand nombre grâce aux publications que nous éditons ou auxquelles nous sommes associés.

Ce bulletin en témoigne, bien entendu, où l'on trouve l'essentiel des travaux archéologiques menés dans le département. Et je me dois ici de remercier chaleureusement les chercheurs qui ont répondu favorablement à nos sollicitations, tout en espérant que les chantiers de Tautavel et de *Ruscino* pourront à l'avenir consentir à produire les comptes-rendus qui manquent dans ces pages.

Au côté de ce travail de fond, nous pouvons être assez heureux d'avoir pu présenter à la fin de cette année 2009 le fruit des recherches interdisciplinaires sur les zones brûlées en 2005 sur le plateau de Rodès-Montalba et le causse de Bouleternère, en Conflent. Ce livre : *Archéologie d'une montagne brûlée ...*, fera sans doute date. En effet, jamais n'avait été publiée une telle approche de la relation entre les paysages et des hommes sur la très longue durée grâce une intervention légère, mais forcément rapide en raison de la repousse du maquis.

Souhaitons qu'elle soit une sorte de modèle incitatif pour ce qui constitue dans le Midi, disons autour de la Méditerranée, une forme d'intervention d'urgence encore peu pratiquée, car difficile à mettre en œuvre dans le cadre de l'archéologie programmée ou préventive où la mobilisation bénévole occupe peu de place.

Et pour finir par un optimisme qui n'est pas de circonstance, mais qui prend donc sa source dans le fruit de nos actions et des nombreux soutiens qu'elle reçoit, je suis particulièrement content de pouvoir annoncer dans ces pages la parution prochaine de l'ouvrage de Jean Abélanet, notre président d'honneur, sur les mégalithes de ses chères Pyrénées catalanes. Un ouvrage de 400 pages, très attendu du public et qui va nourrir les échanges de livres formant la base de notre précieuse bibliothèque, gérée par Guillaume Epe. Un ouvrage fort bien mis en page par Sabine Nadal et qui n'attend donc désormais que le crible des relectures pour voir le jour.

Nous avons annoncé la parution de ce livre lors de la cérémonie pendant laquelle Jean Guilaine a remis à Jean Abélanet la médaille d'officier des Arts et des Lettres, le 18 décembre dernier. Une manifestation qui nous a réunis une nouvelle fois dans la convivialité, mais dont nous ne pouvons produire ici le compte-rendu cette année. Ce sera pour le prochain bulletin une

bonne façon de prolonger avec vous le plaisir de ce rassemblement autour d'un archéologue qui ne doit rien de sa palme à la fréquentation assidue des salons mondains, mais à une œuvre de longue haleine modestement ancrée dans les réalités du terrain et servie avec talent par la joie de faire partager ses découvertes.

Michel Martzluff
Président de l'A.A.P.-O.

**ARCHÉOLOGIE
PRÉVENTIVE**

**FOUILLES
PROGRAMMÉES**

SONDAGES

PROSPECTIONS

Archéologie préventive (diagnostics, fouilles) Fouilles programmées, sondages, prospections

Commune : Argelès-sur-Mer

Nom de l'opération : RD 81, contournement nord d'Argelès

Type d'opération : Diagnostic archéologique

Equipe : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique départemental) avec la collaboration de Jean-Michel Carozza (Université de Strasbourg, GEODE - UMR 5602 CNRS), Pauline Illes (Pôle Archéologique départemental) et Valérie Porra-Kuténi (Pôle Archéologique départemental).

Résultats :

Les reconnaissances effectuées sur l'emprise du futur aménagement routier ont révélé des résultats intéressants pour l'étude des divagations du Tech (fig. 1 et 2) mais aussi des données inattendues avec la mise au jour notamment, à moins de deux mètres de profondeur, de la terrasse pléistocène nappée par endroits par un horizon évolué contenant des indices du Néolithique, de l'âge du Bronze et de l'époque romaine. A hauteur du futur giratoire de la RD 914, non loin du moulin de Taxo, le diagnostic a permis la mise en évidence d'une zone hydromorphe, probablement une ancienne dépression éolienne creusée par déflation, qui s'est comblée lentement durant la Préhistoire et l'époque romaine puis très rapidement lors du retour du Tech dans son lit historique, dans le courant du XIV^e siècle. Cette zone humide a contribué à fixer des occupations humaines et notamment un habitat du Néolithique moyen/final mis au jour dans un délaissé de la route, en bordure de l'actuel camping de Saint-André (fig. 3).

Ce site se caractérise par la présence de structures en creux, dont la plupart ont été malmenées par d'anciens chenaux du Tech ou de la Riberette, qui sont venus décaisser par endroits la zone jusqu'au substrat (fig. 4). Cette zone, de forte concentration de vestiges, marque bien la présence d'un site, d'un habitat dont l'étude a été rendue difficile voire impossible par endroits compte tenu de la remontée de la nappe phréatique dont le niveau est maintenu très haut par le canal du moulin de Taxo.

Ce site est occupé durant la période de transition du Néolithique moyen Montbolo / Chasséen.

Entre le canal du moulin de Taxo et la Riberette a été mise au jour la terrasse pléistocène qui nappe les argiles pliocènes. Cette terrasse est en pente vers le sud et la dépression hydromorphe. Au nord, la terrasse est en pente forte puis est entamée par les chenaux du Tech comblés de graves contenant, à plus de 3 m de profondeur, des indices d'époque contemporaine.

Cette terrasse est nappée par endroits par un horizon limoneux, argileux, brun et très compact mis en évidence dans 12 tranchées et lors du creusement de trois sondages profonds. Cette couche, qui contient quelques rares galets et parfois un peu de cailloutis, a livré quelques fragments de céramique non tournée, souvent très érodés, des nodules de terre cuite, du charbon de bois et quelques indices d'époque antique, attribuables à la période romaine républicaine (II^e-I^{er} siècles avant J.-C.). Elle possède une épaisseur de 20 à 40 cm tout au plus.

Le tracé supposé de la voie domitienne, du moins sa branche littorale, est recoupé par les travaux routiers. Après avoir franchi le Tech, il passe non loin du Mas Bertrand, entre le moulin de Taxo et l'actuelle Riberette. Aucune trace de cette voie n'a été mise en évidence lors du diagnostic archéologique mais il est intéressant de noter que cette zone, coincée entre le lit majeur du Tech et la zone hydromorphe du moulin de Taxo, paraît être le passage le plus aisé et le plus logique compte tenu des contraintes causées à l'est par le fleuve et ses divagations et à l'ouest par la zone marécageuse, active durant l'Antiquité. C'est aussi le seul endroit où la terrasse a été mise au jour. Cette dernière est nappée par un sol brun, probablement un niveau de mise en culture, contenant des indices archéologiques allant du Néolithique moyen/final jusqu'aux II^e-I^{er} siècles avant J.-C. Ce niveau d'occupation, d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur tout au plus, a été atteint systématiquement grâce à la réalisation de sondages profonds en double palier.

Fig. 1 : Localisation du tracé sur extrait IGN (crédit PAD).

Fig. 2 : Localisation sur orthophoto (crédit PAD).

Fig. 3 : Ouverture des tranchées à la pelle mécanique (crédit PAD).



Il se trouve donc en deçà du seuil de sécurité d'ouverture des tranchées (1,30 m) et n'a pu être étudié que de façon ponctuelle. La présence de la voie, même si aucune trace n'a été mise en évidence, ne peut être écartée. La topographie du lieu, la présence très haute de la terrasse et donc d'un substrat stable sont autant d'arguments susceptibles d'être utilisés pour conforter cette hypothèse du tracé.

Cette opération livre également des données intéressantes quant à l'étude des divagations du fleuve (Le Tech) depuis le Moyen Âge. À partir du XIII^e siècle, s'ouvre en Roussillon une période de crises érosives et alluviales en partie retranscrites par les textes avec la mention de crues géantes en 1264, 1421, 1553 et 1632 qui motiveront, dès le XIV^e siècle, la construction de ponts et d'ouvrages d'art adaptés à des débits élevés exceptionnels. Dans l'Aude, les crues qui se multiplient à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle deviennent catastrophiques au XIV^e siècle avec des épisodes sans précédent en 1307, 1316 et 1322. Au bord du Tech, les inondations qui ont dévasté les abords de l'église Sainte-Eugénie de Tresmals, puis qui ont commencé à la recouvrir sous 2 m de limons, débutent dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Le début de cette période est marqué par une crue gigantesque déposant environ 1,30 m de limons fluviaux et scellant le premier état du cimetière

et une tombe signalée en surface et datée entre 1163 et 1284. Cette séquence stratigraphique aux abords de la chapelle Sainte-Eugénie a été observée lors de la réalisation de carottages et dans le cadre d'une opération de fouilles archéologiques. Ces fouilles ont permis d'observer un empiement de dix séquences de crue, comprises entre le IV^e siècle et le IX^e siècle avec une reprise de la sédimentation, sous forme d'évènements violents, à partir des XIII^e/XIV^e siècles.

Durant ces XIII^e et XIV^e siècles, on assiste également à une divagation importante du lit des fleuves, la Têt en Salanque, l'Agly au nord du département mais aussi bien sûr le Tech dans la zone qui nous occupe. Cette modification du régime des fleuves et la multiplication des crues dévastatrices s'insèrent dans une oscillation climatique, celle du Petit Âge Glaciaire qui commence au XIV^e siècle, mise en lumière par la poussée des glaciers montagnards européens, marquée par de forts épisodes pluvieux. La décennie 1310/1320 est considérée comme l'une des quatre grandes périodes pluvieuses de tout le Moyen Âge classique.



Fig. 4 : Silo de l'âge du Bronze, recoupé lors de l'ouverture d'une tranchée (crédit PAD).

Les recherches documentaires menées dans le cadre de cette opération ont permis de montrer que le Tech, au Xe siècle au moins, coulait probablement au sud d'Elne, et même au sud du territoire de Latour-bas-Elne et de la petite chapelle de Sainte-Eugénie de Tresmals. Le fleuve occupe approximativement le lit qu'on lui connaît aujourd'hui. Pourtant, le tracé du cours d'eau va se modifier profondément et durant un ou deux siècles, le Tech quitte alors son lit historique pour couler plus au nord et se jeter non plus dans la mer mais dans l'étang de Canet/Saint-Nazaire. Durant la première moitié du XIVe siècle, le Tech n'est plus dans son lit originel. Probablement à la suite d'une ou plusieurs crues, peut-être liées à l'oscillation climatique du Petit Âge Glaciaire, le fleuve a quitté son lit ancien et a ouvert un ou plusieurs bras qui passent au nord d'Elne, en contournant la butte où est construite la ville et qui s'étend jusqu'à Latour-bas-Elne et Saint-Cyprien.

Ce nouveau lit du Tech prenait naissance dans le lit actuel, à hauteur de la chapelle de Sant-Marti de la Riba entre Elne et Ortaffa avant de recouper l'actuelle route entre Montescot et Elne à hauteur de la chapelle disparue de Notre Dame du Pont et d'aller se jeter dans l'étang de Canet/Saint-Nazaire. Pourtant ce nouveau bras ne restera pas actif longtemps et le Tech semble retrouver assez rapidement son lit historique, entre Sainte-Eugénie de Tresmals et le lit actuel de la Riberette, au sud d'Elne. En 1395, il coule à nouveau au sud et le passage du Tech entre Elne et Taxo d'Avall se fait au moyen d'une barque dont l'exploitation est concédée à un habitant d'Elne. Plusieurs documents permettent de se rendre compte que la réinstallation du fleuve au sud d'Elne est durable et le bras ouvert au milieu du XIVe siècle au nord de la cité est désormais abandonné.

La réalisation d'une tranchée continue depuis l'actuelle RD 914 jusqu'à la voie littorale (RD 81) a permis d'étudier la sédimentation de la zone et de proposer des datations concernant les divagations du fleuve et les importants atterrissements (fig. 5). L'une des surprises a été la mise en évidence de la terrasse pléistocène sur le secteur du moulin de Taxo, à l'extrémité ouest du tracé. Cette terrasse, qui atteint son niveau le plus haut à hauteur du log n°26 (7,37 m) est en pente vers le sud et la dépression hydromorphe où elle se trouve à 6,34 m d'altitude dans le log n°47 avant de s'enfoncer plus profondément ensuite.

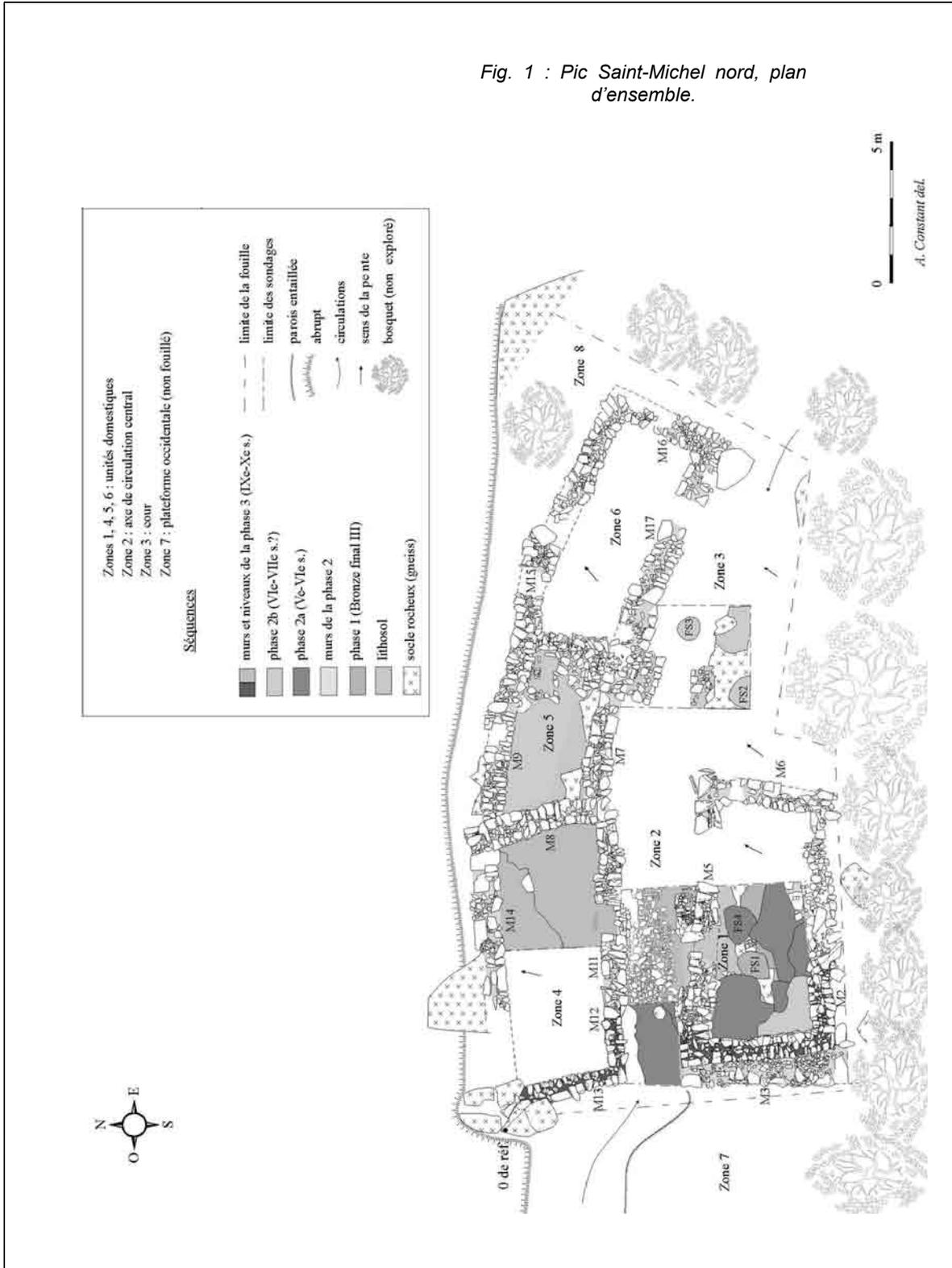


Fig. 5 : Ouverture des sondages profonds pour l'étude géologique (crédit PAD).

Ce secteur, dont le substrat est stable, a livré des traces d'occupation humaine, datées entre le Néolithique moyen/final et le changement d'ère. Au nord, à partir du log n°27, la terrasse est en pente forte puis est entamée profondément par un chenal du Tech qui marque la limite sud des divagations du Tech. Le chenal qui vient buter contre l'entame de la terrasse a été partiellement sondé par la réalisation d'un sondage profond. Ce sondage, ouvert à la pelle mécanique, a été réalisé sur une profondeur de 4 m, et a permis d'atteindre la cote 5 m NGF. Jusqu'à 1,40 m de profondeur, on note une alternance de limons sableux, d'horizons de sables fins ou plus grossiers avant d'atteindre un épais niveau de grave qui matérialise le chenal lui-même. La taille des galets, de 10 à 15 cm de diamètre, suppose que ce chenal était très dynamique. L'étude de son comblement a permis de collecter des indices d'époque moderne ou contemporaine (brique, tuile) jusqu'à 4 m de profondeur, cote où a été interrompu le sondage pour des raisons techniques (remontée de la nappe, effondrement des bermes).

Un tel ensemble de vestiges suggère que ce « *castrum* » est une « agglomération secondaire perchée » similaire aux exemples languedociens et provençaux contemporains, mais de configuration polynucléaire en raison d'un relief particulièrement accidenté.

La première opération triennale (2000-2005) a déjà fait l'objet de comptes-rendus. On rappellera seulement qu'une sorte de quartier villageois a partiellement été dégagé (450 m²) sur la pente nord du Pic Saint-Michel (fig. 1).



Ici, la stratigraphie et l'étude du mobilier dévoilent deux séquences d'occupation distinctes (seconde moitié du Ve-VIIe s. / IXe-Xe s.), et donc un réinvestissement de l'habitat tardo-antique aux temps carolingiens après un abandon momentané pour l'instant difficile à cerner (VIIIe s. ?).

Depuis l'année 2007, les recherches se concentrent sur un important secteur sommital d'environ un demi-hectare (Pic Saint-Michel, fig. 2). Il s'agit d'une sorte d'« éperon barré » présentant de nombreux vestiges de constructions et d'aménagements rupestres (plateformes, murs et structures fossoyées). Deux objectifs ont été privilégiés pour l'étude de ce quartier sommital. D'une part, nous avons mis en place un repérage systématique des constructions ainsi qu'un relevé des courbes de niveau tous les 50 cm dans l'ensemble du périmètre. D'autre part, une fouille de 250m² de surface a été ouverte dans quatre zones distinctes (1, 5, 6 et 8). Il en résulte la mise en évidence d'un ensemble de constructions du haut Moyen Âge bien conservées, la confirmation des premières conclusions en matière de chronologie et d'architecture, et l'apport de nouvelles précisions quant à la fonction des nouveaux bâtiments dégagés :

- Tour sommitale (zone 1, fig. 3). Un bâtiment d'environ 52 m² de superficie hors œuvre et de plan trapézoïdal est apparu sous un niveau de destruction. La stratigraphie révèle que cette construction fut installée aux IXe-Xe siècles sur un bâtiment plus ancien, non fouillé, appartenant sans doute à la première séquence d'occupation (Ve-VIIe siècles). Dans son état final du Xe s., cette tour, massive, présente des murs épais (1,20 m de large) et un espace intérieur exigü (20 m² au sol). Environnée d'autres vestiges pour l'instant indéterminés (terrasses ou bâtiments annexes), elle forme sans doute le *castellum* dominant l'ensemble castral alto-médiéval. On soulignera la grande richesse en mobilier et en faune des niveaux d'occupation du rez-de-chaussée, lequel devait servir de cellier ou bien de dépotoir avant l'abandon définitif. Hormis la présence résiduelle de mobilier de l'Antiquité tardive (amphore africaine), il en provient environ 10000 tessons (250 NMI) présentant une grande homogénéité typologique et les caractères des productions locales des environs de l'an Mil.

- Îlot occidental (zone 6, fig 4.). Cette plateforme de 360m² de superficie a été entièrement construite. En 2009, la fouille aura permis de mettre ici au jour une pièce de grande superficie (60 m² environ) dont les élévations sont bien

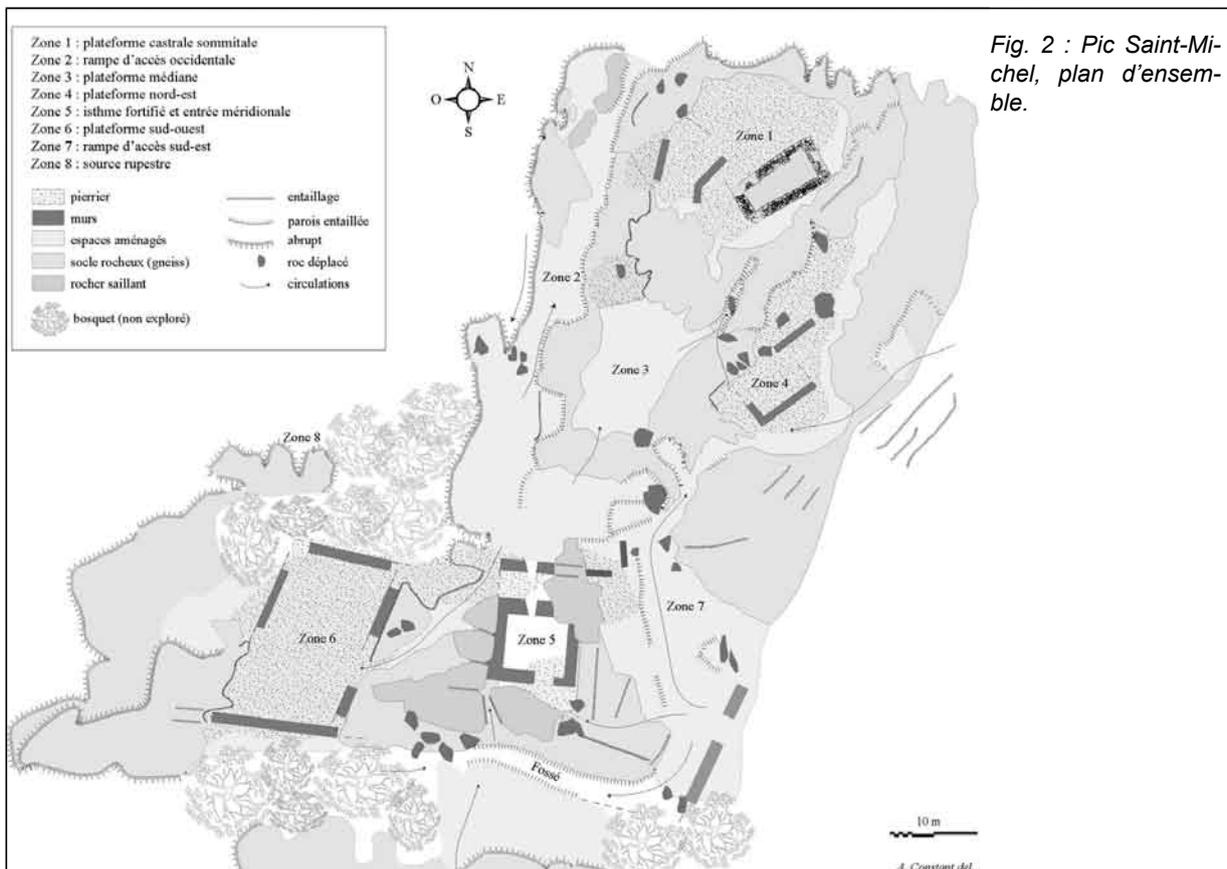


Fig. 2 : Pic Saint-Michel, plan d'ensemble.

conservées (1 m). Les niveaux les plus récents sont contemporains de la phase « tardive » d'occupation (Xe siècle) et livrent les premiers indices d'une fonction domestique (foyer, banquettes, fosse et possible espace de filage). L'extension de la fouille permettra ici de comprendre l'organisation et la chronologie de tout un secteur d'habitat...

- Système fortifié d'entrée (zones 5 et 8). Un isthme rocheux doublé d'un fossé rupestre (fig. 5) barre le quartier sommital du côté méridional. En l'état actuel des connaissances, ces aménagements défensifs ne semblent pas de création spontanée, mais résulter de deux séquences d'occupation distinctes. En effet, les niveaux de comblement du fossé livrent du mobilier de l'Antiquité tardive (amphore, verre), laissant supposer que l'armature générale du site fut créée au cours des Ve-VIIIe s. Au cours d'une seconde phase, au Xe s. au plus tard, ce secteur accueille une puissante construction de plan carré dotée de murs épais (1,20 m). La position de ce bâtiment en bordure du fossé laisse penser qu'il s'agit d'une sorte de « barbacane » verrouillant l'entrée du site du côté le plus vulnérable.



Fig. 4 : Zone 6, vue de la grande pièce (cliché A. Constant, LAMM).

A ce jour, 700 m² de constructions sont dégagés et partiellement fouillés. Notre perception des origines du *castrum* d'Ultréra se trouve de la sorte considérablement enrichie. Les sites du Pic Saint-Michel constituent un exemple rare d'agglomération perchée et fortifiée du haut Moyen Âge.

C'est autour d'un point sommital (Pic Saint-Michel) que se fixe une nébuleuse d'habitats à partir de la seconde moitié du Ve^e siècle, ce qui constitue un phénomène proprement nouveau de perchement de l'habitat dans ce secteur du Roussillon.



Fig. 3 : Zone 1, vue de la tour sommitale (cliché R. Bartolli, Histarc).



Fig. 5 : Zone 8, vue du fossé rupestre (cliché A. Constant, LAMM).

L'état de conservation satisfaisant, sinon surprenant à de telles altitudes, ainsi qu'une chronologie d'occupation couvrant l'ensemble du haut Moyen Âge, mais ponctuée d'un hiatus, en font un exemple fort intéressant pour l'étude des modalités et des dynamiques du peuplement. Si la fouille comble les lacunes textuelles, elle offre aussi de nouvelles données en matière d'organisation sociale et d'économie du *castrum*. Ce dossier, récemment ouvert, sera sans doute un autre point fort de la recherche à venir.

Références bibliographiques :

Constant 2007 : CONSTANT (A.). - De la *civitas* au *castrum* : genèse des centres locaux du pouvoir entre Elne et Ampurias (IV^e-X^e s.). In : SENAC (Ph.) éd. - Actes du colloque international Villa II - Ciudades y campo en la Tarraconense y en al-Andalus (ss. VI-XI) : la transición, Saragosse 20-22 novembre 2006, Toulouse, Université du Mirail, Collection Méridiennes, Série Etudes médiévales Ibériques, 2007, p.41-66.

Constant 2008 : CONSTANT (A.). - Fouilles récentes au *castrum Vulturaria* (Argelès-sur-Mer, Roussillon). In : *Fars de l'Islam, actes des Primeres Jornades Científiques OCORDE*, Barcelone, 9 et 10 novembre 2006, Université Autonome de Barcelone, EDAR, 2008, p. 39-55.

Constant, Guionova à paraître : CONSTANT (A.), GUIONOVA (G.). – Une série de céramiques communes des environs de l'an Mil en contexte castral Pyrénéen (Ultréra/Argelès-sur-mer 66). In : *IX Congresso Internazionale AIECM2*, Venezia 23-29 Novembre 2009. A paraître.



Commune : **Boulou (Le)**

Type d'opération : **Diagnostic archéologique**

Equipe INRAP : Cécile Dominguez, Sylvain Vondra, Fabrice Armand

Résultats :

Cette intervention représente la dernière phase de diagnostic réalisée sur le tracé de la future déviation implantée au nord du Boulou.

Préalablement au déroulement des évaluations archéologiques, le Service Régional de l'Archéologie avait prescrit en 2004 une campagne de prospection pédestre et d'étude documentaire dirigée par A. Vignaud (INRAP).

Le gisement daté du Néolithique moyen (culture chasséenne) découvert à cette occasion fut testé lors de la campagne de diagnostic menée en 2008 (sous la direction de Denis Rolin), mais les fosses dépotoirs mises au jour ont montré un état d'arasement tel, que la perspective d'une opération de fouille complémentaire a été rapidement abandonnée. Concernant l'extrémité ouest du tracé diagnostiqué cette année et situé de part et d'autre de la route nationale qui relie Le Boulou à Saint-Jean-Pla-de-Corts, aucune trace d'occupation humaine n'a été observée. En effet, la soixantaine de sondages réalisés a montré la présence d'un épais niveau d'alluvions du Tech observé sur 3 m de profondeur (fig. 1).

Fig. 1 : Le Boulou, creusement d'une tranchée de diagnostic (cliché : S. Vondra).



Commune : **Brouilla**

Intitulé de l'opération : **Projet de déviation routière de Brouilla**

Type d'intervention : **Prospection pédestre**

Responsable d'opération : Pauline Illes (P.A.D./ Conseil Général des Pyrénées-Orientales)

Equipe de terrain : Sabine Nadal (A.A.P.-O.)

Résultats :

Le projet élaboré par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales correspond à la construction d'une courte déviation routière (700 à 1000 mètres) sur la commune de Brouilla au sud-ouest du village (fig. 1). Des prospections pédestres ont été réalisées par le Pôle Archéologique Départemental avec la participation de l'A. A.P.-O afin d'évaluer le potentiel archéologique de la zone sur laquelle la construction de la déviation est envisagée.

La prospection s'est avérée inefficace pour la détection d'éventuels sites archéologiques sur ce secteur. Seule la présence de quelques outils lithiques préhistoriques a été mise en évidence, néanmoins, elle ne permet pas d'en déduire l'existence d'un site archéologique conservé dans le sous-sol.

.....

Bien que le type de culture dominant (la vigne) soit habituellement propice à une bonne lisibilité, la plupart des parcelles n'ont pas été labourées ou désherbées depuis au moins plusieurs mois. Elles sont donc envahies par la végétation qui empêche une bonne observation des sols. 53 % des parcelles comprises dans la zone d'étude sont illisibles, 43 % sont faiblement lisibles et une seule présente une lisibilité moyenne.



Commune : **Elne**

Intitulé de l'opération : **Rue des Corbières**

Type d'intervention : **Diagnostic**

Responsable d'opération : J. Kotarba (INRAP)

Equipe INRAP : S. Aïssa, F. Armand, avec la collaboration scientifique de Florent Mazière et Vianney Forest

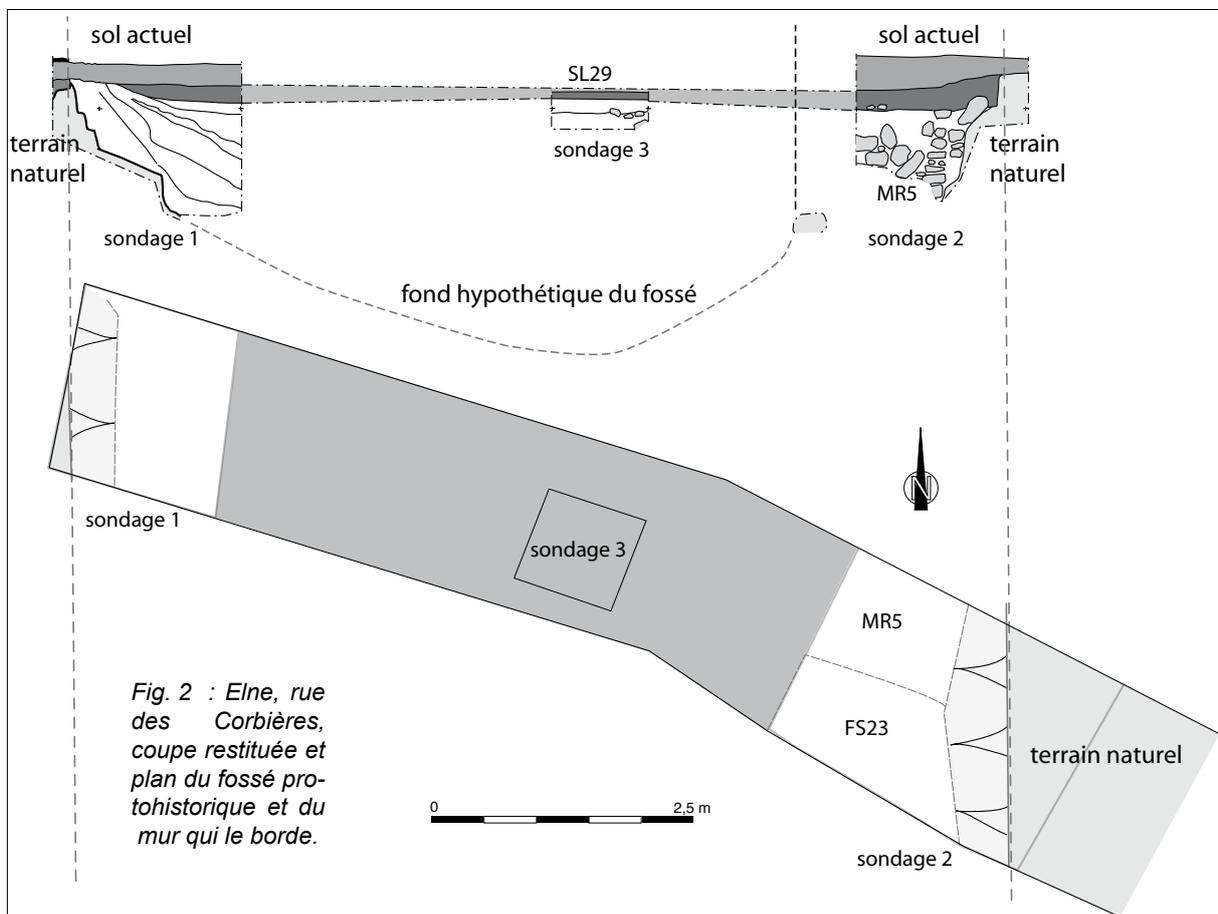
Résultats :

La municipalité d'Elne a pour projet la construction d'un centre de loisirs dans le périmètre de l'école Louise Michel et plus précisément au niveau de la bordure nord du plateau scolaire. Cette future construction bordera la rue des Corbières. Les nombreuses découvertes effectuées au cours des années 1950 et 1960, lors de la construction du groupe scolaire et aussi lors de l'aplanissement du plateau scolaire, indiquaient un potentiel archéologique fort sur ce projet. C'est pour cette raison, que la municipalité a formulé une demande volontaire de diagnostic sur les 700 m² à aménager.

Les deux tranchées ouvertes montrent que c'est presque partout le terrain naturel qui affleure à peu de profondeur sous le remblai du sol actuel. Dans la partie est de l'emprise, la stratigraphie devient cumulative avec un simple niveau de sol ancien contenant des débris d'amphores d'époque républicaine et du changement d'ère (fig. 1).

A l'autre extrémité de l'emprise, directement contre l'école, une grande structure excavée est présente et en place dès 20 cm sous le bitume de la cour (fig. 1). La reconnaissance qui a pu en être faite, additionnée aux données des fouilles anciennes du secteur, laissent envisager un long creusement linéaire, à peu près nord-sud, pouvant correspondre à un rempart bordé d'un fossé de l'agglomération protohistorique (fig. 2). En effet, la mise en évidence d'un mur massif d'un côté et d'une stratification oblique de l'autre (fig. 3 et 4), permet de restituer un creusement central très profond pouvant correspondre aux accumulations de plus de 2,50 m reconnues au début des années 1950. Le mobilier recueilli dans le comblement final de la structure, expertisé par Florent Mazière, s'accorde bien avec les séries du Ve et IVe siècle avant notre ère reconnues dans l'agglomération. La couche la plus haute de la stratigraphie observée laisse entrevoir un effacement complet du fossé à l'époque augustéenne, et la possible récupération de pierres du rempart. Il n'est toutefois pas impossible que ce dernier fait soit plus tardif car la forte occupation du versant à l'époque républicaine a laissé beaucoup de débris qui ont pu largement polluer les remaniements postérieurs, du haut Moyen Âge par exemple.

Fig. 1 : Les vestiges découverts à proximité de l'école actuelle (cliché INRAP).



Le diagnostic réalisé montre que la topographie ancienne du terrain expertisé devait être bien différente de celle actuelle. Les deux extrémités est et ouest constituent sans doute en effet les pentes d'une zone centrale plus haute. Il est fort probable que le rempart supposé et le fossé qui le borde se soient implantés au niveau d'une rupture de pente qui n'existe plus aujourd'hui (fig. 3). La structure protohistorique retrouvée, malgré son importance, constitue un vestige arasé puisque qu'on retrouve du sol naturel affleurant de part et d'autre (fig. 4). Par contre, par sa nature même, elle possède sans doute encore des parties en élévation associées au fossé.



Fig. 3 : Le remplissage du bord ouest du fossé avec des couches fortement en biais (cliché INRAP).

La découverte ou redécouverte du rempart protohistorique, puisque sa présence a déjà été évoquée dans la cour de l'école et dans la rue des Ibères, constitue un fait archéologique important. En effet, avec un tracé englobant l'ancienne colline du *Puig de les Forques*, soit à environ 150 m à l'extérieur du rempart médiéval, cette nouvelle découverte montre bien l'importance de l'agglomération du second âge du Fer. On peut ainsi relire d'une autre façon les propos des auteurs anciens du I^{er} siècle de notre ère qui signalent que la petite bourgade d'Illiberris marque les restes d'une ville autrefois florissante.

Le Service Régional de l'Archéologie a prescrit la réalisation d'une fouille sur la partie ouest du projet.

Références bibliographiques du RFO : J. Kotarba, F. Mazière, *Elne, rue des Corbières. Les vestiges du rempart protohistorique sur le plateau scolaire ?*, R.F.O. de diagnostic, Nîmes : Inrap Méditerranée, 2009, 37 p.



Fig. 4 : Aménagement de pierres pouvant correspondre à l'arrière du rempart protohistorique (cliché INRAP).



Commune : Estagel

Intitulé de l'opération : Ancien gué de la rivière de Maury

Type d'intervention : Prospections pédestres

Prospecteur : Henry Jacob (APISTORIA)

Résultats :

Parallèlement à des recherches de vestiges apicoles, l'étude du cadastre de 1810 complété de prospections diverses sur le territoire d'Estagel (secteur nord de la commune : Roubials, mont d'Estagel, rivières...) a permis de relever quelques points intéressants concernant les chemins et traversées de rivières, plus précisément en limite communale entre Estagel et Tautavel.

Six cent mètres en amont de la confluence entre Agly et Maury, au sud de l'actuelle RD117 et du croisement en direction de Tautavel (D9), sur le cadastre de Napoléon on note un passage à gué qu'empruntait la route de Perpignan à Maury. A cette époque le voyageur partant d'Estagel en direction de l'ouest, traversait l'Agly au nord ou au nord-ouest de la ville puis passait obligatoirement ce gué s'il voulait continuer sa route en Fenouillèdes (la rivière franchie, l'ancienne route passe au mas Camps et continue vers Maury). La comparaison (fig. 1) entre le cadastre de 1810 (limites de parcelles, berges, lits de rivières...), et les photos aérien-

nes et la carte IGN 1/25 000, est claire : le lit et les berges de la rivière de Maury sont sur ce secteur, fixés et stabilisés depuis longtemps. Dans le tome 9 des *Etudes roussillonnaises* (1989, p. 33), Pierre Ponsich, dans son article sur *le comté de Razès, des temps carolingiens au traité de Corbeil*, nous donne une information de taille : « Dès les premiers temps carolingiens, sinon auparavant, il (le comté de Razès) donna son nom à un vaste comté qui englobait, au midi, le haut bassin de l'Aude avec les petits pays pyrénéens de Capcir, Donaza, Sault ainsi que *le Fenolledès (haut et moyen bassin de l'Agli jusqu'au confluent de la rivière de Mauri)* et le Perapertusès... »

La prospection s'imposa donc et le gué ancien fut retrouvé. Il ne faudrait pas plus d'une demi journée à 2 hommes équipés simplement de pelles et pioches pour réhabiliter le gué et y passer ensuite avec attelages et chariots.

Sur la berge, coté droit du Maury, c'est à dire côté Catalogne, on voit le petit ravin (fossé) de la Courberolle qui sert de limite communale entre Estagel et Tautavel. En remontant le ravin sur le nord, à 250 m, sous le petit pont de la RD117 on découvre sur un affleurement de roche qui sert d'assise à la maçonnerie de l'ouvrage, une date est gravée : 1836.

Cette date (fig. 2) peut être prise comme année de construction de ce pont. Une fois le chantier de la nouvelle route (RD117) terminé sur ce secteur, avec un autre pont bâti sur le Maury à hauteur du mas Camps, le passage à gué devenait inutile. Si souvent dangereux ou impraticable par eaux fortes et criminel par grosse crue, il n'avait plus raison d'être emprunté par les voyageurs, certainement à partir des années 1840.

Toujours sur la berge du Maury, à l'endroit où l'ancienne voie passe dans le lit de la rivière pour suivre le tracé du gué, on trouve à environ 2 m sur le coté droit, une borne de calcaire couchée, à demi enterrée dans les graviers et galets (fig. 3).

Fig. 1 : Cadastre de 1810 et emplacement de la borne.



Fig. 2 : Date gravée sous le pont de la RD117 (cliché H. Jacob).

Ses dimensions sont :

- 57 cm de hauteur
- 30 cm de diamètre à la base
- 25 cm de diamètre sur le haut qui est légèrement bombé.

Cette borne paraît plutôt atypique.

L'ancienne frontière d'avant le Traité des Pyrénées est jalonnée de bornes maçonnées (Bélesta, Cuxous,...). Celles qui ont été taillées au XIXe siècle (on peut en voir en place ou renversées sur le bord des routes actuelles : col de la Bataille par exemple) sont également bien différentes (bien plus massives).



Fig. 3 : Borne de calcaire sur la berge du Maury
(cliché H. Jacob).

L'utilisation de cette borne comme repère de la limite communale serait inhabituelle et paraît donc improbable. C'est le petit ravin de la Courberolle qui s'en charge naturellement.

On peut supposer que la fonction de cette borne était donc logiquement de marquer la frontière à cet endroit de la vieille route, sur laquelle le voyageur venant du Roussillon et passant le gué, continuait alors sa route en pays de Fenouillèdes.



Commune : **Fenouillet - Château saint-Pierre**

Type d'opération : **Fouille programmée**

Responsable d'opération : David Maso, 3 rue des Floralties, 66240 Saint-Estève. Organisme de rattachement : S.a.r.l. ACTER 66240 Saint-Estève (agrément O.A.P. du 02/05/05)

Résultats :

Le troisième programme triennal sur le château Saint-Pierre de Fenouillet a débuté cette année.

Les objectifs principaux de cette campagne s'articulent autour de trois axes : la poursuite des travaux de terrain ; le développement des études diverses (mobiliers, prélèvements sédimentaires et archives) ; l'harmonisation des modes de présentation et d'organisation des données de fouilles en vue de leur analyse globale.

Les travaux de terrain ont porté cette année sur la poursuite de la fouille de la partie orientale des zones d'habitat centrales (fig. 1).

Ils ont également concerné un reliquat de niveaux archéologiques préservés entre le donjon et un bâtiment d'habitation. Enfin, les vestiges d'une tour semi-circulaire établie au Nord du site ont commencé à être explorés.

La fouille de la zone d'habitat s'est focalisée dans un premier temps sur l'étude de la tranchée de fondation du mur nord de la nef de l'église dont la construction peut être située aux Xe-XIe siècles. Elle a aussi concerné un bâtiment carré, dont deux murs ont été dégagés, accolé au mur occidental du lieu de culte. Le mur nord de ce bâtiment prolonge celui de la nef et lui est de peu postérieur. L'ensemble de ces constructions recoupe des niveaux dont la fouille a été amorcée. Le bâtiment carré, recouvert par des remblais datés du XIIe siècle, délimitent un espace fermé, qui pourrait fonctionner avec l'ouverture murée observée à l'Ouest de l'église. Les niveaux associés à son fonctionnement et à sa construction n'ont pas été fouillés. A l'Ouest de ce bâtiment, et sous ces mêmes remblais, des niveaux de constructions sont matérialisés par une aire de gâchage et des nappes de mortiers. Un aménagement, interprétés comme un système de drainage, a été mis au jour le long du flanc ouest du bâtiment.



Trop lacunaire pour permettre leur interprétation dans l'état actuel des connaissances du site, ils constituent un ensemble d'éléments maçonnés en pierre de taille. A ces derniers est rajouté de façon plus tardive, une file d'arcades en briques.

A l'époque moderne la physionomie de l'ensemble s'est modifiée. Une chapelle latérale à vocation funéraire est rajoutée à l'église, sa tribune rebâtie et un décor peint apposé sur ses murs. Une porte flanquée de bouches à feu défend un nouveau bâtiment appuyé à l'angle sud-ouest de l'église et les arcades en briques sont bouchées. La file d'arcade est chemisée au XVIIe siècle et ce n'est qu'après cette date qu'une galerie est construite au sud de l'église, parallèle au lieu de culte et s'appuyant sur son mur méridional. Cette galerie est ouverte au rez-de-chaussée par de grandes arcades et son étage est éclairé par une suite de fenêtres rectangulaires.

Après la Révolution, la moitié orientale de cette galerie est transformée à des fins domestiques. Cet aménagement implique aussi l'abside de l'église. Un nouveau bâtiment d'habitation est aménagé contre le mur occidental de l'église, équipé d'une cheminée et de deux fours. La nef de l'église est transformée en un espace à vocation agricole.

Commune : **Perpignan**

Site : **Palais des Rois de Majorque**

Type d'opération : **Diagnostic archéologique**

Responsable : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique Départemental) avec la collaboration de Pauline Illes (Pôle Archéologique Départemental).

Résultats :

Le diagnostic archéologique réalisé sur l'emprise du projet d'aménagement du nouvel accès pour le public a permis la mise au jour de plusieurs maçonneries appartenant à un ou plusieurs bâtiments d'époque moderne ou contemporaine. Le substrat a été atteint sous près de 1,30 m de remblais hétérogènes (fig. 1).

Les documents d'archive apportent quelques informations concernant les constructions qui se trouvaient sur cet espace à partir du XVIIe siècle, date à laquelle on retrouve plusieurs plans supposés fiables. Sur le plan de la citadelle de Perpignan, daté de 1642, sont reportés, à l'endroit qui nous intéresse ici, plusieurs bâtiments de faible superficie au sol et dont la fonction est indéterminée.

Fig. 1 : Vue générale de Sainte-Marie de Corbiac à Mosset (cliché ACTER).



En 1649/1653, un autre document fait apparaître les mêmes constructions, notamment un bâtiment de forme rectangulaire, orienté nord/sud qui pourrait tout à fait être mis en relation avec la construction repérée lors de l'opération (MR 2 à 5). Ce bâti sert de « magasin de bateaux artifices et de godrons », peut-être une poudrière et un local destiné au stockage du goudron pour le calfeutrage, entre autres, des bateaux.

Le plan relief de Perpignan, daté de 1686, fait apparaître de nouvelles constructions, probablement érigées entre le levé de ce plan et 1653. L'ensemble de l'espace, entre les fossés du château et le rempart de Charles Quint, entre les bastions de Saint-André et de Saint-Jean, est occupé par un grand bâtiment constitué de quatre ailes enserrant une vaste cour intérieure arborée. Cette imposante construction pourrait intégrer le bâtiment rectangulaire primitif, celui reporté sur le plan de 1642 et que l'on semble reconnaître sur le plan relief. Ces bâtiments, des selleries, des écuries et des annexes militaires, ont été fortement endommagés lors de la seconde Guerre mondiale avant d'être rasés en 1947 lors des travaux de restauration du palais menés par Sylvain Stym-Popper.

Fig. 1 : Vue générale du diagnostic (crédit PAD).



Commune : **Perpignan**

Intitulé de l'opération : **Chemin du Parc Ducup**

Type d'intervention : **Diagnostic**

Responsable d'opération : J. Kotarba (INRAP)

Equipe INRAP : B. Thomas, P. Sarasin, avec la collaboration scientifique de Richard Donat et Florent Mazière

Résultats :

Le projet étudié se trouve à l'ouest de Perpignan, à proximité des communes de Toulouges et du Soler, entre la Tet et la Basse. La parcelle se situe en bordure du Chemin du Parc Ducup, à la périphérie immédiate d'un gros établissement rural d'époque romaine, découvert par J. Abélanet et appelé *La Torre - Mas Ducup*. Il y avait au départ sur place à un léger monticule au sommet duquel se trouvaient les substructions d'une tour ronde d'environ 12 m de diamètre. Cette tour et le monticule furent arasés par le propriétaire. Le site d'époque romaine s'étend aux alentours des substructions de cette tour (voir numéro 23 d'*Archéo 66*). Il y est attesté une occupation continue allant du I^{er} siècle avant notre ère au début du Ve siècle.

Dans le même numéro d'Archéo 66, J.-P. Comps présente les voies anciennes à proximité du Mas Ducup et notamment le gué de *Tiraculs* assurant la traversée de la Tet. Ce chemin qui se rend à Orle, à environ 1,5 km du site antique, passe juste à côté du site antique. La tour reconnue par J. Abélanet, située sur une légère butte, pourrait être d'époque médiévale, marquant un point de défense ou de protection en bordure d'un chemin ancien et à proximité d'un gué assurant la traversée de la Tet.

Le diagnostic réalisé permet de constater que ce terroir est occupé à plusieurs périodes. L'installation d'une nécropole à incinération à la fin de l'âge du Bronze constitue le fait le plus marquant. Un puits du II^e âge du Fer marque sans doute la mise en place d'un petit établissement rural. Ensuite, entre l'époque romaine et nos jours, cet endroit est aménagé avec des fossés pour être mis en culture et fait l'objet d'au moins deux plantations de vigne. L'exploitation rurale d'époque romaine de La Torre Mas Ducup, toute proche, ne s'étend pas sur le terrain soumis au diagnostic, qui appartient alors à son espace aménagé.

Enfin, on retiendra un assez bon état de conservation des vestiges, avec sans doute la préservation d'un niveau de sol ancien (époque romaine et antérieure) sur une partie de l'emprise.

La nécropole à incinération protohistorique découverte sur ce terrain n'était pas connue antérieurement (fig. 1).

L'étude de Florent Mazière sur le mobilier exhumé permet d'indiquer que cette nécropole appartient à la transition Bronze-Fer et au

début du premier âge du Fer, soit entre le VIII^e et le début du VII^e s. av. J.-C. Les nécropoles roussillonnaises appartenant à cette séquence sont rares : nous rappellerons en premier lieu la présence de sépultures de cette époque dans les nécropoles de Canet-en-Roussillon, inexploitées car découvertes en partie après des travaux agricoles, puis, celles de la nécropole du Camps de las Olles à Serralongue et enfin, à Negabous, site en cours d'étude.

D'un point de vue des pratiques funéraires, on peut noter :

- la présence de récipient représenté par un ou quelques menus fragments ;
- l'existence de vase incomplet ;
- le dépôt de vase entier ;
- et de mobilier métallique brûlé, sans doute après un passage sur le bûcher funéraire.

Ces premières indications permettront de préciser la manipulation des objets lors des cérémonies funèbres d'une époque encore mal connues dans la plaine roussillonnaise.

L'étude menée par Richard Donat montre que les six structures fouillées, livrant des restes humains, contenaient toutes des ossements ayant subi l'action du feu. Il s'agit de résidus de véritables crémations. En effet, l'examen des restes humains montre tout d'abord que la conduite de la crémation est bien maîtrisée, avec une exposition du corps à des températures élevées, au-delà de 650°C dans la plupart des cas. Lorsqu'il a pu être apprécié, l'état de surface des os révèle en outre des déformations, des fractures et des fissures caractéristiques d'os brûlés à l'état frais, évoquant la crémation de cadavres.

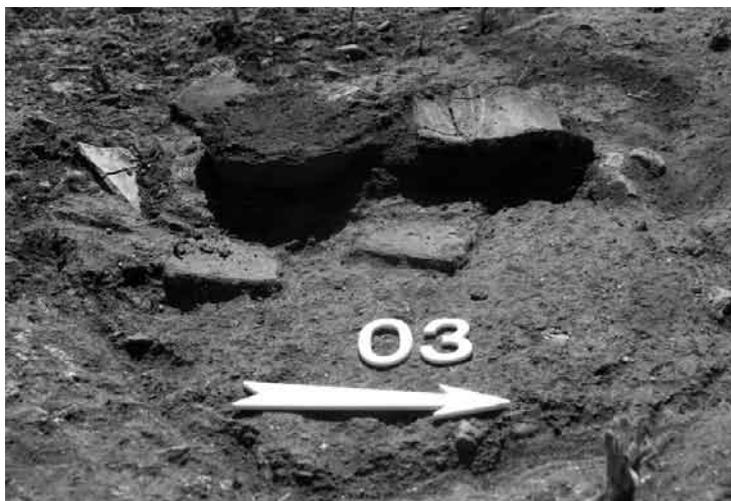


Fig. 1 : Vue de détail d'une tombe à incinération. Le fond de l'urne en place et les morceaux de sa panse qui sont tombés à plat dans un espace vide (cliché B. Thomas, INRAP).

La quantité d'os recueillis dans les structures du Chemin du Parc Ducup apparaît particulièrement faible - elle est en moyenne de 23,6 g -, mais la question de leur conservation se pose en premier lieu ; la plupart semble cependant en grande partie arasée.

La surface de la nécropole représente environ 1300 m² (quadrilatère d'environ 34 m sur 40). Il ne s'agit bien sûr que d'une estimation, car certaines tombes ont été difficiles à mettre en évidence et il est donc possible que des sépultures situées en dehors de cette zone n'aient pas été vues. Sur les 6 fouillées, 3 sont indéniables et 2 ne sont constituées que d'un petit dépôt d'ossements brûlés que nous avons eu des difficultés à mettre en évidence lors de l'ouverture des tranchées. Il est donc vraisemblable que plusieurs tombes, peu détectables, aient échappé à notre observation. Aux 6 tombes fouillées, il s'ajoute une tombe certaine, deux tombes incertaines. Il faut y ajouter aussi un gros fragment de fond de céramique modelée recueilli au niveau d'un log. Ce qui ferait donc un total de 9 à 10 tombes certaines et potentielles dans la surface délimitée ou le pourcentage d'ouverture est de l'ordre de 17%. Une simple règle de trois permet d'estimer à une soixantaine de tombes le potentiel de cette nécropole. On signalera que les deux fosses à gros galets, non étudiées dans le cadre de ce diagnostic, pourraient tout à fait appartenir à la nécropole et constituer des structures de signalisation plus ou moins sommaires.

L'état de conservation de cette nécropole est difficile à appréhender. Nous avons vu que l'horizon labouré n'est pas très épais et que ce terrain n'a semble-t'il jamais subi de défonçage profond. Les sépultures fouillées sont conservées sur peu d'épaisseur : 0,10 à 0,15 m. Mais toutefois dans les deux cas avec des vases en place, les profils de ceux-ci sont restituables. Dans un cas, il semble y avoir un écrasement des vases les uns sur les autres ; et dans l'autre cas une ouverture du vase dans un espace vide. Comme c'est bien souvent le cas lors des diagnostics, il est fort probable que se soient les tombes les plus « abimées » par le décapage mécanique qui aient été détectées et vues, les plus profondes restant plus difficiles à trouver sans un vrai nettoyage spécifique. Il en va de même pour les sépultures comblées de terre cendreuse et charbonneuse provenant des bûchers. Une a été facile à mettre en évidence car son comblement tranche nettement sur le terrain encaissant ; par contre deux autres n'ont été mises en évidence qu'après un regard très minutieux des fonds de tranchées.

Le diagnostic a permis de découvrir une structure qui appartient au II^e âge du Fer. Le profil de la structure et son comblement laissent penser qu'il s'agit d'un puits, avec des parois qui deviennent verticales en partie profonde et un comblement marqué par un soutirage central. La découverte d'une structure du II^e âge du Fer est une chose assez courante dans le cadre des diagnostics. Toutefois, du fait de caractère souvent très disséminé de ces vestiges, nos connaissances sur ces occupations rura-

les restent pour l'instant fort limitées. Les formes que nous en connaissons aujourd'hui (Camps de les Basses II à Saint André ; Vignes de l'Espérance sur la LGV à Banyuls-dels-Aspres) laissent entrevoir des petites unités, parfois proches les unes des autres, conservées sous la forme de quelques fosses variées (silos, puits, trous de poteau). Pour cette opération du Chemin du Parc Ducup, il est fort probable que le puits découvert appartienne à un petit habitat rural.

Pour l'époque romaine, il n'y a pas ici d'extension de l'habitat rural connu à proximité. Si quelques fosses livrent des indices de cette période, on signalera qu'il s'agit souvent de débris isolés. Ce diagnostic a permis de renseigner *a minima* les vestiges structurant l'espace proche de cet habitat. Il s'agit de deux fossés parallèles et rectilignes qui ont une orientation est-ouest de l'ordre de 66 à 67° Est par rapport au Nord Lambert, ce qui se traduit par un angle de 23 à 24° Ouest NL pour sa perpendiculaire (fig. 2). Ils s'inscrivent ainsi assez bien dans la trame appelée *Ruscino B* définie par A. Pérez (1995). Cette orientation ne correspond pas à celle du parcellaire actuel.

Cet héritage semble donc avoir été effacé par le temps. Ces fossés sont liés à la mise en place du niveau de limon brun foncé à noir. Ainsi le recouvrement sédimentaire clair et fortement lessivé qui correspond aujourd'hui à l'horizon labouré, n'existait pas encore sous cette forme lors du fonctionnement de ces fossés. Cette observation est importante et se corrèle à d'autres pour montrer une assez bonne stabilité d'un sol ancien au moins jusqu'à l'époque romaine. Elle permet de proposer une dissociation entre les vestiges « anciens », d'époques romaine ou antérieure, et ceux plus récents alors comblés par le limon brun clair.

C'est le cas pour un fossé d'orientation Nord-Sud. Cette variation d'orientation se retrouve aussi dans les réseaux de fosses de plantation (fig. 3). Ainsi, malgré un comblement de limon clair, on constate que des alignements de fosses reprennent à peu de chose près l'orientation des fossés « antiques », alors que d'autres vont prendre l'orientation du fossé plus tardif.



Fig. 3 : Fosses de plantation attribuables à l'époque médiévale ou postérieure (cliché J. Kotarba, INRAP).

La datation de ces plantations reste incertaine. La découverte d'un fragment de céramique commune d'allure médiévale dans l'une de ces fosses ne permet pas d'aller plus loin. On remarquera juste que cet élément, tout comme le comblement de limon brun clair, vont bien ensemble pour exclure une attribution à l'époque romaine. D'ailleurs, on peut s'interroger sur les traces qu'ont pu laisser des labours ou des fosses de plantation d'époque romaine dans le niveau de limon sombre, si c'est bien lui qui correspondait à la surface de sol à cette période. Cette remarque permet d'ailleurs de trouver une première explication dans la difficulté de mise en évidence des fosses antérieures.

Références bibliographiques du RFO : J. Kotarba, R. Donat et F. Mazière, *Perpignan, Chemin du Parc Ducup. Découverte d'une nouvelle nécropole à incinération protohistorique en Rousillon*, R.F.O. de diagnostic, Nîmes : Inrap Méditerranée, 2009, 48 p.



Commune : Perpignan

Nom du site : *Negabous*

Type d'intervention : Fouille

Responsable d'opération : Assumpció Toledo i Mur (INRAP - UMR 6042)

Responsable de secteur : Cécile Dominguez (INRAP)

Spécialistes : Richard Donat, Jérôme Hernandez, Aymat Catafau, Jérôme Kotarba, Valérie Bel, Vianney Forest

Collaborateurs : Gilles Ackx, Patrice Alessandri, Virginie Archimbeau, Jean-Marcel Becar, Marina Biron, Serge Bonnaud, Josiane Cuzon, Pierre Dufour, Christophe Durand, Philippe Ecard, Antoine Farge, Maxime Guillaume, Michel Guix, Eric Henry, Valérie Matilla, Denis Michel, Roger, Ortiz-Vidal, Régis Pasquini, Patrice Pliskine, Isabelle Remy, Guilhem Sanchez, Pascale Sarazin, Yaramila Tcheremissinoff, Benjamin Thomas, Sylvain Vondra, Tanguy Wibaut

Participants : David Bonacina, Sabrina Boucher, Rachel Castella, Amandine Lafaye, Denise Lafitte, Coralie Letanoux, Mathieu Masson, Sabine Nadal, Guillaume Parpaite, Oldy Perdomo, Cécile Rouquet, Cécile Rousseau, Mauricette Vilasèque, Michel Martzluff et Olivier Passarrius.

Résultats :

La nécropole protohistorique à incinération de *Negabous*, Perpignan

La nécropole protohistorique à incinération de *Negabous* a été découverte au printemps 2007 lors d'un diagnostic archéologique sur la future déviation de la RD 900. La fouille a eu lieu au printemps-été 2008.

Le traitement du mobilier et l'avancement des études.

Pendant la campagne archéologique, 687 vases ont été prélevés en motte sur le terrain. Parmi eux, il y avait les urnes contenant les restes de la crémation et des petits objets qu'il n'était pas possible d'identifier avant de les avoir fouillés en laboratoire. L'examen des vases en laboratoire s'est achevé courant août 2009. Les vases ossuaires ont été traités par Richard Donat, chargé de l'étude anthropologique.

En plus des ossements humains brûlés, la fouille des vases a livré un peu plus de 300 objets en bronze, environ 90 objets en fer et une centaine de petits vases supplémentaires. Le lavage des céramiques a également été terminé en août 2009, tandis que le remontage des vases se poursuit encore actuellement. À ce jour, nous avons individualisé 779 vases et nous estimons qu'à la fin du recollage il y en aura environ un millier. À ce propos, je tiens à remercier Mmes Denise Laffitte et Cécile Rouquet, membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, pour leur précieuse collaboration dans le traitement du mobilier céramique.

L'étude des restes humains est en cours. Préalablement à leur analyse, il faut effectuer le tri du volume des gravillons et des os découlant du tamisage du contenu des ossuaires. C'est une tâche longue et méticuleuse qui se fait en parallèle avec l'identification des restes osseux. Parmi eux, l'anthropologue a déjà recensé de la faune brûlée.

En ce qui concerne les restes organiques végétaux, notamment les charbons correspondant au bois utilisé pour allumer le bûcher funéraire, il faut les récupérer dans le volume resté dans le tamis après le filtrage des 4 600 litres de sédiment charbonneux prélevé dans le comblement des tombes. Le tri a débuté et, comme dans le cas précédent, il faudra des semaines pour mener ce travail à son terme.

Ainsi, une partie des études du matériel archéologique protohistorique a débuté (céramique, anthropologie) mais les autres (anthracologie, carpologie, archéofaune, ...) ne pourront commencer que lorsque le tri sera terminé. Actuellement, notre travail consiste également à traiter et à comprendre le registre de terrain (fiches, relevés de terrain, numérisation des plans, prises de vue, ...). Plusieurs années - la durée est en fonction des moyens qui nous seront octroyés - seront nécessaires pour la publication complète de la nécropole protohistorique de *Negabous*.

Les premiers résultats.

La nécropole se situe sur une terrasse en bordure d'une zone inondable (en catalan, *Negabous* signifie « le lieu où se noient les bœufs ») (fig. 1) et l'on connaît ses limites, ce qui n'est guère fréquent.

Les 300 tombes mises au jour et fouillées sont à rattacher à une fourchette chronologique allant de la fin de l'âge du Bronze au début du Premier âge du Fer (IX-VI^e siècles avant J.-C.). Les dépôts funéraires comportant entre 1 et 15 vases, souvent associés à des objets personnels du défunt, étaient déposés dans des fosses circulaires ou ovales creusées en pleine terre (fig. 2 et 3). Si ces tombes avaient des signalisations, elles ne sont pas conservées.

Les ensembles funéraires du Bronze Final se caractérisent par la présence de vases décorés de motifs géométriques, évoquant parfois des figures zoomorphes et très rarement anthropomorphes, réalisés avec la technique de l'incision au double trait. En revanche, les ensembles céramiques du Premier Fer sont formés par des vases le plus souvent non ornés. Dans la majorité des cas, les objets personnels ont été déposés dans le vase ossuaire et la plupart ont subi le bûcher funéraire. Les fusaiïoles, utilisées dans l'élaboration du fil, signalent des tombes féminines. Dans le cas des tombes de femmes aisées, les fusaiïoles

s'accompagnent de bracelets, de perles, d'épingles et/ou d'agrafes de ceinture en bronze. Avec l'introduction des objets en fer, les fibules et les bracelets faits avec ce métal apparaissent et remplacent parfois, dans les tombes féminines, certains objets en bronze.

Pendant la première phase de la nécropole, les tombes masculines sont signalées par les rasoirs et les couteaux en bronze. Avec l'introduction du fer, les couteaux en bronze sont remplacés par des couteaux en fer, les rasoirs, quant à eux, restent en bronze mais changent de forme ; des fibules en fer et/ou des épingles en bronze peuvent y être associées. Des tombes bien fournies, aussi bien féminines que masculines, témoignent d'une société structurée. Ces dépôts funéraires comportent environ une dizaine de vases. Cependant, leur statut principal découle de la présence d'objets fabriqués hors du groupe dans des ateliers plus ou moins lointains : céramiques excisées,

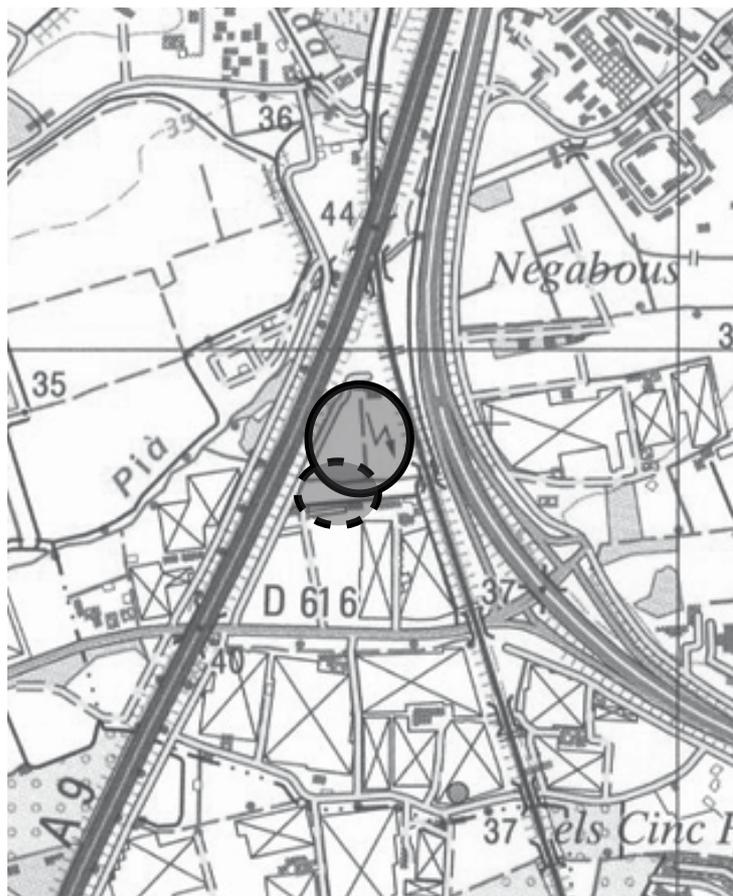


Fig. 1 : Localisation des nécropoles de Negabous reportées sur un extrait de la carte IGN 1 : 25 000. En trait plein : l'emprise du site protohistorique et en tirets, celle du cimetière antique (source : carte IGN 2548 OT Perpignan plages du Roussillon 1: 25 000, carte topographique TOP25).

céramiques graphitées, couteaux, fibules et autres objets en fer, agrafes en bronze, épée à antennes en fer, disques cuirasses en bronze. L'étude anthropologique en cours, menée par Richard Donat, a identifié une quarantaine de tombes d'enfants. Au Bronze Final, elles comportent des vases de petite taille. Au Premier Fer, les tombes des garçonnets et des fillettes de bonne famille se remarquent par la présence de couteaux en fer pour les premiers et une concentration de parures en bronze et/ou en fer pour les secondes.

De par le rituel d'incinération et la composition de ses dépôts, la nécropole de Negabous s'inscrit dans « l'ambiance mailhacienne » qui s'étend, pendant le Bronze Final, du Languedoc Occidental jusqu'en Catalogne et dont le trait le plus marquant sont les céramiques décorées au double trait. Au Premier Fer, elle reçoit des produits provenant de divers horizons : des céramiques graphitées et le bracelet en lignite provenant du centre-ouest de la France, les perles

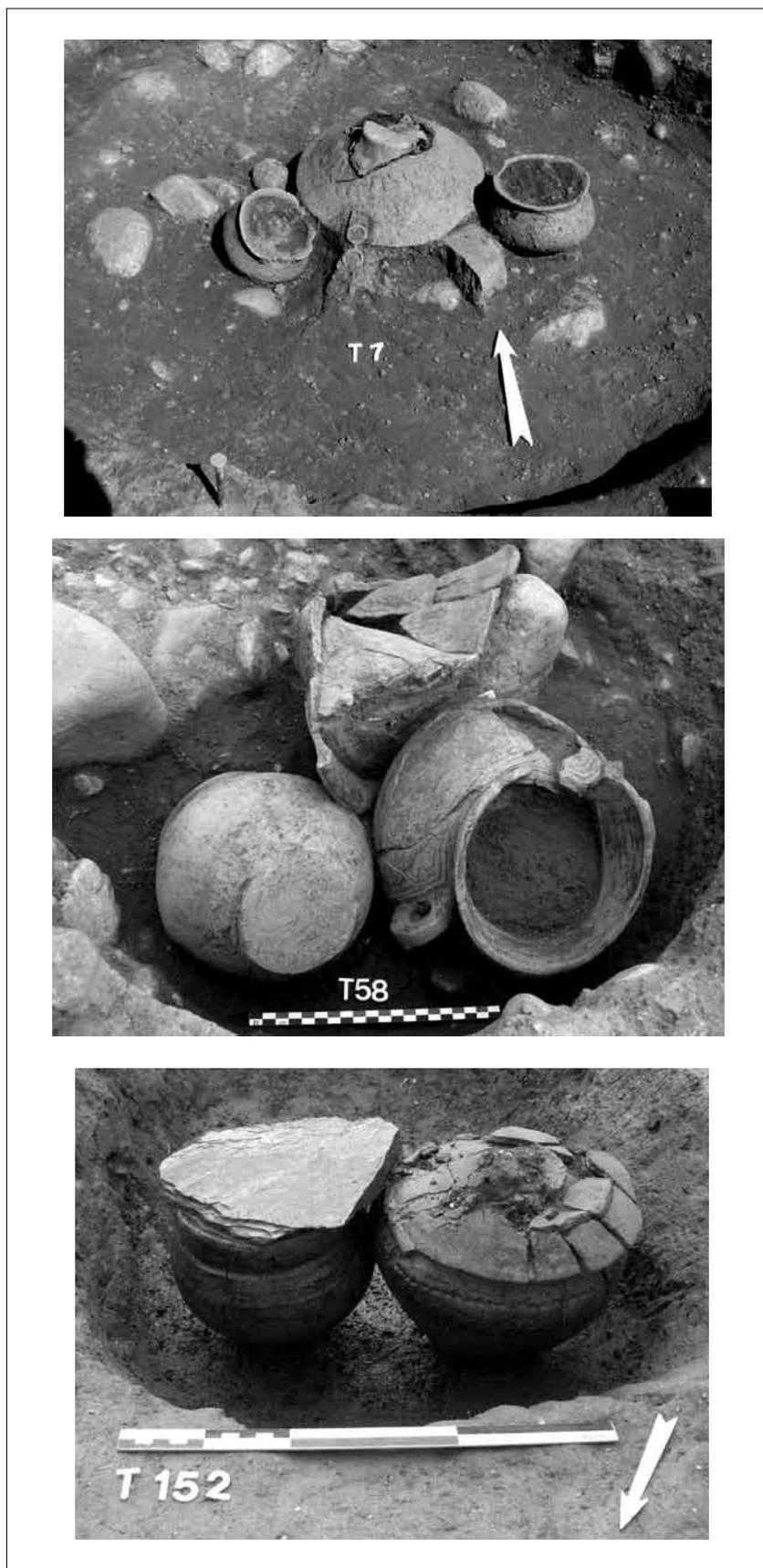


Fig. 2 : Nécropole de Negabous. Exemples de tombes et de dépôts funéraires de l'Âge du Bronze et du premier Âge du Fer (clichés : Assumpció Toledo i Mur, Cécile Dominguez, Patrice Pliskine/ INRAP).

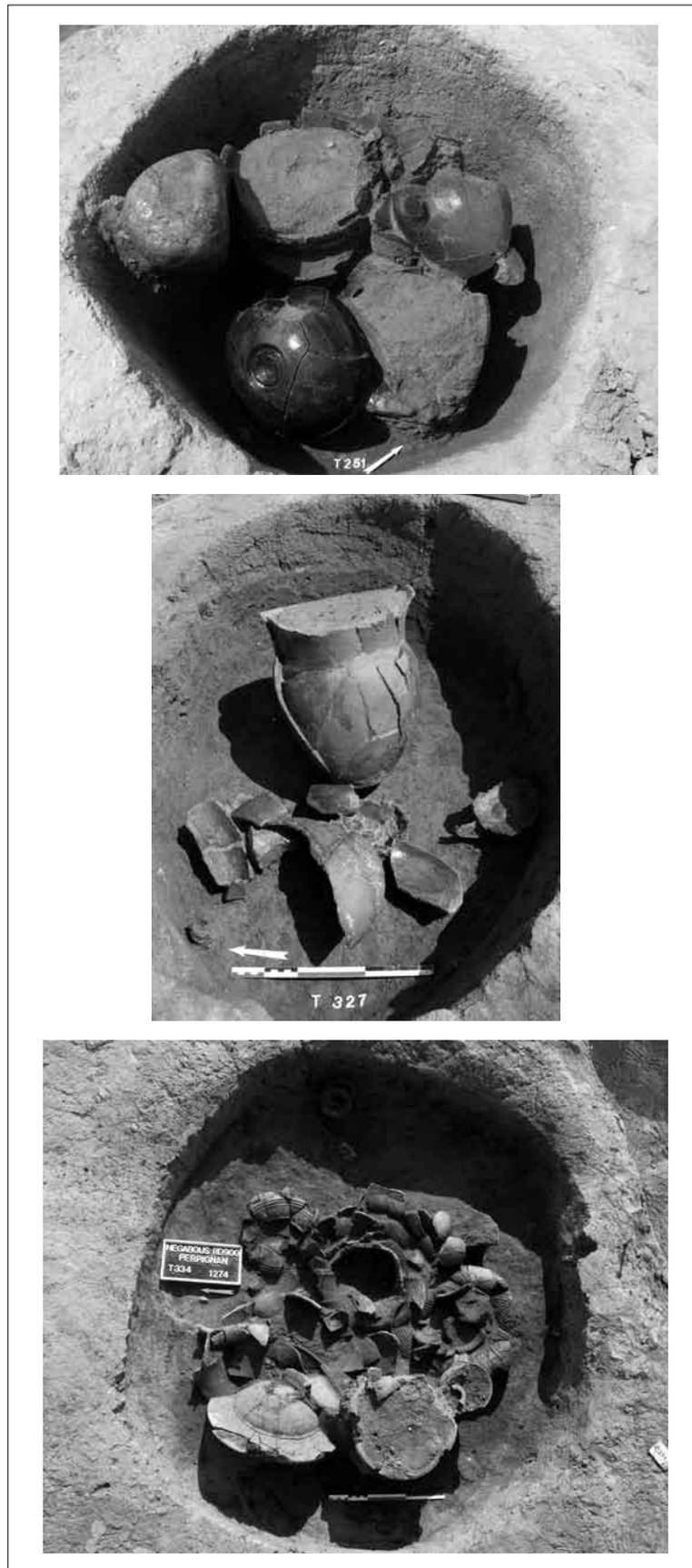


Fig. 3 : Nécropole de Negabous. Exemples de tombes et de dépôts funéraires de l'Âge du Bronze et du premier Âge du Fer (clichés : Virginie Archimbeau, Patrice Pliskine, Maxime Jérôme/ INRAP).

en ambre de la Baltique, les agrafes en bronze à un seul crochet, ainsi que très probablement les disques cuirasses, fabriqués dans des ateliers spécialisés du sud de la péninsule Ibérique.

Le nombre de tombes et leur état de conservation permettent de faire figurer *Negabous* parmi les nécropoles les plus représentatives de son contexte (proto)historique telles que Mailhac dans l'Aude, *Agullana* en Catalogne sud et celle des *Canals* à Millas. Le mobilier fourni montre que le groupe qui se fait enterrer à *Negabous* était « à la page », adoptait aisément les nouveautés techniques, suivait les modes en matière de parures et que certaines familles pouvaient acquérir des objets prestigieux venus d'ailleurs.

Le cimetière antique (II/Ve siècles ap. J.-C.)

Tout comme la nécropole protohistorique présentée précédemment, le gisement funéraire antique de *Negabous* a été découvert lors de l'opération de diagnostic archéologique mené en 2007.

Ce site se trouve au sud-ouest de l'emprise soumise à la prescription de fouille, en marge du secteur de la nécropole de l'âge du Bronze final (fig. 1). Bien que la coexistence de ces deux cimetières soit troublante, le millénaire qui les sépare nous incite à envisager avec prudence l'hypothèse de la pérennité de la fonction funéraire dans ce terroir.

Implantation et organisation du cimetière

Le site se situe dans la basse vallée de la Têt, dans la plaine alluviale au nord de Perpignan. Les 56 sépultures découvertes sont disposées côtes à côtes, sur six rangées parallèles à un chemin en terre battue ; le tout occupe une surface de 640 m² (fig. 4). Compte tenu de la vaste aire décapée (1,5 hectares au total), tout porte à croire que nous avons dégagé la totalité du site. Toutefois, il est possible que quelques tombes aient été détruites à l'occasion des travaux agricoles engagés depuis le Moyen-Âge, ou bien plus récemment, lors de la construction de l'autoroute A9 (à l'ouest du site).



Fig. 4 : Plan représentant les contours schématiques des sépultures découvertes : en noir les sépultures à incinération, en gris les inhumations et en blanc les contours du chemin (infographie : Jérôme Hernandez, INRAP).

La présence d'un chemin au sud du groupe de tombes est un élément structurant important puisque c'est perpendiculairement à son axe que se développe la trame d'implantation des fosses sépulcrales. Ce linéaire a été observé sur une longueur de 125 m, il est orienté à 29,50°NE et légèrement encaissé dans le terrain géologique en place.

Il subsiste sur le fond, les traces de deux petites ornières parallèles dont les axes sont distants d'1.40 m. À *Negabous*, les limites de l'emprise investie ainsi que nos connaissances sur l'occupation des sols durant la période antique ne nous ont pas permis de déterminer l'origine et l'aboutissement de ce chemin. Néanmoins, l'installation d'une ère funéraire en bordure d'une voie est un fait bien documenté pour la période du Haut-Empire en Gaule méridionale. En effet, le ou les axes délimitaient le terroir exploité par une communauté agricole, en incluant une ou plusieurs fermes, ainsi que le cimetière qui était traditionnellement placé à la limite entre deux propriétés.

Les tombes à incinération (IIe siècle ap. J.-C.)

Durant l'Antiquité, la pratique de l'incinération est antérieure à celle de l'inhumation. À *Negabous*, trois sépultures sont concernées par la crémation : les tombes 29, 37 et 88. Ces structures n'ont pas été recoupées par les inhumations mise en place près de 150 ans plus tard ce qui induit une certaine gestion de l'espace sépulcral (cf. fig. 4). La tombe 37 se trouve à proximité du chemin, la tombe 29 est installée au cœur du cimetière tandis que la tombe 88 est située à l'extrémité est du site. Pour deux d'entre elles (T.29 et 88) les corps des défunts ont été directement brûlés dans la fosse sépulcrale, alors que dans le cas de la tombe 37, le corps a été incinéré sur un bûcher (non localisé) puis les restes du défunt ont été recueillis et placés dans la fosse sépulcrale (on parle alors de dépôt secondaire).

- les bûchers en fosse : les tombes 29 et 88

Dans ces deux cas, il s'agit de sépultures ayant accueilli respectivement deux individus adultes.



Fig. 5 : Vue de la tombe 88 en cours de fouille : le dégagement du squelette incinéré *in situ* (cliché : Cécile Dominguez / IN-RAP).

Les données taphonomiques et anthropologiques ne permettent pas de savoir si ces tombes doubles sont le résultat de crémations simultanées ou bien successives, et dans le second cas, combien de temps a séparé les deux événements. Ce qui semble certain en revanche, c'est que les ossements ont été manipulés pendant et après la crémation (remaniement *in situ*, prélèvements). Par ailleurs, d'après la couleur des os (blanc), on peut déduire que la température de crémation était élevée, sans doute supérieure à 650°C.

La tombe 88 est assez mal conservée (fig. 5), hormis le creusement de la fosse bûcher (1.80 m sur 0.45 m) conservée sur 20 cm de profondeur, il ne subsiste aucun élément qui nous renseigne sur l'architecture de la tombe. Par ailleurs, il n'y avait pas de dépôts d'objets associés au défunt comme ce fut le cas dans la sépulture 29.

L'architecture de la tombe 29, quand à elle, se compose d'une fosse rectangulaire (1.50 m sur 0.55 m) conservée sur 0.30 m de profondeur (fig. 6). Les parois du creusement sont rubéfiées sur au moins 10 cm d'épaisseur ce qui atteste du déroulement de la crémation *in situ*. Bien que la partie sommitale de cette tombe soit en partie détruite par les labours, il subsiste les vestiges d'un dispositif de fermeture composés de tuiles romaines (*tegulae*) disposées en bâtières. En dernier lieu, un petit édifice de plan quadrangulaire a été construit autour de la partie nord de la sépulture.



Fig. 6 : Etat de découverte des dispositifs de fermeture et de signalisation de la tombe 29

(cliché : Cécile Dominguez / INRAP).

Il s'agit d'un muret composé de galets liés à la terre dont seule la première assise est conservée. Les exemples d'édicules similaires attestés dans l'Empire romain sont les supports soit de l'épithaphe, soit du vase ossuaire, mais aucun élément probant à *Negabous* ne permet d'assurer que l'on soit face à l'un ou l'autre de ces aménagements. D'autre part, dans le creusement de la tombe 29 on retrouve le dépôt sépulcral intact. Il se compose des résidus de la crémation (du sédiment charbonneux auquel sont mêlées les esquilles d'ossements humains brûlés) associés aux objets personnels des défunts : une bague en fer, des ustensiles de toilette (spatule à fard, stylet en fer), plusieurs petits clous de semelle en fer et une lampe à huile en céramique fine revêtue d'un engobe gris foncé. On trouve ensuite, au sommet de l'amas de résidus, quatre gobelets ansés en céramique fine oxydante qui ont été soigneusement disposés aux angles du dispositif, et au centre, une tasse en verre translucide. Les récipients en céramiques ont tous été brisés volontairement avant l'enfouissement : les anses et parfois un fragment de bord sont manquants. Ce geste de bris rituel renvoyant à des pratiques de libation est bien attesté en Gaule durant l'époque romaine.

- le dépôt secondaire de la crémation, l'exemple de la tombe 37 (fig. 7)

Les travaux agricole ont détruit la partie sommitale de cette sépulture. Ainsi, ni le dispositif de fermeture ni la signalisation n'ont été conservés et le dépôt superficiel de vase a été partiellement endommagé. Par contre, le dépôt funéraire enfouis est intact.

Il a été mis en place dans une petite fosse oblongue (0.50 m sur 0.32 m, profondeur conservée : 0.22 m). Sur le fond, on trouve l'amas d'ossements humains brûlés - vraisemblablement contenus dans un sac en matériaux périssable à en juger par l'effet de contrainte exercé sur les esquilles - disposé à côté des résidus de la crémation. Ces résidus sont composés de sédiment charbonneux mêlé à des fragments d'os brûlés et à quelques tessons de céramiques provenant de deux cruches et d'une lampe à huile qui ont également été passés sur le feu. À ces objets sont associés une perle en fritte non brûlée dont la présence laisse supposer qu'il s'agissait d'une sépulture de femme. En dernier lieu, une cruche ainsi qu'une urne en céramique modelée ont été disposées au-dessus du dépôt sépulcral. La présence d'une fine couche de limon stérile qui sépare les deux dépôts laisse supposer la présence d'un dispositif en matériaux périssable, peut-être un plancher de bois, pour les maintenir dans la partie supérieure du dispositif funéraire. L'étude anthropologique a révélé que la tombe 37 concerne un seul individu de taille adulte, dont les restes osseux ont été sélectionnés après la crémation du corps. On retrouve en effet, parmi les pièces identifiables, presque exclusivement des fragments des os longs des membres.

Les tombes à inhumation (milieu IIIe / première moitié du Ve siècles ap. J.-C.)

- Le recrutement de la nécropole

L'étude anthropologique de la population inhumée à *Negabous* est limitée par le médiocre état de conservation des ossements. En effet, on estime que 90 % de l'ensemble des ossements sont manquants car ils ont été dissous par



Fig. 7 : Le dépôt sépulcral de la tombe 37 (cliché : Cécile Dominguez / INRAP).

l'usage répété de produits chimiques agricoles et probablement aussi par la nature déjà très acide du sous-sol. Ainsi, l'estimation de l'âge au décès, du sexe des défunts et de la cause de la mort repose uniquement sur des squelettes très incomplets dont il ne subsiste souvent que les os les plus robustes. En définitive, si l'on exclu les trois incinérations, la nécropole a livré 53 inhumations parmi lesquelles 14 structures étaient totalement dépourvues de reste humain. Néanmoins, ces aménagements sont interprétés comme étant des sépultures car nous avons retrouvé en place des éléments de parures, des dépôts de vases rituels ainsi que les coffres sépulcraux sensés les contenir. Donc, en considérant seulement les 39 tombes dont les squelettes étaient - même partiellement - conservés, on compte 35 sépultures individuelles et 4 associant deux sujets. Parmi ces dernières, il y a qu'un seul cas avéré de réduction et 4 pour lesquels l'état de conservation de la tombe et les indices taphonomiques, ne nous ont pas permis de déterminer s'il s'agissait du déplacement des os *in situ* (réduction) ou bien d'une translation des corps.

Pour résumer, on compte dans cette population inhumée : 31 sujets de taille adulte et adolescente (dont 2 femmes), 6 grands enfants, 3 enfants (1 de moins de 5 ans, 1 entre 4 et 8 ans, 1 entre 8 et 12 ans) et 3 individus dont

l'âge au décès est indéterminable, mais dont la taille des coffres exclue la possibilité de tombes d'enfants. En raison de l'état de conservation des squelettes énoncé précédemment, les conclusions sur les causes des décès, les pathologies dont souffraient les individus et les liens de parentés en resteront au stade d'hypothèses. Nous retiendrons simplement qu'il s'agissait d'une petite communauté rurale composée de quelques familles.

- Les pratiques funéraires

Excepté dans les tombes 35 et 50, tous les défunts étaient déposés sur le dos, la tête au nord, les membres supérieurs plus ou moins fléchis sur le tronc et les membres inférieurs en extension. L'emplacement des éléments de parures mis au jour dans les tombes 14, 35 et 44 montrent que les défunts étaient inhumés habillés et portant leurs bijoux. On retrouve également dans les fosses sépulcrales, des outils de la vie quotidienne (fers de hache, nécessaire à couture, couteaux) auxquels s'ajoutent des récipients en terre cuite ou en verre. Les trois quart des dépôts sépulcraux sont composés de vases en céramique. Le plus souvent, il s'agit d'un seul récipient qui servait initialement à cuire le repas et qui a été détourné de son usage premier dans le cadre de la cérémonie des funérailles. Dans les autres cas, le ou les vases à cuire est associé à un vase pouvant contenir et servir les

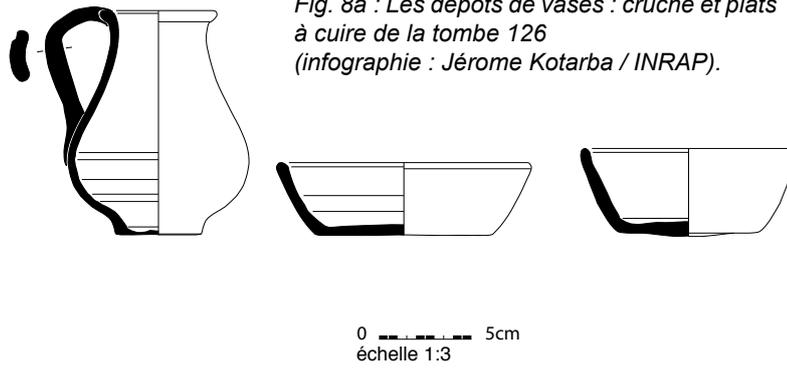


Fig. 8b : Les dépôts de vases : plat à cuire de la tombe 136 (infographie : Jérôme Kotarba / INRAP).

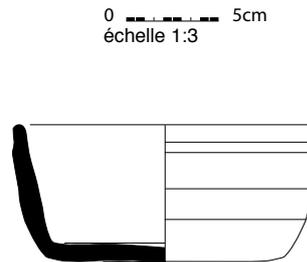


Fig. 9 : Exemples des types de cercueils rencontrés à Negabous : les tombes 18 (coffre de galets liés au mortier) et 51 (bâtière faite de tegulae) (clichés Jérôme Hernandez / INRAP).



Fig. 10 : Autre exemple de types de cercueils rencontrés à Negabous : la tombe 304
(cliché : Jérôme Hernandez / INRAP).

liquides (fig. 8a et 8b). En outre, comme nous l'avons observé dans les dépôts d'offrandes des sépultures à incinération, la pratique du bris volontaire rituel est également attestée dans les tombes à inhumation. Il s'agit le plus souvent de rendre le vase inutilisable, symboliquement, en enlevant un morceau de bord ou bien en le jetant dans la fosse sépulcrale.

- L'architecture des tombes

La partie sommitale des sépultures et donc les dispositifs de signalisation et le niveau de circulation du cimetière ont été arasés par les labours modernes. Ainsi, seuls les aménagements enfouis sont conservés. Préalablement à la construction du coffre sépulcral, une fosse quadrangulaire mesurant en moyenne (pour les tombes destinées à des adultes) 2 m sur 0.80 m est creusée dans le sous-sol sur une profondeur d'environ 0.30 m. Ensuite, le coffre sépulcral est construit à l'aide de planches clouées, de galets noyés dans le mortier, d'amphores sciées au niveau du col de façon à y introduire le corps, ou bien encore, de tuiles romaines disposées en bâtières au-dessus de la dépouille (fig. 9 et 10).

Dans tous les cas, les matériaux utilisés sont des éléments facilement récupérables dans l'environnement immédiat de la communauté : les tuiles et les amphores proviennent des habitats et les galets, employés bruts, sont issus du substrat local.

La nécropole tardo-antique découverte à *Negabous* représente l'un des rares ensembles funéraires étudiés exhaustivement en Roussillon. D'une façon globale, ce site s'intègre parfaitement aux traditions funéraires du monde romain (cimetière au bord de la voie, pratique des libations et du bris rituel). Même si l'on peut regretter l'état de conservation assez médiocre des sépultures lié à l'exploitation agricole intensive du terroir, les données issues de la campagne de fouille de 2008 ont livré des découvertes inédites dans notre département (tel que la tombe-bûcher 88) et une documentation dense qui alimente nos réflexions sur les pratiques funéraires de cette période.



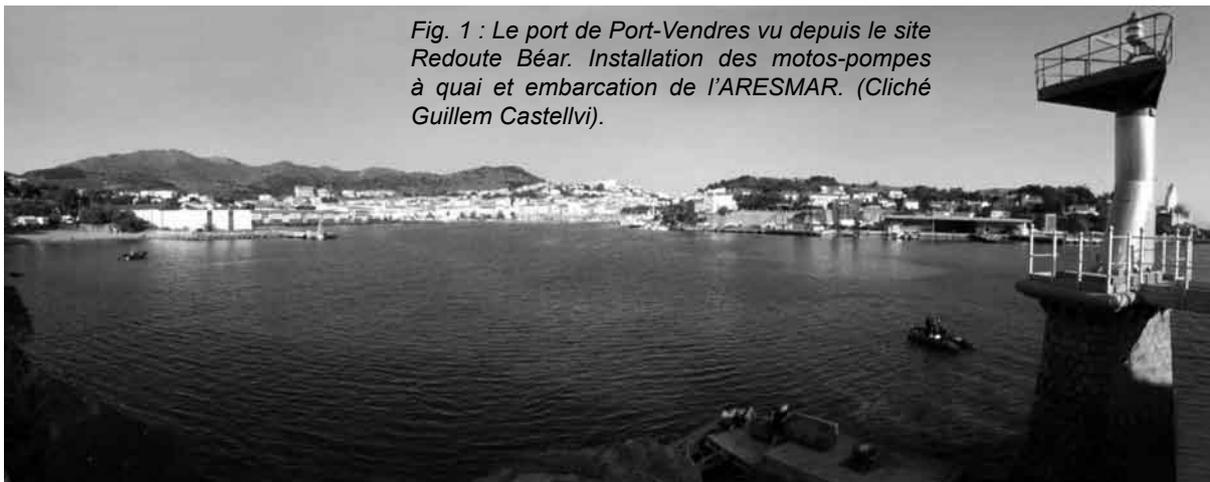


Fig. 1 : Le port de Port-Vendres vu depuis le site Redoute Béar. Installation des motos-pompes à quai et embarcation de l'ARESMAR. (Cliché Guillem Castellvi).

Commune : Port-Vendres

Nom du site : **Port-Vendres 9 dit Redoute Béar**

Définition et datation : **Site d'épaves antiques et de rejets (Ier s. av. J.-C. – Ve s. ap. J.-C.)**

Type d'opération : Sondages

Financement : SDA, ville de Port-Vendres, FFESSM

Responsables d'opération : Georges Castellvi (enseignant, UMR 5140 Lattes, CRHiSM-université de Perpignan). Michel Salvat (agent du Patrimoine / ville de Port-Vendres).

Chercheurs associés : Cyr Descamps, Jean-Claude Bessac, Lionel Fadin, Jean-Marie Gassend

Equipe de fouille : ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) et Aresmarins (club affilié à la FFESSM).

1. Raisons de l'opération

Le site *Port-Vendres 9* a été découvert en 1986, livrant notamment du mobilier amphorique des IV^e et V^e s. ap. J.-C.¹.

Trois campagnes de sondages ont suivi en 1995, 1996 (dir. N. Gassiolle) et 1997 (dir. Cyr Descamps) attestant également, à un niveau inférieur, la présence d'une épave du I^{er} s. av. J.-C. identifiée par la mise au jour de nombreux clous de charpenterie marine associés à des fragments d'amphores de type Dressel 1. L'un

des sondages (1997-IV) livra en outre, dans le niveau supérieur (Ve s.), des débris d'architecture monumentale. Cette dernière découverte entraîna l'extension de la recherche en fouille programmée (dir. G. Castellvi, C. Descamps, M. Salvat, 1998-2002) complétée en 2003 par un dernière campagne en sondages².

En vue de la préparation de la publication de la monographie du site³, nous avons demandé pour 2009 une campagne complémentaire de sondages « *dans la partie N.-N.-E. du site (seule limite non reconnue) car, à sa découverte en 1986, avait été mis au jour un type d'amphore LRA, Rb 344, qui ensuite n'a pas été retrouvé parmi les autres séries de LRA mises au jour (formes 1 à 4, Rb 273)* ».

L'autorisation de fouilles pour 2009 a été accordée le 8 juin en spécifiant que « *la stratigraphie du site [étant] complexe et recouvr[ant] au moins trois gisements distincts, [il faudra] vérifier si les différentes associations de mobilier retenues pour chaque gisement se retrouvent ou non sur l'ensemble de la zone d'épandage* » (fig. 1).

1 - Déclaration collective de Annick Chèle, Bernard Béréhouc, Cyr Descamps et Paul Joste en date du 6 juin 1986, Affaires Maritimes de Port-Vendres.

2 - Les différents responsables d'opérations (Georges Castellvi, Cyr Descamps, Nathalie Gassiolle, Michel Salvat) sont aujourd'hui réunis au sein de l'ARESMAR, Association pour les Recherches en Roussillon (siège social à l'université de Perpignan et base d'opérations à Port-Vendres).

3 - Dir. G. Castellvi, C. Descamps et M. Salvat en collaboration avec une vingtaine de chercheurs (université de Perpignan, UMR-Lattes, UMR-CCJ, IRAA-CNRS...).

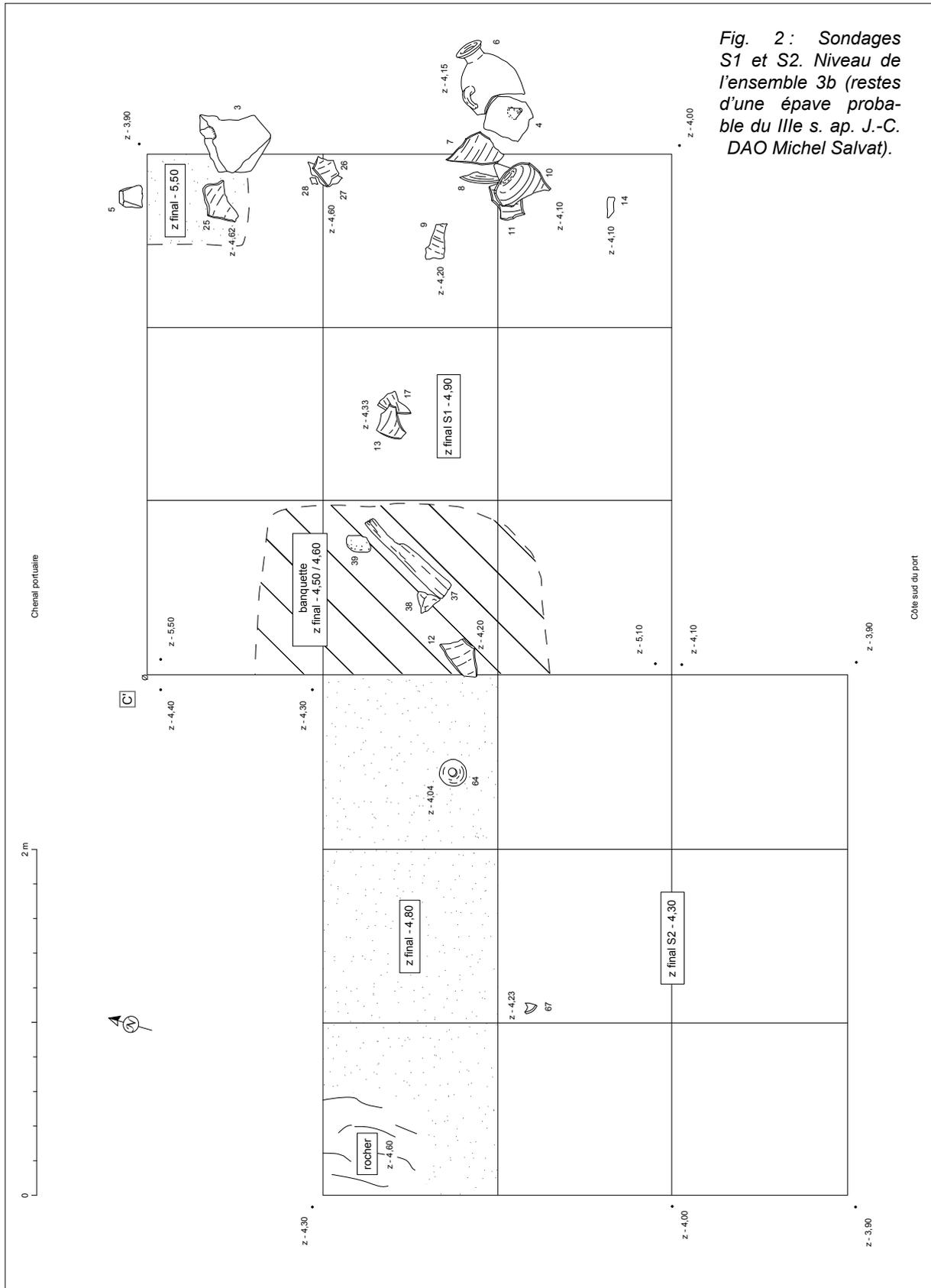


Fig. 2: Sondages S1 et S2. Niveau de l'ensemble 3b (restes d'une épave probable du IIIe s. ap. J.-C. DAO Michel Salvat).

2. Déroulement de la campagne

La campagne de fouilles s'est déroulée du lundi 27 juillet au vendredi 14 août sans incident ni arrêt dû à quelque intempérie météorologique, le site étant localisé dans un secteur de côte rocheuse de l'avant-port exposé aux vents dominants pouvant souffler en tempête, ce qui explique la présence en ces lieux et à proximité immédiate de nombreuses épaves (PV 2, 3, 4, 6, 7, 9, 11)⁴.

Au cours des trois semaines de fouilles, trois sondages (carroyage fixe de 3 x 3 m) ont été implantés au nord du site reconnu, pour en rechercher d'une part les limites exactes et tenter d'identifier d'autres vestiges céramiques, notamment de la cargaison d'amphores orientales.

La localisation des points fixes du site n'a pas été aisée en raison du temps écoulé depuis la dernière campagne - six ans - et compte tenu de l'état du site, à la fois ré-ensablé et nivelé par les différents coups de mer. Un premier sondage, dénommé S 1 a ainsi été pratiqué, à l'aveugle, à une quinzaine de mètres au nord du point C, un des rares points fixes de la fouille 1997-2003 encore en place. Une fois les deux points fixes A et C identifiés avec certitude, la fouille s'est concentrée autour de ce dernier point, limite extrême des sondages et fouilles réalisés entre 1986 et 2003.

3. Bilan de la campagne 2009 (fig. 2, 3 et 4)

1° La première constatation concerne l'état d'affleurement des vestiges en S 1-2 et en S 3 comme dans toute la rade. A notre étonnement, et contre toute attente, nous avons constaté que les niveaux supérieurs (ensemble 4 et 3 b) étaient bien affleurants, alors qu'ils avaient été, lors des campagnes précédentes (1995-2003), identifiés sous un niveau de sédiments parfois assez important et compact. Le

site nous a paru comme râpé, « lessivé » par les coups de mer (fig. 2). Cela nous a permis de recueillir hors cadres, autour de la fouille et provenant du site PV 9, des éléments complètement dessablés des nappes 4 e et 3 b : fragments importants de LRA, éléments de céramiques communes méditerranéennes, CAC, fragments d'amphores africaines.

La même constatation a été faite en d'autres points de la rade, notamment à l'endroit des sondages S 92, S 92a et S 92c menés l'été précédent (août 2008) dans le cadre de l'opération de carte archéologique (prospection inventaire) de l'Anse Béar, conduite sous la direction de Michel Salvat ; dans ce secteur la mer a remis au jour un ensemble de pièces de bois (bordés et membrures) qui a été photographié, relevé et dessiné (plan de masse au 1/50^e par Michel Salvat)⁵. Après visite sur les lieux de Marie-Pierre Jézégou, ingénieur au DRASSM, prévenue de la découverte, qui a ensuite fait une recherche dans les archives du DRASSM, il s'est avéré qu'il s'agit de vestiges anciennement découverts par Dali Colls au début des années 1990. Comparé au relevé publié dans les « Informations » de *Gallia*, le relevé de cet été montre que cet ensemble, dénommé *Port-Vendres 6* (épave du début du XVI^e s.), a beaucoup souffert des coups de mer, probablement dus à la grosse tempête du 24 janvier dernier dont nous avons fait référence dans la note 4.

2° Les « limites » du site peuvent être estimées, concernant notamment les **ensembles 2** (épave du I^{er} s. av. J.-C.) et **4 e** (cargaison d'amphores et de céramiques de Méditerranée de la 1^{ère} moitié du Ve s. ap. J.-C.).

3° L'**ensemble 2**, identifié par ses clous de charpenterie marine (NMI : 232) comme les restes d'une coque de navire marchand du I^{er} s. av. J.-C. peut être daté de façon plus resserrée entre 50 et 30 av. J.-C., grâce à l'association des amphores Dressel 1 A, B, C et au moins un exemplaire de Tarraconaise 1⁶.

4 - En dernier lieu, le 24 janvier 2009, le port de Port-Vendres ainsi que tout le littoral du département des Pyrénées-Orientales a subi une tempête exceptionnelle avec une mer démontée, des rafales de vent soufflant avec des pointes à près de 200 km/h, le tout entraînant de nombreux dégâts. Les rafales ont dépassé 190 km/h sur le littoral méditerranéen de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Localement des records ont été battus. Cap Béar : 191 km/h ; Perpignan : 184 km/h. Parmi les dégâts : port de Cerbère totalement détruit, musoir et partie extérieure de la jetée du phare de Port-Vendres éventrés, vagues de 14 m de haut relevées par le houlologue du laboratoire Arago de Banyuls-sur-Mer. Sources : archives Météo France et « *L'accent catalan* », revue du Conseil Général des Pyr.-Or., n° 56, juillet-août 2009, p. 3.

5 - La découverte ou redécouverte du site a été effectuée par des plongeurs de l'ARESMAR et du club des Aresmarins, le samedi 1^{er} août (Charles Camilleri, Jean Sicre) au cours d'une prospection de la zone Redoute Béar - Anse Béar à laquelle ont également participé Alain Lejeune, Franck Bréchon, Sandrine Gagnage et Patrick Fayret, tous membres de l'association ARESMAR. Un schéma des vestiges a été levé par Alain Lejeune et communiqué par internet à M.-P. Jézégou qui s'est rendu sur place et a plongé sur site le jeudi 6 août au matin. L'après-midi du même jour, Michel Salvat a relevé et dessiné le plan de masse des bois visibles en les recalant par rapport aux points fixes A et B du site *Anse Béar* (voir rapport de prospection-inventaire *Anse Béar* 2008).

6 - Identification proposée par J. M. Nolla / Université de Gérone qui a particulièrement étudié ce type d'amphores dès

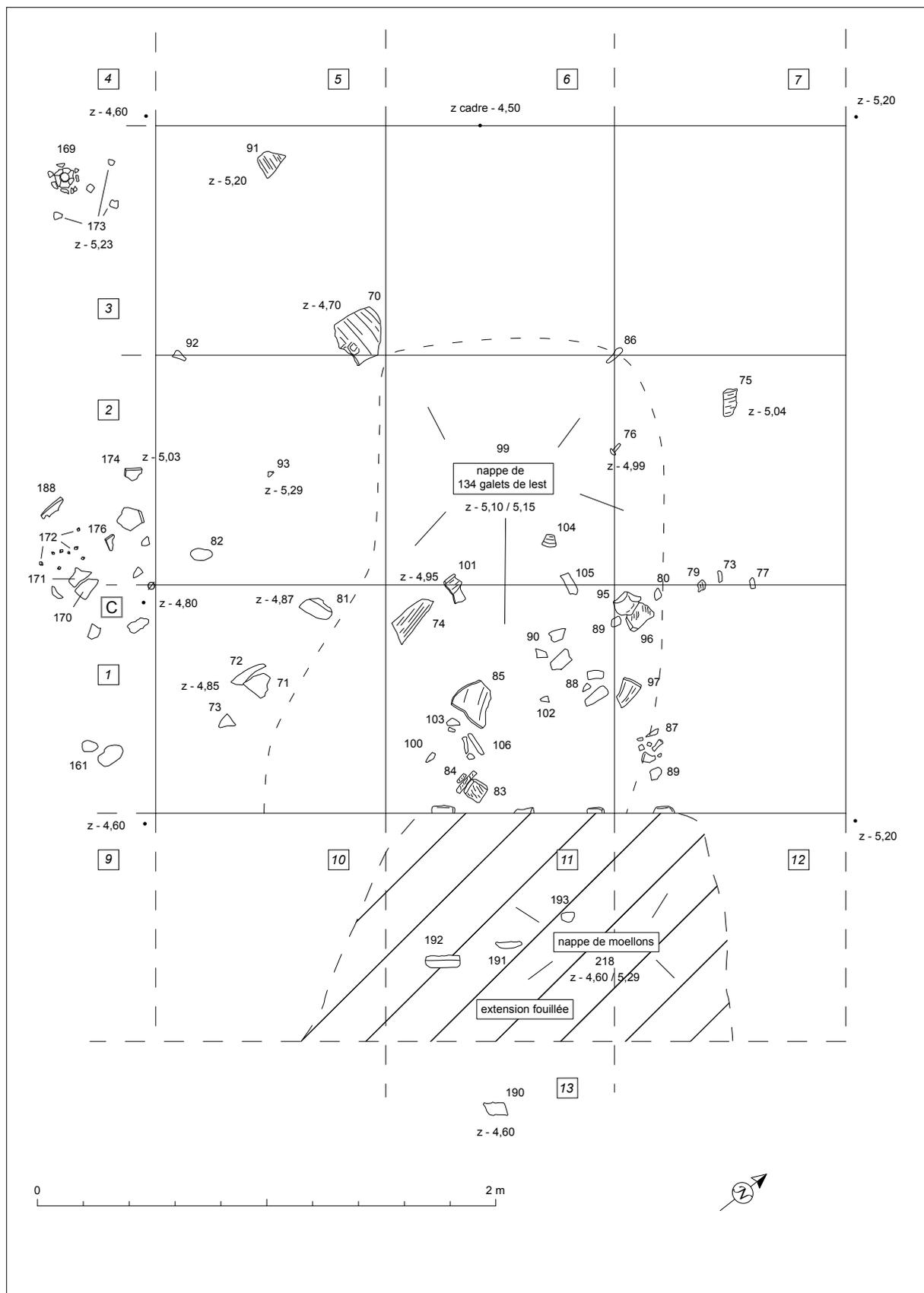


Fig. 3 : Sondage S3. Nappes de l'ensemble 4 (Ve s. ap. J.-C.). DAO Michel Salvat.

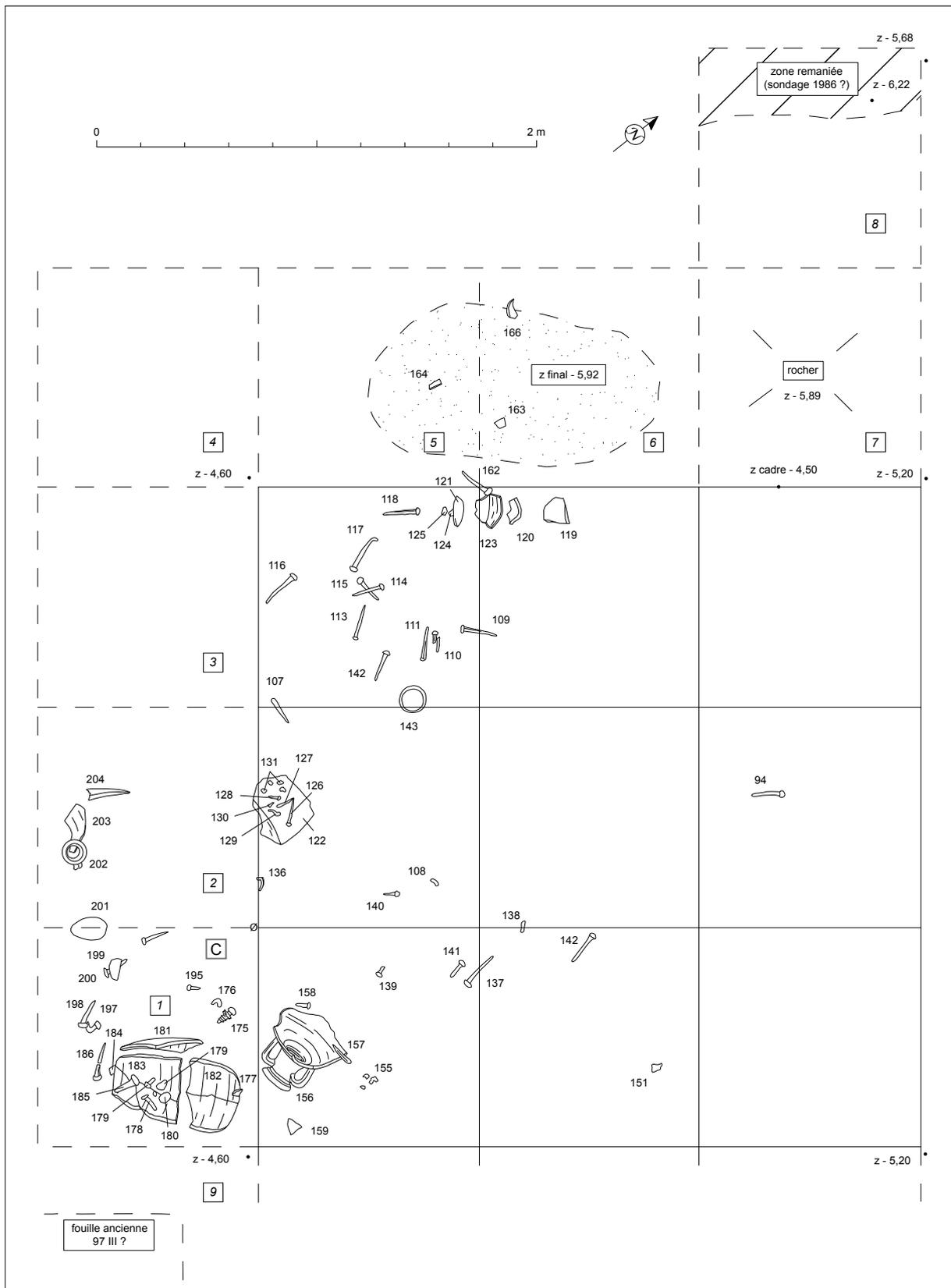


Fig. 4 : Sondage S3. Ensemble 2 (restes d'une épave du 2e quart du 1er s. av. J.-C.). DAO Michel Salvat.

En outre, l'amphore Dressel 1C (02-1428) analysée après la campagne de 2003 et la Tarraconaise 1 (09-156) (fig. 5) sont des productions de Tarraconaise. Il est fort probable que ce navire, tout comme *Cap Béar 3*, ait pu venir d'un port de cette province. Vu cette nouvelle datation resserrée et « rajeunie », il faudra revoir dans l'étude du mobilier avant publication s'il n'est pas possible de rattacher à ce fait les rares cols de Pascual 1 mis au jour entre 1995 et 2003 ainsi que la bourse de 5 pièces mise au jour en 1999 (99-645 à 649) comprenant notamment un demi-as d'*Empuries* à légende latine (EMP) et deux petits bronzes d'Antibes, émis sur le modèle des « *victoriats* » romains⁷.

4° L'ensemble 3 b, qui n'avait jamais été perçu comme un fait bien établi, paraît avoir son origine autour de S 1, c'est-à-dire une douzaine de mètres au nord des limites nord du site *Redoute Béar*. Il pourrait être considéré comme un fait à part entière, une épave du IIIe s. ap. J.-C. portant une cargaison d'amphores africaines et hispaniques, échouée entre *Port-Vendres 2* (au nord) et *Port-Vendres 9* (au sud). A l'avenir, une fouille pourrait être menée dans ce dernier secteur (S 1 – S 2) pour corroborer cette hypothèse. Jusqu'ici, seul *Port-Vendres 11* – au nord-est de *Port-Vendres 2, 3* et 4 – présentait un lot très restreint de mobilier pouvant être rattaché au dernier tiers du IIIe s.

5° Autre enseignement, peut-être le plus inattendu et le plus novateur : il apparaît que **de nombreuses nappes de galets de lests ou de débris d'architecture dépassent la zone même de Redoute Béar**, artificiellement limitée à l'espace compris entre les points de référence C au nord et D + 3 m au sud (voir *Rapport 2003*), soit une vingtaine de mètres N.-S. Ainsi, si l'on prend en compte le sondage S 1- S 2, la distance entre les nappes 4 a bis et 4 a quarto

1987 (« Una nova àmfora catalana : la Tarraconense 1 », *I col.loqui d'arqueologia romana, El vi a l'Antiguitat, economia, produccio, comerç al Mediterrani occidental*, Monografies badalonines, 9, Badalona, 1987, p. 217-223). On pourrait aussi penser à une Oberaden 74 qui est la forme dérivée de celle-ci (proposition : Corinne Sanchez/ CNRS) mais sa datation (1 / 30 ap. J.-C.) ne cadrerait plus avec le contexte archéologique.

7 - Identifications : Michel Amandry, directeur du Cabinet des Médailles-BN, Paris. Selon RPC I, la cité d'Antipolis / Antibes aurait émis ces types de bronze (deux séries) durant le gouvernement de la province par Lépide en 44-43 av. J.-C. Le demi-as d'*Empuries* (fractionnement courant à cette époque par cisaillement) pourrait cependant ne pas avoir été frappé avant 27 av. J.-C. ce qui serait une date assez « limite » pour associer la perte de la bourse et l'épave.



Fig. 5 : Amphore de type Tarraconaise 1 (RB 09-156) (Cliché Michel Salvat).

est d'environ trente-cinq mètres (20 + 15 m). On peut toujours émettre l'hypothèse qu'il s'agit des versements d'un même navire, en partant du principe que tous les éléments taillés et sculptés forment un seul et même fait : lest d'un navire de l'Antiquité tardive dont la cargaison aurait été constituée par la nappe 4 e, les amphores et la vaisselle d'époque byzantine (1^{ère} moitié du Ve s.).

En ce qui concerne les blocs sculptés, datés entre le IIIe s. (ensemble 3 b) et le Ve s. (nappe 4 e), la diversité des matériaux et des modules relevés depuis 1997 éloigne l'hypothèse locale (un temple de Vénus à l'origine du port) et fortifie celle d'une origine plus lointaine, d'une cité portuaire où aurait pu être chargé le lest provenant d'un champ de ruines monumentales (Narbonne, Arles ?). Avec cette dernière hypothèse, nous pensons devoir nous rapprocher des récentes découvertes du Rhône en Arles...

6° Il faut aussi prendre en considération les **sondages effectués en 2001 et 2003 dans l'anse des Tamarins** par Marc Guyon, J. Isnard et J. Kotarba (en dernier lieu : CAG 66, p. 635) :

A) La découverte de nombreux fragments d'amphores orientales (LRA 1 à 6) et de céramiques africaines claire D est à rattacher vraisemblablement à la nappe 4 e de *Redoute Béar – Port-Vendres 9*.

B) Par contre, il faut, une fois de plus, se reposer la question d'un « *aménagement possible* » d'un « *niveau plat de pierres calcaires, bloqué par de nombreux petits galets* » dans le sondage 8 de 2001.

Soit il s'agit d'un aménagement particulier ce qui implique une *certaine activité portuaire dans l'Antiquité*, soit il s'agit de lests de navires. Dans ce dernier cas, une question se pose : soit le lest est dû à l'échouage d'un navire – pas nécessairement *Port-Vendres 9.4* –, soit c'est un délestage volontaire ce qui implique à nouveau *une activité portuaire* comme un transbordement de denrées à partir de Port-Vendres.

Pour nous, il paraît probable que du mobilier amphorique léger comme les LRA ait pu rouler jusque vers les Tamarins, c'est-à-dire sur une centaine de mètres environ. Il suffira de compter le NMI de chaque type, toutes fouilles confondues, pour s'apercevoir que ce nombre demeure encore faible pour évaluer une cargaison. En ce qui concerne les blocs et galets du sondage 8 de 2001 (fouille M. Guyon), nous réévaluerons les données avec les auteurs.

Perspectives

L'ARESMAR se donne maintenant pour objectif principal la préparation et la publication des fouilles qu'elle a portées, notamment sur Redoute Béar – *Port-Vendres 9*, ainsi que sur l'Anse Gerbal – *Port-Vendres 4* et 11.

(Notice établie par Georges Castellvi, Michel Salvat / ARESMAR)

Bibliographie

CAG 66 J. KOTARBA, G. CASTELLVI, F. MAZIERE, dir. : *Les Pyrénées-Orientales. 66*, coll. *Carte Archéologique de la Gaule*, sous la resp. de M. Provost, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Ministère de l'Education Nationale, de la Recherche, de la Culture et de la Communication, MSH, Paris, 2007, 712 p., p. 636-637.

Chrono-stratigraphie du site Redoute Béar ou Port-Vendres 9 (Port-Vendres, P.-O., France).

Ensembles stratigraphiques d'origine anthropique	Nappes	Caractéristiques	Phases chronologiques			Datations	
			Hyp 1	Hyp 2	Hyp 3		
Ensemble 5	b a	Céramiques glaçurées du Languedoc Céramiques arabo-andalouses à <i>cuerda seca</i>	IX VIII	VI V	V IV	XIIIe s. XIe – XIIe s.	
		<u>Ly-9074 : 1770 ± 40</u>				572 / 704	
Ensemble 4	e	Epave ou délestage(s) ? Amphores de Méditerranée orientale (cargaison ?), amphores africaines (Key 25/7...), communes méditerranéennes, claire D (Hayes 61B), verres Foy 12 à 15	VII	IV	III	1 ^{ère} moitié Ve s.	1 ^{ère} moitié Ve s. apr. J.-C.
	d	Eclats de calcaires diaclasés et de marbres (lest ?) Galets (lest ?)	VI V			Fin IVe s. ?	
	c	Eclats et galets de grès siliceux (lest ?)	IV	ou 1 ^{ère} m. Ve s. ?			
	b a	Débris architecturaux (Ier s. av. J.-C. - Ier s. ap. J.-C.) (délestage ou épave ?)		III			
Ensemble 3	b	Epave probable (IIIe s.) Amphores africaines (dont Tripolitaine 2) et hispaniques, CAC	Interphase II – III			Fin Ier s. av. J.-C. - IVe s.	apr. J.-C.
	a	Rejets (?), restes d'épaves (?) : Monnaies, CAC					
Ensemble 2		Epave (50 – 30 av. J.-C.) 232 clous de cuivre NMI <u>Amphores : Dressel 1A, B, C ; Tarraconaise I vaisselle de bord (campaniennes, communes)</u>	II			50-30 av. J.-C.	
		<u>Ly-9075 : 2390 ± 40</u>				- 159 / + 57	
Ensemble 1		Mobilier épars : Cér. côte catalane (cruche Cc4), campaniennes	I			Fin IIIe – milieu Ier s. av. J.-C.	

(G. Castellvi, C. Descamps, M. Salvat, août 2009)

Commune : Rodès

Nom de l'opération :
Plateau de Ropidère

Type d'opération :
Diagnostic archéologique

Equipe : Olivier Passarius (Pôle Archéologique départemental) avec la collaboration de Valérie Porra-Kuténi (Pôle Archéologique départemental).

Résultats :

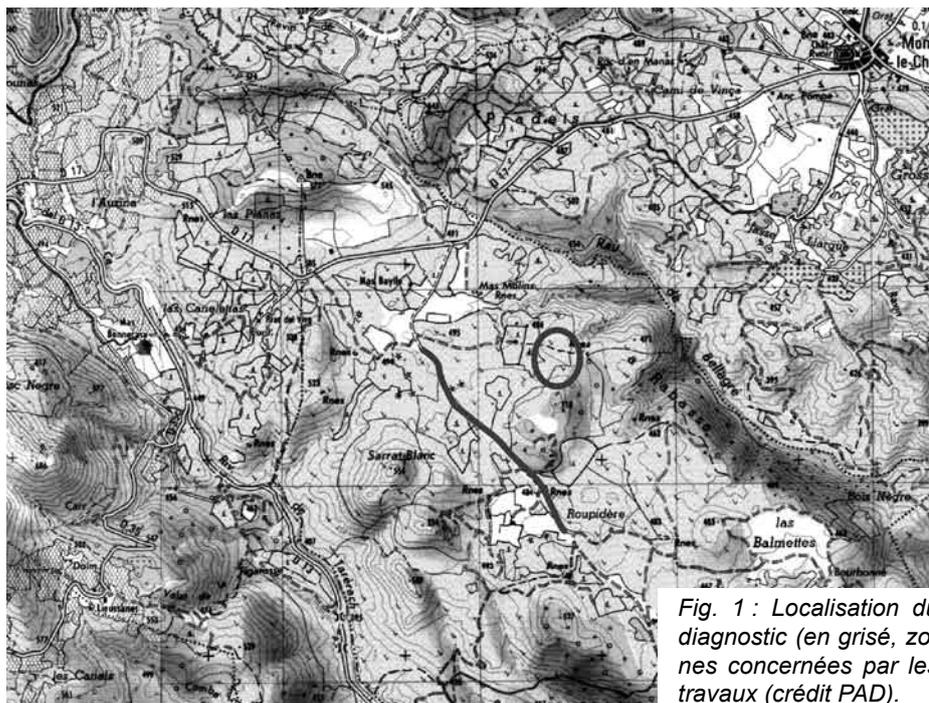


Fig. 1 : Localisation du diagnostic (en gris, zones concernées par les travaux (crédit PAD).

La parcelle A 109, concernée par une zone d'extraction de matériaux et l'aménagement d'une zone humide temporaire, occupe le versant nord d'un important habitat perché inventorié lors des campagnes de prospection pédestre réalisées en 2006 par l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales (fig. 1).

Cette parcelle, une zone de maquis calciné, est en pente douce vers le nord et s'achève par un replat. C'est cette zone plane qui a été choisie pour le creusement de la future dépression.

Sur cette parcelle, 17 sondages à la pelle mécanique ont été réalisés. Aucune structure archéologique ni aucun tessons de poterie n'ont été observés (fig. 2).

Dans le cadre de cette opération, nous avons également effectué la surveillance des « simulations » des futurs travaux d'élargissement de la piste DFCI F85. La piste actuelle, large d'environ 4 m, va subir prochainement des travaux destinés à élargir son emprise à 6 m afin que les véhicules des pompiers puissent se croiser en cas de nouveau sinistre.

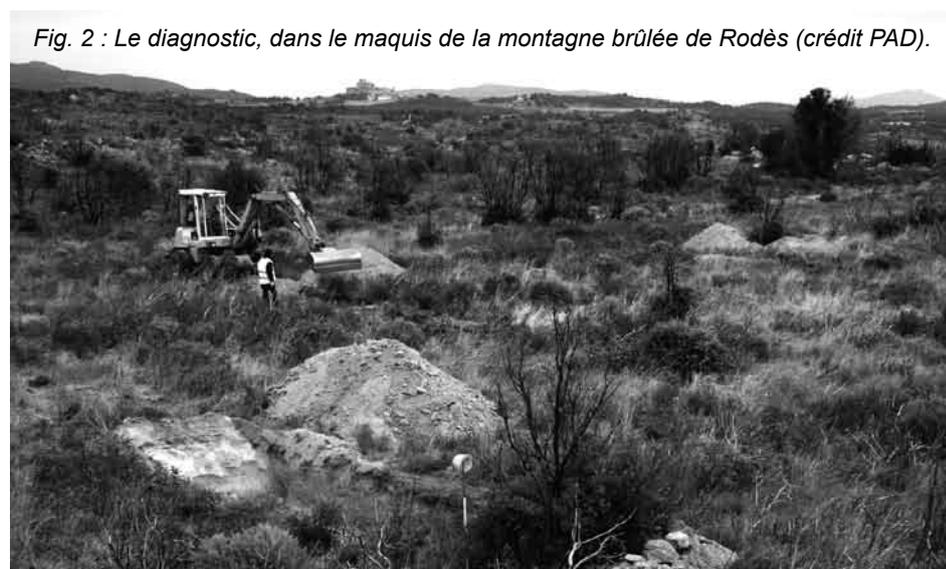


Fig. 2 : Le diagnostic, dans le maquis de la montagne brûlée de Rodès (crédit PAD).

L'impact de ces travaux sur le patrimoine archéologique est également très limité et bien souvent ne sont concernés par les affouillements que les bourrelets latéraux de la piste qui vont être aplanis.

Commune : Sainte-Marie-la-Mer

Type d'opération : Sondages

Responsable d'opération : Jacynth Crozier
(s.a.r.l. ACTER)

Résultats :

Sainte-Marie-la-Mer est implanté dans la plaine alluvionnaire de la Salanque, non loin de l'embouchure de la Tet. Ce village portait à l'origine le toponyme de *Pabirans*, puis, à partir du milieu du XIIe siècle, il a pris le nom de son église, dédiée à sainte Marie. Ce lieu a été fortifié relativement tôt. En 1197, le roi d'Aragon autorise Raymond de Canet à construire une *forcia* dans la paroisse de Sainte-Marie de *Pabirans*. Le chevet fortifié de l'église est un témoin de la mise en défense de cet habitat au Moyen Âge. Ce lieu de culte a subi de nombreuses modifications au cours des siècles. La nef médiévale s'étant écroulée en 1784, elle a été remplacée par une nef moderne, moins haute que l'édifice d'origine et dont la charpente s'appuie contre l'arc triomphal de l'abside médiévale. Une campagne de construction de l'extrême fin du XIXe siècle a prolongé l'édifice vers l'ouest, tout en y ajoutant le clocher et la sacristie actuelle.

Une campagne de sondage a été réalisée préalablement à des travaux de restauration, incluant la pose d'un chauffage au sol.

Cinq sondages ont été implantés afin d'explorer le sous-sol pour étudier la possibilité de réaliser ce projet sans endommager les niveaux archéologiques sous-jacents.

Ces sondages ont apporté des éléments permettant de mieux comprendre l'église médiévale et moderne. Le mur sud de l'édifice antérieur a été mis au jour, tout comme le pignon occidental. Dans le chœur, un niveau maçonné médiéval, antérieur à la construction de l'abside, est apparu, ainsi qu'une succession de niveaux de circulation dans le sanctuaire datant des époques médiévales et modernes (fig. 1).

Dans la nef, un pilier en pierre de taille, découvert dans le sondage 2, pourrait correspondre à l'un des arcs doubleaux de l'église médiévale. De plus, un escalier maçonné laisse supposer la présence d'une porte méridionale à l'est de ce pilier. Cet escalier semble avoir servi durant l'époque médiévale et une partie de l'époque moderne.

Les niveaux de circulation se sont succédés dans la nef, dont deux sol en briques datant tous deux de l'époque moderne. Au XIXe siècle, lors des travaux effectués de 1895 à 1896 à la demande du Conseil de Fabrique, les murs sud et ouest ont été dérasés et le niveau de sol surélevé. Ces travaux ont fortement perturbé les niveaux situés à l'extérieur de l'église médiévale et moderne et peu d'éléments renseignant sur les abords du lieu de culte ont pu être recueillis.

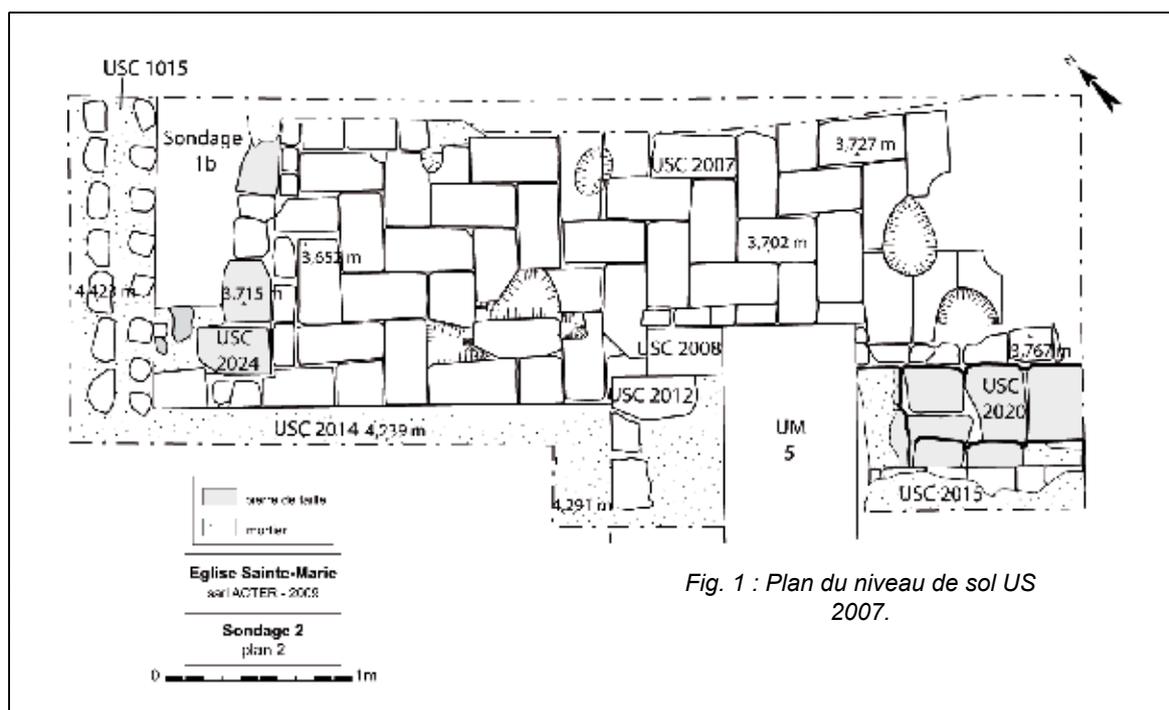


Fig. 1 : Plan du niveau de sol US 2007.



Fig. 1 : Arc triomphal du choeur, face est : mise en oeuvre de l'arcade (cliché ACTER).

Commune : Sournia

Type d'opération : Etude de bâti

Responsable d'opération : Jacynth Crozier
(s.a.r.l. ACTER)

Résultats :

La chapelle Sainte-Félicité, édifice modeste bordant la Désix en aval du bourg de Sournia, est attestée comme dépendance de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa en 1011. L'intérêt de cet édifice a été révélé par l'étude pionnière de Pierre Ponsich en 1948, qui, sous l'influence des théories de Puig i Cadafalch et les recherches alors menées sur l'abbaye, avait ajouté cette chapelle et sa voisine, Saint-Michel de Sournia, au groupe d'édifices préromans jugés alors comme témoignant de l'influence mozarabe en Roussillon.

Le projet de mise en valeur du site par la mairie de Sournia a suscité la prescription d'une étude systématique des élévations, assortie de sondages archéologiques pratiqués au pied des parois extérieures de la construction et à l'intérieur.

L'état de conservation de l'édifice, encore exempt de toute restauration massive et le degré d'enfouissement de la majeure partie des abords, imposaient un enregistrement systématique de données fragiles susceptibles d'être altérées ou détruites par les interventions projetées.

L'analyse des élévations a confirmé le phasage en deux étapes principales. La première a consisté en la construction d'une chapelle de conception très simple : une nef unique et chevet plat, légèrement plus étroit, deux espaces nettement délimités par un arc triomphal de tracé outrepassé (fig. 1). Si le sanctuaire semble avoir été voûté dès l'origine, il est certain que la nef a d'abord été couverte d'une charpente, dont les traces d'encastrement des pannes subsistent sur le pignon ouest.

Les maçonneries de cette construction initiale sont caractérisées par l'usage exclusif de matériaux ramassés sur place, utilisés pour la plupart à l'état brut pour monter des parements d'aspect grossier, non assisés. Le renfort des angles par des chaînages de blocs de grandes dimensions disposés en carreaux et boutisses et la qualité du mortier de chaux, garantissent toujours la cohésion de l'ensemble.

L'accès à l'édifice a été déporté au sud, à l'extrémité ouest du mur de la nef, seul endroit protégé de l'amoncellement des colluvions en provenance des versants montagneux nord et est qui environnent l'édifice. Le portail est une simple arcade couverte d'un arc outrepassé, qui s'inscrit dans la continuité des piédroits. Une partie de la marche de seuil d'origine et les traces du dallage associé à l'arrière, ont pu être mis en évidence par un des sondages. Un trou maçonné dans un des tableaux de la porte tend à montrer qu'un système de fermeture a été prévu dès la conception. L'éclairage n'est assuré que par deux petits jours étroits pour le chœur, couverts d'un arc grossièrement façonné avec des cailloux posés en éventail, et une seule baie de dimensions similaires attestée à ce stade de la construction dans la nef. Les empreintes laissées dans le mortier montrent que tous les couvrements de ces fenêtres comme ceux des arcades ont été réalisés sur couchis. Un simple jointoiment beurré, parfois plus couvrant comme sur les embrasures des fenêtres, semble avoir constitué le traitement de surface d'origine des parois, qu'un épais enduit à la chaux a régularisé par la suite.

Les résultats des sondages archéologiques n'ont pas procuré de matériel à même de préciser la datation déjà avancée qui, par comparaison avec les parties les plus anciennes, de l'abbaye mère Saint-Michel de Cuxa, bien datées par des textuelles, et son autre dépendance, la chapelle Saint-Michel de Sournia, proposait de situer au milieu du Xe siècle l'édification de la chapelle préromane Sainte-Félicité.

Une seconde étape d'aménagement a consisté à voûter la nef. Afin de garantir la stabilité de ce nouveau couverture en berceau brisé, deux arcades en plein cintre ont été plaquées contre les parois intérieures des murs gouttereaux, portées par des piliers quadrangulaires en pierres de taille. Probablement dans le même temps, un nouveau revêtement a été apposé sur les murs de la nef, enduit lissé, incisé à l'état frais de faux joints qui s'inscrivent dans la continuité de ceux des piliers. La position centrale de la fenêtre haute, à l'aplomb du pilier médian du mur sud de la nef, incite à penser que cette ouverture date de cette campagne. Sur la partie nord de l'extrados encore en place de la voûte, une portion de toiture en tuile pouvant être celle d'origine a été mise au jour. Elle est associée à un dispositif d'égout des eaux pluviales conservé uniquement sur une partie du mur nord.

Il consiste en un muret percé à espaces assez réguliers de forjets quadrangulaires dont la largeur est à peu près équivalente à l'entraxe des tuiles creuses.

Là encore, les critères fiables font défaut pour préciser la date de cette intervention banale, très couramment observée dans les édifices antérieurs au plein épanouissement de l'architecture romane. Elle peut toutefois être située dans une fourchette large allant du milieu du XIIe à la fin du XIIIe siècle.

Les modifications ultérieures de l'édifice ont été très ponctuelles et sans réel impact sur son aspect général.

La plus importante a consisté à boucher l'arc du portail d'entrée, tout en ménageant une petite baie quadrangulaire afin de laisser passer la lumière. Le sondage pratiqué à l'aplomb du portail d'entrée a révélé un démontage systématique du sol initial, mais aussi d'une partie de la fondation d'un des piliers adossés au mur sud, laissant peu d'espoir de retrouver des vestiges de différents aménagements de sol des états successifs de l'édifice. A l'entrée du chœur, un ensemble d'emmachements et de constructions aux angles nord-ouest et sud-ouest du chœur nécessiterait une fouille complète pour en saisir la chronologie exacte et la fonction. Pour le reste, la construction n'a connu que de modestes travaux d'entretien consistant en des rejointoiments ou l'application plus ou moins ponctuelle de nouveaux revêtements sur les parois extérieures et intérieures.

Les sondages pratiqués aux abords de la chapelle ont pu vérifier la profondeur des remblais d'origine naturelle excédant 3 m du côté nord, conséquence de l'abondance des colluvions en provenance des bassins versants environnants. La mise au jour des substructions de deux murets aux angles nord-ouest et sud-est de l'édifice montre qu'il a été tenté de les contenir un temps, avant que leur volume devienne trop important et oblige à la construction des murs de soutènement actuels établis au droit du mur sud de la nef, et à l'angle sud-est de cette dernière. Excepté ces murets, les traces anthropiques se sont révélées très ténues, limitées à un niveau de circulation supposé le long du mur nord de la nef.

Reste que par l'authenticité de son état de conservation, cette chapelle préromane peu remaniée au cours des siècles est un témoignage remarquable de l'histoire de l'architecture religieuse rurale antérieure à l'époque romane en Roussillon et mérite une mise en valeur à la hauteur de son intérêt patrimonial.



Commune : **Théza**

Nom de l'opération : **Lotissement Quinze Olius**

Type d'opération : **Diagnostic archéologique**

Equipe : Olivier Passarrius (Pôle Archéologique départemental) avec la collaboration de Jean-Michel Carozza (Université de Strasbourg, GEODE - UMR 5602 CNRS), Pauline Illes (Pôle Archéologique départemental).

Résultats :

Les reconnaissances effectuées sur l'emprise du futur lotissement Quinze Olius (fig. 1 et 2), sur la commune de Théza, ont permis de mettre en évidence un probable sol cultivé, daté par la présence de fragments de poterie et de nodules de terre cuite, vestiges ultimes de l'amendement des parcelles. Cet horizon, peu puissant, est recouvert sur la partie ouest de l'emprise par des alluvions fines matérialisant une zone d'épanchement maximal des crues où la faiblesse du courant n'a provoqué aucune accrétion. Plus à l'est, ce probable sol est recouvert ou en partie entamé par d'anciens chenaux du Réart ou de ses diffluents.

L'intérêt scientifique de la réalisation de ce diagnostic repose donc essentiellement sur la mise en évidence d'un horizon brun qui a faiblement évolué durant les 1500 ans de son activité. Dans les 20 à 40 cm de puissance que présente ce niveau, se trouvent mêlés des indices allant peut-être du second âge du Fer - ou plus sûrement de l'Antiquité romaine - jusqu'aux XIVe/XVe siècles, période qui est matérialisée par des importations espagnoles à émail stannifère.

Fig. 1 : Localisation du diagnostic sur extrait de carte IGN.

Sur le territoire de la commune de Castelnou, un autre site archéologique a été identifié. Le mobilier collecté sur une superficie d'environ 6000 m² permet de dater ce gisement des I^{er} et II^e siècles après J.-C. avec un début d'occupation pouvant remonter au I^{er} siècle avant J.-C.².

Il s'agit probablement d'un petit habitat à vocation agricole. Ce site a pu être inventorié grâce à une information orale qui l'attribuait à l'ancien village de Reilla. La localisation de ce village médiéval déserté, probablement à substrat d'occupation antique reste encore à ce jour imprécise. L'absence d'indice du Moyen Âge sur le site qui nous occupe ici permet d'en déduire qu'il ne s'agit pas des vestiges du village de Reilla.

Bien que les prospections aient été gênées par la mauvaise lisibilité générale des terrains, la découverte de deux sites archéologiques tend à confirmer le fort potentiel archéologique de cette zone comprise entre Thuir et Millas qui jusque là n'avait jamais fait l'objet de prospections archéologiques systématiques.



2 - Datation aimablement communiquée par Jérôme Kotarba.

Commune : Tresserre

Intitulé de l'opération : Camps de la Casa

Type d'intervention : Diagnostic

Responsable d'opération : J. Kotarba (INRAP)

Equipe INRAP : F. Audouit

Résultats :

Le lotissement soumis au diagnostic se situe sur le versant nord-est d'une colline qui porte le nom de *Camps de la Casa*. La pente y est assez forte, avec près de 10 m de dénivellation sur la parcelle testée. Ce terrain ne comprend pas la partie haute de la colline qui correspond à un autre lotissement en cours de construction lors de notre intervention (fig. 1).

L'église et la partie ancienne du village, implantées sur la même colline, sont distantes de 200 m environ.

L'intervention sur ce petit lotissement (6 lots prévus) n'a pas permis de découvrir de site archéologique à proprement dit. Dans les tranchées ouvertes sur près de 7 % de la surface, on trouve quelques traces éparses d'aménagement d'époque moderne. Sur le haut de la parcelle, un fossé ou bien une sorte de petit ravin a été suivi sur une dizaine de mètres.

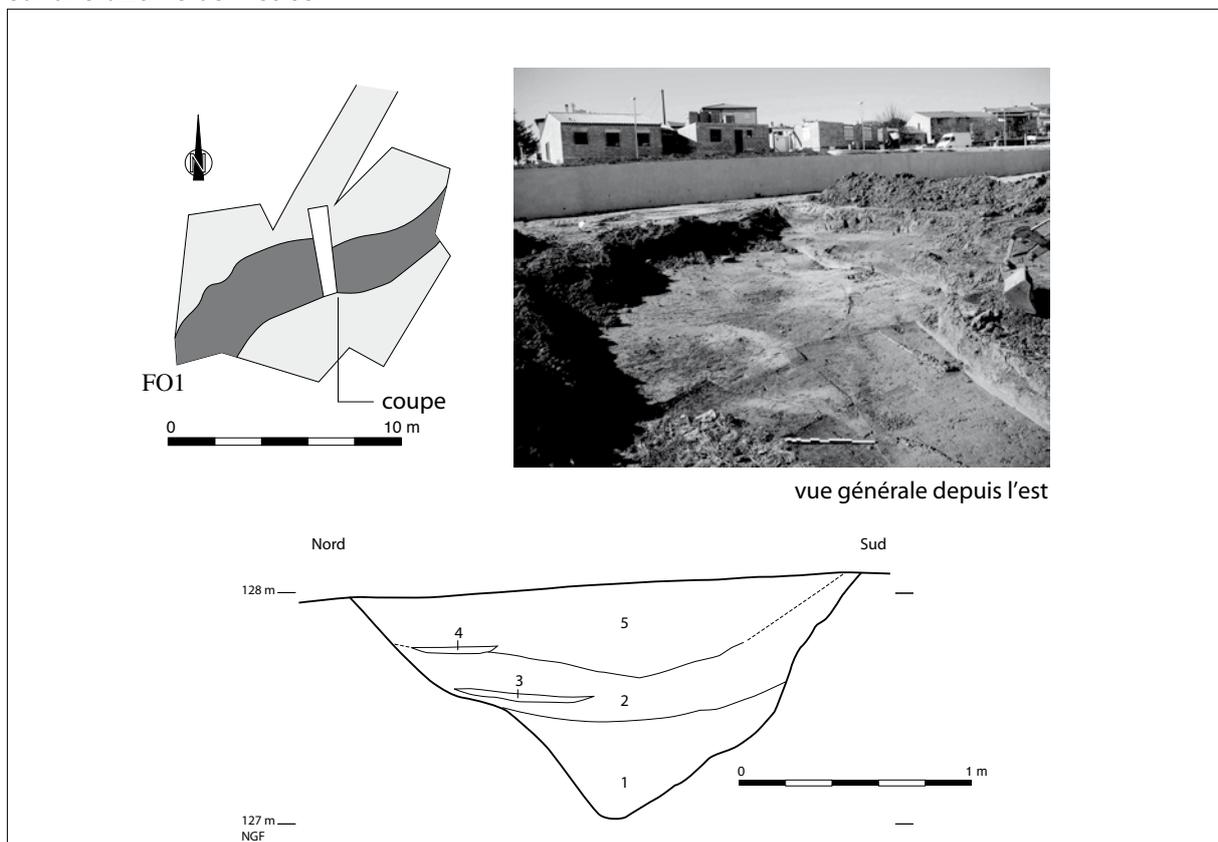
Le fait qu'il aborde la pente en biais et qu'il ne soit pas placé dans une inflexion du versant, laissent plutôt entrevoir une origine anthropique. Sa dernière phase de comblement contient quelques rares artefacts qui indiquent une fin d'utilisation à l'époque médiévale ou postérieure. Il pourrait donc être en relation avec des aménagements périphériques au village médiéval.

Malgré la proximité du village, on ne constate pas d'amendements d'époque médiévale. Il est vrai que la pente forte de ce terrain ne convient sans doute pas très bien à des cultures vivrières ou céréalières.

Ce projet n'a pas fait l'objet d'une prescription de fouille.

Références bibliographiques du rapport : J. Kotarba (avec la collaboration de F. Audouit), *Tresserre Camps de la Casa, diagnostic archéologique à proximité du village*, R.F.O. de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2009, 21 p.

Fig. 1 : Tresserre, Camps de la Casa, vues en plan et en coupe du fossé retrouvé sur le haut de la parcelle.



Commune : **Ur**

Type d'opération : **Diagnostic archéologique**

Responsable d'opération : Cécile Dominguez (INRAP)

Equipe INRAP: Véronique Canut, Pascale Sarrazin

Résultats :

Le diagnostic archéologique mené au lieu-dit *Las Arses* en limite sud la commune de Ur précède l'aménagement d'une zone commerciale de 60 hectares. Hormis des drains d'époque moderne, cette évaluation a permis de révéler la présence d'une petite dépression marécageuse de 35 m de long sur 26 m de large colmatée durant l'âge du Bronze (fig. 1). Le lot de mobilier exhumé du comblement atteste de la fréquentation de la plaine Cerdane par les communautés protohistoriques, mais à ce jour, aucun site d'habitat n'a pu être mis en relation avec cette découverte.



Fig. 1 : La petite mare colmatée durant l'Âge du Bronze, aujourd'hui totalement disparue du paysage de la Cerdagne (cliché : C. Dominguez, INRAP).



ARTICLES

Les gravures rupestres de Cerdagne (Pyrénées Catalanes). Quelques éléments pour la chronologie et une approche symbolique

Pierre Campmajo, Denis Crabol'

.....

1 - **Pierre Campmajo**, Archéologue, Chercheur associé, Centre de Recherches Préhistoriques et Protohistoriques de la Méditerranée (C.R.P.P.M.), UMR 5608, C.N.R.S.-E.H.E.S.S., TRACES, Toulouse et GRAHC.
Denis Crabol, Archéologue, Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne (GRAHC)

Le commentaire qui suit est un résumé de la conférence donnée le 25 avril 2009 dans le cadre des activités publiques et pédagogiques de l'A.A.P.-O. La conférence est elle-même quelques points abrégés de la Thèse de doctorat en archéologie soutenue à Toulouse le 6 décembre 2008 par l'un d'entre nous (P.C.). Cette succession de résumés, donnant lieu à une conférence publique, est un exercice intellectuel difficile, voire frustrant, quand il faut réduire à 90 minutes le résultat de 30 années de recherches de terrain et les 1240 pages de thèse. Nous allons tenter, en quelques pages et quelques figures, de donner un aperçu de ce que représente ce travail.

Avant de commencer notre exposé, qu'il nous soit permis de rendre hommage aux précurseurs, aux inventeurs des premiers sites à gravures du Roussillon et de la Cerdagne.

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ROUSSILLONNAISES

La découverte de roches gravées dans les Pyrénées-Orientales est relativement récente. Dans sa thèse *Les gravures rupestres du Roussillon*, Jean Abélanet réalise un inventaire de ces premières découvertes (Abélanet 1976). Jaubert de Réart, en 1837, parle le premier de cette petite excavation ciselée de main d'homme sur le dolmen de la *Caixa del Moro*, commune de Taulis. Le commentaire qu'il en fait est conforme à la pensée scientifique de l'époque (Abélanet 1976, p. 6). Pierre Vidal reprend plus loin « l'étude » du précédent et ajoute à l'inventaire la *Font de l'Arca*, commune de Campoussy. Il en fait lui aussi un commentaire tout aussi étrange que celui de Jaubert de Réart.

La première étude « vraiment sérieuse et scientifique », écrit Jean Abélanet, nous la devons au Commandant E. Devaux qui publie en 1934, dans le *Bulletin de Société Scientifique et Littéraire de Pyrénées Orientales*, une liste de dolmens où il signale des rigoles et des cupules. En 1949, à la suite de E. Devaux, Pierre Ponsich « enrichit l'inventaire de cinq nouveaux rochers gravés » (Abélanet 1976, p. 7).

En 1964 F. Branyer publie à son tour quelques découvertes (Abélanet 1976, p. 7).

Jean Abélanet le dit lui-même : « Avant nos propres recherches, l'inventaire des roches gravées du département des Pyrénées Orientales se réduisait donc à moins d'une quinzaine. [...] Quant aux gravures rupestres de style linéaire, elles restaient complètement ignorées ».

Jean Abélanet, le précurseur de l'art linéaire roussillonnais

Jean Abélanet commence dès lors une véritable recherche scientifique sur les deux thèmes des « Cupules et gravures schématiques d'ambiance dolménique » et des « gravures schématiques linéaires ». Ce travail a fait l'objet, en 1976, de la soutenance d'une Thèse de Doctorat à l'université Paul Valéry de Montpellier (Abélanet 1976). Deux tomes de 201 pages auxquels il faut ajouter 140 pages de planches, de dessins et tableaux. Cette étude constitue aujourd'hui encore, pour le département des Pyrénées-Orientales, la base de toute recherche sur le sujet. Pour nous, cette thèse est un peu notre « bible », le point de départ de nos propres recherches, un travail de référence maintes fois parcouru.

Les inventeurs des sites cerdans

Dans le cadre de cet exposé, nous nous limiterons à citer les personnes qui ont découvert des sites ou des roches sur un site déjà connu. Dès 1979, la parution, dans le journal *L'Indépendant de Perpignan*, d'articles traitant de roches gravées en Cerdagne et liés à nos recherches, a conduit certaines personnes, chasseurs et éleveurs notamment, à se remémorer ou même à regarder les roches de plus près. C'est ainsi que de nombreuses gravures nous ont été signalées. Nous donnons ici la liste, par ordre alphabétique, de ces personnes accompagnées des lieux de leurs découvertes :

- Jean Abélanet : roches à Osseja, Err, Formigères et Palau de Cerdagne.
- Sara Aliaga : roches à Bolvir.
- Jean Louis Blanchon : roches à Palau de Cerdagne et Osseja.
- Francis Brunet : roches à Latour de Carol.
- Bernard Clément : roches à Osseja.
- André Gassiot : roches à Osseja.
- Jordi Mach : roches à Valcebollère.
- Michel Martzluff : roches à Err, Latour de Carol et Ur.

- M. Pech : roche à Enveitg.
- Joseph Piguillem : roches à Osseja.
- Christine Rendu : roches à Osseja.
- Abbé Trias : roches à Err.

Denis Crabol et Pierre Campmajo ont relevé ces roches qui figurent à l'inventaire général publié dans la thèse.

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE (fig. 1).

Le cadre géographique de cette étude est la Cerdagne. La Cerdagne est une plaine, d'altitude moyenne 1300 mètres, située dans la partie orientale des Pyrénées. Coupée en deux par le traité des Pyrénées, notre étude inclut également le territoire espagnol. Sa particularité est d'être enserrée entre le massif du Carlit au nord (altitude 2921 mètres) et celui du Puigmal au sud (2909 mètres). Au-delà du Puigmal, il y a l'Espagne qui était à la période qui nous intéresse le pays des Ibères, culture qui s'est développée sur la côte orientale entre le VI^e siècle et le I^{er} siècle avant notre ère.

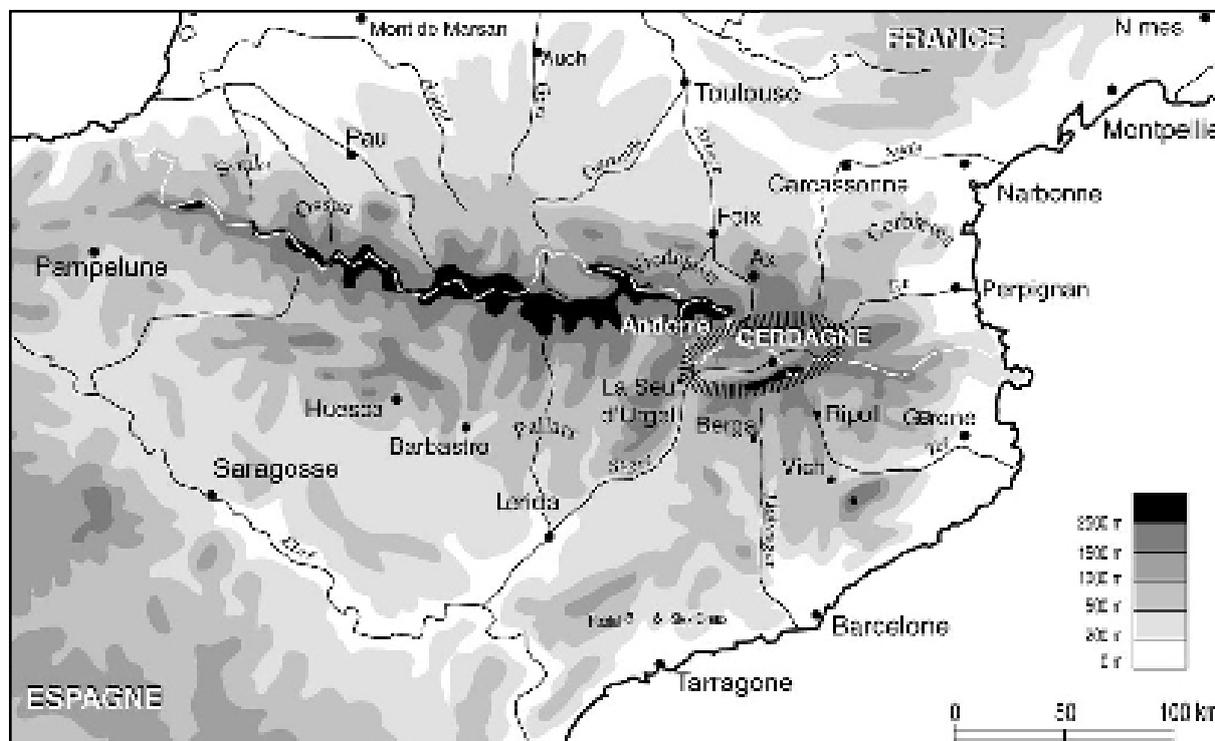


Fig. 1 : La Cerdagne à l'est des Pyrénées.

LES GUERRES PUNIQUES ET LEUR INCIDENCE SUR LES GRAVURES

En 218 avant J.-C., les Romains débarquent à Ampurias pour contrer les Carthaginois avec lesquels les Ibères étaient alliés et qui gênaient considérablement les ambitions commerciales des Romains. En 217 commence la II^e guerre punique qui voit s'affronter les Romains et les Carthaginois. Les Ibères, pris entre deux factions et en raison de conflits internes, s'allieront certains avec les Romains, d'autres avec les Carthaginois. Au gré des victoires ou des défaites, les Ibères subiront les contrecoups de leurs alliances qui auront pour conséquence de violentes répressions. Entre 186 et 183 avant J.-C., le consul Caton mènera une dure campagne contre les Ibères à tel point que certains d'entre eux se sont retirés dans les zones refuges des Pyrénées où les Romains ne s'aventureraient pas à cette époque. Ces derniers ne s'installeront définitivement en Cerdagne que vers 40 avant J.-C. avec la fondation de Llívia.

Ce bref résumé historique était nécessaire pour comprendre l'histoire des gravures cerdanes car c'est avec l'arrivée des Ibères qu'elle commence. Jusqu'alors, les seules gravures connues étaient les cupules que l'on trouve sur les monuments mégalithiques.

LES IBÈRES, PREMIERS GRAVEURS ?

Avec les Ibères arrivent les premières céramiques d'importation, en provenance de la côte catalane, datées du début du II^e siècle avant J.-C. Curieusement, avec l'arrivée de ces céramiques, l'on trouve sur les roches cerdanes les premières écritures ibères accompagnées d'une multitude de signes et symboles inconnus jusqu'alors dans cette région. Si les céramiques sont peut-être le fait d'un commerce, l'écriture n'a pu arriver qu'avec les hommes. Dès lors, quelques sites archéologiques livrent les premières céramiques ibères qui viennent se mêler aux céramiques indigènes. Llo est le premier site où ce phénomène a été observé. Depuis, d'autres sites ont été découverts.

Quand nous avons commencé notre recherche en 1975, à la suite de Jean Abélanet, l'on connaissait en Cerdagne trois sites : Osseja, Err et Palau de Cerdagne. À eux trois, ces sites avaient livré une cinquantaine de gravures et sept lettres écrites en alphabet ibère. Aujourd'hui, après 30 ans de recherches, l'on connaît 40 sites qui totalisent environ 10 000 gravures parmi lesquelles l'on trouve plus de 1200 lettres ibères.

Ces gravures, nous l'avons dit, débutent vers 200 avant J.-C. On y trouve pêle-mêle des écritures et des dessins d'époque ibère, mais également des écritures et des dessins des périodes médiévale, moderne et contemporaine. Tous les chercheurs qui s'intéressent à ce sujet savent que la première difficulté de l'étude des gravures rupestres est de déterminer leur chronologie. Comment peut-on dire qu'un symbole, un soleil, une marelle, un zigzag, un réticulé, un pentacle, les gravures naviformes appartiennent à l'une ou l'autre des époques citées ? C'est l'un des points auquel nous avons tenté d'apporter une réponse.

Dans notre étude, nous nous sommes fixés trois objectifs :

- 1) Faire un inventaire le plus exhaustif possible des gravures cerdanes. Je crois que l'on peut dire aujourd'hui que ce premier objectif est atteint. Toutes les gravures découvertes ont été répertoriées, dessinées, photographiées et étudiées.
- 2) À partir de ce corpus, tenter une approche chronologique. Nous verrons que cela est possible.
- 3) Les sites étudiés sont-ils des lieux de cultes ou, tout au moins, les gravures ont-elles une portée symbolique ? Si oui, comment le démontrer ?

C'est à ces deux derniers points que nous allons tenter de répondre.

DE L'ÉPOQUE ROMAINE À L'AN MIL

Si l'histoire des gravures de Cerdagne commence bien au début du II^e siècle avant J.-C., la tradition se perpétue jusqu'à nos jours, avec des motivations tout à fait différentes, à laquelle viennent s'ajouter quelques incertitudes chronologiques. Celles-ci couvrent approximativement l'espace-temps qui va du début de l'ère chrétienne jusqu'au XII^e siècle avec un hypothétique hiatus dans les tout premiers siècles de notre ère. On pourrait donc penser que, pendant cette période, l'homme avait abandonné la coutume de la gravure. Notre étude tente de montrer l'inverse, souvent formulé sous forme d'hypothèses, mais toujours étayé par des faits. Sur le terrain de l'archéologie, cette période a fait l'objet de recherches qui montrent que le peuplement de la Cerdagne tendait à une densification progressive.

Avec la fondation de Llivia, vers 40 avant J.-C., les Romains s'implantent définitivement en Cerdagne. Ce site a fait l'objet d'une série de fouilles (Padrò 1982, Campillo 1998) qui ont donné lieu à une publication de synthèse (Padrò 2000).

À Alp, une fouille de sauvetage a permis de mettre au jour des vestiges datés depuis le IIe siècle avant J.-C. jusqu'au IVe après. À Bolvir, un site du IVe siècle de notre ère a été exploité. À Prats, un gisement a livré des céramiques que l'on peut dater entre le Ier siècle avant J.-C. et le IIIe après. À Urtx, la fouille d'un site d'habitat, mis au jour lors de travaux de lotissement, a livré également du mobilier daté du IIe siècle avant J.-C. au IVe siècle après. Quant au site de Llivia, outre le mobilier antique, il a aussi livré du mobilier du IVe siècle de notre ère. Tous ces gisements sont publiés dans un article de synthèse (Mercadal 1995). Il est clair que, surtout dans la zone française de la Cerdagne, le manque de fouilles sur des sites de ces premiers siècles de notre ère se fait cruellement sentir.

Les périodes qui suivent sont encore plus défailtantes. Les fouilles menées dans l'enceinte du château de Llivia, sur la colline qui domine l'actuel village, ont livré dans leurs couches les plus anciennes du mobilier du VIIIe siècle de notre ère (Aliaga 2001) mais, pour cette époque du Haut Moyen Âge, nous l'avons dit, elles sont rarissimes. En 2006, dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherches, dirigé par Christine Rendu, nous avons fouillé une maison sur le site de la Coume Païrounell, à Angoustrine, qui s'est révélé être l'atelier d'un forgeron. Parmi les objets mis au jour, la chronologie d'une plaque boucle lyrique s'inscrit dans une fourchette comprise entre 580 et 630 (Campmajo 2007). Dans la montagne d'Enveitg, toujours dans le cadre du même P.C.R., la fouille d'une cabane de berger a livré du mobilier daté du IXe siècle (Rendu 2004). À notre connaissance, en Cerdagne, ces trois sites sont les seuls à avoir fait l'objet de fouilles et livré du mobilier du Haut Moyen Âge.

L'acte de consécration de la Cathédrale de la Seu d'Urgell, dont dépendaient les communes de toute la Cerdagne, est daté de 839, mais au dire des historiens il serait plus tardif. Il n'en mentionne pas moins pratiquement tous les habitats existants aujourd'hui. En Cerdagne, l'on observe alors une explosion démographique qui se ressent dans l'art rupestre. À l'aube de l'An Mil, nous entrons de plain-pied dans le Moyen Âge.

LES DIVERSES TECHNIQUES UTILISÉES POUR GRAVER

Les linéaires

Les gravures obtenues selon cette technique sont gravées essentiellement avec des pointes fines, silex pour les périodes anciennes, pointes métalliques pour les époques plus récentes. Les traits, souvent superficiels, s'érodent facilement quand ils sont soumis aux intempéries et leur lecture reste difficile. Cette technique est de loin la plus utilisée et aussi la plus ancienne de toutes. Dès le Paléolithique, on la trouve associée aux peintures rupestres. Elle a aussi servi pour graver des ossements, des armes, des outils. C'est également celle qui a perduré le plus longtemps, puisque aujourd'hui encore, elle est couramment employée. Schistes, calcaires, grès sont les supports les plus utilisés alors que les roches dures ne sont que rarement gravées avec cette technique.

Les piquetages

Cette technique, elle aussi très ancienne, permet de graver les roches les plus dures. À la Préhistoire, l'outil principal est le percuteur souvent associé à des outils intermédiaires tels que les burins et autres bédanes. Cette technique qui se développe au Néolithique permet de façonner de véritables sculptures, d'orner des cavités sépulcrales, de sculpter des statues menhir et bien d'autres supports encore. L'un des meilleurs exemples de gravures piquetées est celui de la vallée des Merveilles où, dès les débuts de l'Âge du Bronze, les graveurs ont largement employé cette technique du piquetage pour graver les milliers de dessins qui ornent les roches. Les marteaux, les ciseaux et tous les instruments en fer utilisés depuis l'invention du métal jusqu'à nos jours par les artistes et les artisans sont les outils directement issus de cette technique.

Les grattages

Il ne s'agit pas ici d'une technique à proprement parler car la gravure est faite avec ce que l'on a sous la main, généralement une pierre ramassée sur place suffit. Le tracé est souvent grossier et maladroit et il oblitère fréquemment des gravures plus anciennes. Plus qu'un acte réfléchi, il s'agit plutôt d'un acte spontané : on inscrit son nom, parfois une date, on marque son passage.

Les naviformes

Les gravures naviformes, c'est-à-dire « qui ont le profil d'une coque de navire », en forme de V, sont aussi connues sous le nom de fusiformes. Elles sont considérées par certains comme le résultat d'affûtages de haches, dont le profil rappelle effectivement celui des tranchants des haches en pierre. Une observation de ces gravures avec une loupe à fort grossissement montre parfaitement que dans la plupart des cas, les motifs ont été obtenus en grattant les parois de la roche successivement à gauche et à droite et du haut vers le bas avec un outil tranchant. Les stries laissées par l'outil sont parfaitement visibles et débordent largement du bas de la gravure ce qui démontre un geste rapide et mal contenu. Dans le cas d'une utilisation à des fins de polissage, ces stries n'existeraient pas et les parois seraient bien au contraire parfaitement lisses.

LES ÉLÉMENTS POUR UNE CHRONOLOGIE LES ÉCRITURES COMME PREMIERS ÉLÉMENTS DE DATATION

À l'origine : les écritures ibères

La chronologie des gravures rupestres reste l'un des problèmes les plus délicats à résoudre. Les fouilles archéologiques menées en Cerdagne ont montré que les premières céramiques tournées proviennent de la côte catalane. Leur étude fait remonter leur arrivée vers la fin du III^e siècle avant J.-C. Parallèlement, les premières écritures ibères découvertes en Cerdagne sur les territoires des communes d'Err, Osséja, Latour de Carol et Guils ont montré des correspondances avec les sites d'Orley, Palamos et Ullastret, sur la côte orientale de l'Espagne, mais également avec des graffiti provenant des sites d'Ensérune et Pech Maho sur la côte languedocienne. La chronologie des graffiti mis au jour sur ces sites s'étage entre le III^e siècle et la fin du II^e siècle avant J.-C. C'est donc dans cette fourchette chronologique qu'il faut placer l'arrivée des premiers graffiti ibères en Cerdagne et plus probablement vers 200 avant J.-C. Avec les écritures apparaissent aussi une multitude de symboles, des figures anthropomorphes et des représentations animales jusqu'ici inconnues.

Les écritures latines

La chronologie des graffiti ibères découverts en Cerdagne reste à définir avec précision.

À Latour de Carol 2, roche 1 n°19, un graffiti ibère, un anthroponyme probable, est tracé au-dessus d'un autre graffiti écrit en alphabet latin. La présence de ce graffiti latin, certainement l'un des plus anciens connu en Cerdagne, pose naturellement la question de la romanisation de la Cerdagne. La première mention de présence romaine en Cerdagne date de l'an 82 avant J.-C. Il s'agit du passage du général Sertorius Quintus revenant d'Espagne et se dirigeant vers Rome. Ce passage rapide n'a certainement pas laissé le temps à la langue latine de s'implanter en Cerdagne. Ce n'est que plus tard, avec la fondation de la cité de Llívia, vers 40 avant J.-C., que les Romains s'installent définitivement dans la région.

Une nouvelle lecture du graffiti latin de Latour de Carol met en doute la première, lue comme « IPEKA » (nom de femme). Il faut lire, semble-t-il, « EXUPERE ». Probablement Saint Exupère, né au milieu du IV^e siècle, il succéda à Saint Sylve, évêque de Toulouse, mort à Blagnac en 415. Ces dates donnent une limite chronologique à notre graffiti qui date du début du Ve siècle.

Deux autres écritures latines sont connues sur les roches cerdanes, l'une à Osseja, l'autre à Ger. Datées entre le IX^e et le XI^e siècles par l'historien Pierre Ponsich, ces deux gravures sont des prières où l'on peut lire « aide nous Jésus » pour la première et « aide moi » pour la seconde. Pierre Ponsich précise que, si « *ajude me* » est écrit en catalan, la gravure pourrait alors dater du XII^e siècle. Nous reprendrons plus loin ces deux exemples

Les gravures naviformes

Après les écritures, qui sont les marqueurs les plus forts de la période ibère, figurent les saignées naviformes. À Guils, à Latour de Carol 2, à Osseja, les associations de naviformes et d'écritures sont remarquables. Seul le site de Latour de Carol 1, où les saignées naviformes sont très proches de celles de Guils, ne présente aucun graffiti ibère. Ce cas reste énigmatique car il ne peut s'agir, pour nous, d'une antériorité. Ces gravures naviformes se retrouvent parfois sur des sites incontestablement plus tardifs, médiévaux au sens le plus large. On les compte à l'unité ou associés par petits groupes de quelques signes. On est loin ici des effectifs atteints à Guils (736), à Latour de Carol 1 (1378) ou encore à Latour de Carol 2, site plus tardif qui ne compte que 301 saignées. Bolvir, avec 189 saignées, reste encore dans la tradition ibère.

Err, avec seulement 24 gravures naviformes, est peut-être légèrement plus tardif, mais les 86 lettres ibères reconnues sur le site plaident le contraire. Il faut rester prudent

Les gravures naviformes : de bons marqueurs chronologiques pour la fin du 2e Âge du Fer en Cerdagne

Le site le plus représentatif est celui de Guils. Nous sommes ici sur un territoire où la population autochtone a été fortement influencée par la culture ibère. L'oppidum Ibère de la Couronne, sur la commune de Bolvir, qui est le seul en Cerdagne à posséder toutes les caractéristiques des habitats ibériques classiques, perchés et fortifiés, ne se trouve qu'à 3,5 km en ligne droite du site de Guils. Il a fait l'objet d'importants sondages qui le situent au milieu du IIe siècle avant J.-C. (Mercadal et alii 1995). D'autres indices sur le terrain laissent supposer que de petits sites pourraient exister dans cette zone, mais les fouilles manquent cruellement. Le site de Guils possède plusieurs dizaines de roches très localisées. Sur les 1332 gravures qu'il compte, 736 sont naviformes. Trois roches portent plusieurs lignes écrites en alphabet ibère, totalisant 64 lettres (Campmajo 1993). Ajoutons à cet inventaire 12 représentations de cervidés qui, en Cerdagne, sont régulièrement associées à des écritures ibères ou à des contextes reconnus comme tels, exceptées les scènes de chasse médiévales. L'exemple de Guils, avec ses associations de gravures naviformes à des écritures ibères et des cerfs, les meilleurs marqueurs chronologiques pour cette époque, n'est pas le seul connu en Cerdagne. À Err, Osséja, Latour de Carol 2, l'on retrouve ces associations à plusieurs reprises. La seule différence, mais elle est de taille, est que les contextes graphiques de ces sites, à l'inverse de Guils, ne sont pas « purs ». L'on y trouve en effet des gravures figurant des châteaux forts, des hommes armés, des chevaux portant parfois des selles à arçon, éléments incontestables de la période médiévale. Ces dessins sont en outre, comme à l'époque ibère, associés à des signes comme les pentacles, zigzags, soleils, réticulés, arciformes, arboriformes, anthropomorphes et autres symboles, qui ont longuement survécu. Toute la difficulté est de tenter de séparer ce qui appartient à l'une ou l'autre des périodes tout en sachant que les époques moderne et contemporaine ont également reproduit parfois ces mêmes signes.

Les sites à gravures naviformes si nombreux en Cerdagne (Guils, Latour de Carol 1 et 2, Niula, Osseja) et qui, parce qu'ils sont datés par les écritures ibères, peuvent servir d'éléments de comparaison avec d'autres sites (fig. 2) parfois proches, comme celui du Roc de las Bruixes en Andorre (Canturri 2003), parfois beaucoup plus éloignés comme ceux du cap Sicié près de Toulon (Bonhomme & Bérato 2001) et de la Corse (Weiss 2003). Ces sites sont datés par les auteurs de périodes nettement antérieures à celles de la Cerdagne et cela sans aucun argument probant. La figure 2 montre qu'il faut réviser ces datations.

CHRONOLOGIE RELATIVE

Exemples d'éléments pouvant servir à définir une chronologie

Pour la période de la fin du second Âge du Fer, bien marquée en Cerdagne par les apports de la culture ibère, une chronologie relative peut-être établie. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, pour les périodes qui suivent, Antiquité, Haut Moyen Âge, Moyen Âge et Époque Moderne, les difficultés sont autres. Avant tout, parce que l'espace temps se resserre considérablement et que les événements militaire et économique de l'histoire locale s'accélèrent. Sur les roches, cela se traduit par une multiplication de symboles nouveaux : épées, arcs, arbalètes, lances, marteau ou maillet font une entrée en force au côté des tenues vestimentaires civile ou militaire. Les harnachements des chevaux apportent leurs lots d'innovations qu'il faut analyser le plus finement possible.

Un exemple d'analyse

Pour imaginer ce discours, nous prendrons l'exemple du cavalier d'Osseja – Zone 2 (Roche 5 n°56, fig. 3). En analysant chacun des éléments que comporte la scène, l'on peut arriver à caser cette gravure dans une fourchette chronologique, certes relative, mais probablement proche de la réalité. Le dessin du cavalier et celui du cheval comportent des éléments, quatre pour le premier, deux pour le second, qui se prêtent à une analyse interprétative.

• Le cavalier :

Le **casque**, rond, légèrement pointu, connaît son apogée aux XIe et XIIe siècles mais il perdure jusqu'au XIVe.

Le **camail** se porte sur le haubert, très en vogue aux XIIIe et XIVe siècles.

La **lance**, représentée sur notre dessin, n'exède pas trois mètres de longueur. Bien attestée dès le XIe siècle, la tendance à l'allongement va en s'accroissant les siècles suivants.

L'**épée**, qui sur notre gravure pourrait dépasser le mètre de longueur, n'apparaît qu'à la fin du XIIIe siècle.

• Le cheval :

La **selle à bâtes** est connue dès le VIIIe siècle mais perdurera largement dans les siècles qui suivent.

La **croupière** enfin ne se développe qu'à partir du XIIIe siècle.

Pris séparément, ces éléments s'étalent du VIIIe au XIVe siècles, c'est long. Pris dans leur globalité, trois éléments - le camail, l'épée et la croupière - indiquent que cette scène ne peut être antérieure au XIIIe siècle. La date proposée par l'analyse la place donc entre le XIIIe et le XIVe siècles, ce qui est déjà considérable pour ce type de gravure. L'on peut ainsi en conclure qu'une gravure isolée n'est pas un bon marqueur chronologique.

CHRONOLOGIE RELATIVE

Les anthropomorphes.

Dans notre thèse doctorale, nous avons pu à loisir détailler un à un les exemples pouvant servir à définir une chronologie. Pris dans le contexte général du panneau gravé d'où ils sont extraits, les symboles, tels les zigzags par exemple, les armes, les animaux, les croix ont une valeur chronologique. Sortis de leur contexte, ou mis au jour sans contexte, les anthropomorphes surtout sont très difficiles à dater. Nous donnons ci-dessous un deuxième exemple de chronologie relative, en prenant les figures anthropomorphes de trois sites très différents, Err, Osseja et Queixans (fig. 4).

Err :

Les figures anthropomorphes sont associées sur ce site à plusieurs lignes d'écritures ibères datées entre le IIe et le Ier siècles avant J.-C. L'on constate l'absence de sujets habillés et d'armes, sauf pour le dessin n°13 dans lequel un anthropomorphe tend vers l'avant ce qui semble être un arc. Les figures les plus simples sont formées d'un triangle recoupé en son centre par un axe. Parfois, l'on y apporte une barre oblique (dessins 28 et 29). Puis elles évoluent vers des formes losangiques (dessins 10 et 11) ou vers

des arbalétiformes (dessins 15 à 20). L'anthropisation de ces symboles est bien marquée sur le dessin n°13 (sujet tirant à l'arc), le n°14 (croix avec ajouts de jambe, main et tête), le n°25 (tête ronde posée sur un arbalétiforme). De 31 à 38, des figures anthropomorphes sont associées à des symboles solaires. Sur le dessin n°36, deux de ces figures supportent des têtes à axes rayonnants.

Osseja :

Ce site a livré trois séries de figures que l'on peut dater entre la période ibère et le XIVe siècle de notre ère. Dans la ligne 1, l'on voit des sujets armés ou non, habillés ou non, dont la plupart présentent des pieds triangulaires. Ce petit détail a son importance parce qu'on le retrouve exclusivement associé à des figures possédant des éléments attribués au Moyen Âge, longues épées, certains types de lance, des arbalètes ou encore des tuniques pincées à la taille. Dans les lignes 2, les sujets sont des anthropomorphes filiformes dépourvus d'armes et certains ne sont rattachés à la forme humaine que par les ramifications tracées aux extrémités de leurs membres. Le dessin n°16 possède une tête triangulaire, nous verrons plus loin que ce détail a son importance. La ligne 3, enfin, contient des triangles à axes verticaux très proches de ceux du site d'Err.

Queixans :

Les figures, présentes sur ce site, sont filiformes et possèdent toutes les marques qui en font de véritables anthropomorphes, tête, ramifications des extrémités des membres. Dans ce groupe, l'on peut considérer les losanges comme des représentations anthropomorphes. Deux d'entre eux, n°1 et 6, sont porteurs d'attributs humains indispensables à cette terminologie. Les dessins 23 à 25 sont des arboriformes humanisés par l'ajout d'une tête et de ramifications fixées aux extrémités des axes obliques.

Raisonnement chronologique :

Quand l'on compare ces trois sites, Err, Osseja et Queixans, que remarque-t-on ? Err est un site où ne figure aucun dessin d'homme armé ou habillé, si fréquent à Osseja, ni aucun anthropomorphe filiforme semblable à ceux de Queixans. Les triangles à axes verticaux, tracés suivant la technique naviforme, sont à placer dans la période ibère. Le site a livré 86 lettres ibères réparties en plusieurs lignes et 24 gravures naviformes dont 17 sont des signes complexes. Tous les éléments relevés sur le site incitent à le placer à la période ibère. Osseja est, à

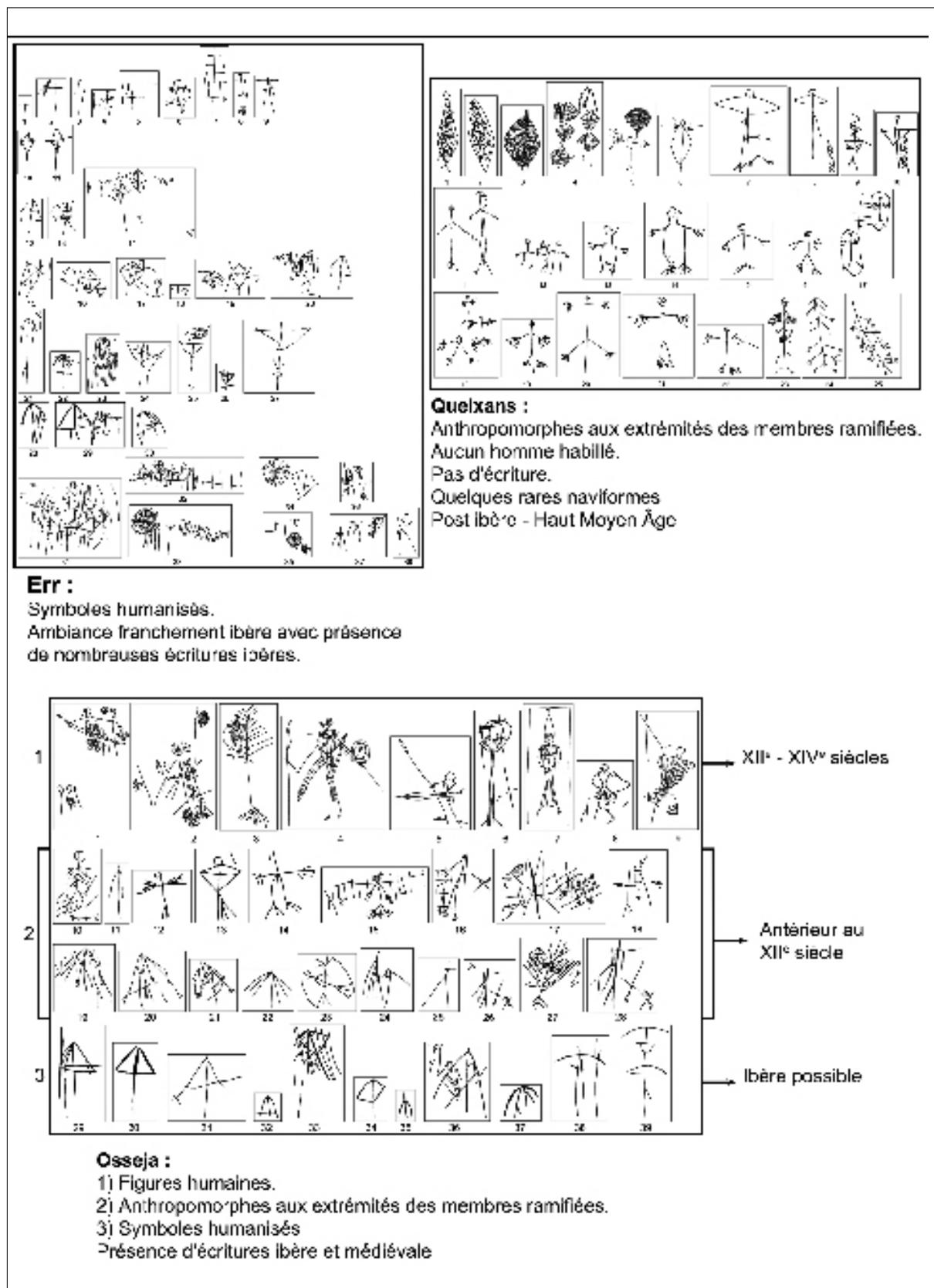


Fig. 4 : Chronologie : comparaison des anthropomorphes entre les sites d'Err, Osseja et Queixans.

l'inverse, un site mixte. Il possède des éléments ibères comparables à ceux d'Err et d'autres très proches de ceux du site de Queixans tels les anthropomorphes filiformes aux extrémités ramifiées ou à tête losangique, dessin n°16 identique aux dessins 16 à 22 de Queixans. Osseja – Zone 2 possède aussi un graffiti ibère de 38 lettres et des gravures naviformes dont l'une est humanisée, dessin n°28. Un graffiti latin, des chevaux, des hommes armés et d'autres gravures encore prouvent que le site a été plusieurs fois utilisé entre la période ibère et le Moyen Âge. Queixans, enfin, ne compte que des gravures assez homogènes que l'on ne retrouve pas à Err, mais qui sont connues à Osseja dans la période classée antérieure au XIIe siècle. L'on peut en déduire que Queixans est à placer entre la chronologie du site d'Err, ibère, et celle d'Osseja, ibère et médiéval, donc possiblement au Haut Moyen Âge pour les gravures les plus anciennes, les losanges hachurés, et un peu plus récentes pour d'autres.

Epilogue du raisonnement chronologique

La méthode d'analyse, établie pour les figures anthropomorphes des sites d'Err, Osseja et Queixans, s'applique aux autres matériaux : armes, symboles, animaux, etc. Rapportée à toutes les gravures reconnues sur les 40 sites de la Cerdagne, cette approche analytique a permis d'élaborer un tableau chronologique (fig. 5) divisé en 8 phases qui couvrent les périodes comprises entre la fin du IIIe siècle avant notre ère et le XXe siècle. C'est une base de travail qui demande à être améliorée, enrichie et critiquée quand de nouvelles découvertes le permettront.

LES SITES À GRAVURES SONT-ILS DES LIEUX DE CULTE ?

Pour le premier venu, une gravure sur une roche ne signifie rien de particulier. Ne nous y trompons pas. Graver, peindre, graffiter relèvent toujours d'un geste conscient ou inconscient. Le promeneur, qui passera devant une roche où souvent les gravures se superposent, se sentira tenté de tracer un signe, de graver son nom : il marque ainsi son passage. Ce commentaire n'autorise pas à dire que les sites à gravures rupestres de la Cerdagne sont des lieux de culte. Pour l'affirmer, il faut apporter des arguments, adopter une méthode. Celle que nous avons élaborée est à rapprocher de l'étude chronologique. Sur les roches, l'on retient les indices qui nous semblent les plus pertinents, ils sont nombreux. Il est bien évident que, dans le cadre restreint de cet article, nous ne pouvons les donner tous.

Quelques exemples devraient suffire pour s'en convaincre.

Les symboles comme premiers éléments

Dans le tableau (fig. 2), qui traite la chronologie relative comparative, nous avons mis en regard les dessins complexes des gravures naviformes de la Cerdagne avec ceux connus en Andorre et en Corse. La similitude des signes est troublante et il est bien évident que cela n'est pas dû au hasard. Ces gravures ont certainement un sens, un code qui nous échappe. Sur d'autres roches, de nombreux symboles linéaires, cercle radié, zigzag, pentacle, réticulé, palme, arboriforme, croix et d'autres encore sont intimement liés à des anthropomorphes ou associés à d'autres symboles (fig. 6). Sur certains panneaux, l'on observe même des répétitions de signes identiques multipliant ainsi leur «force» symbolique (fig. 7).

• Les couples humains

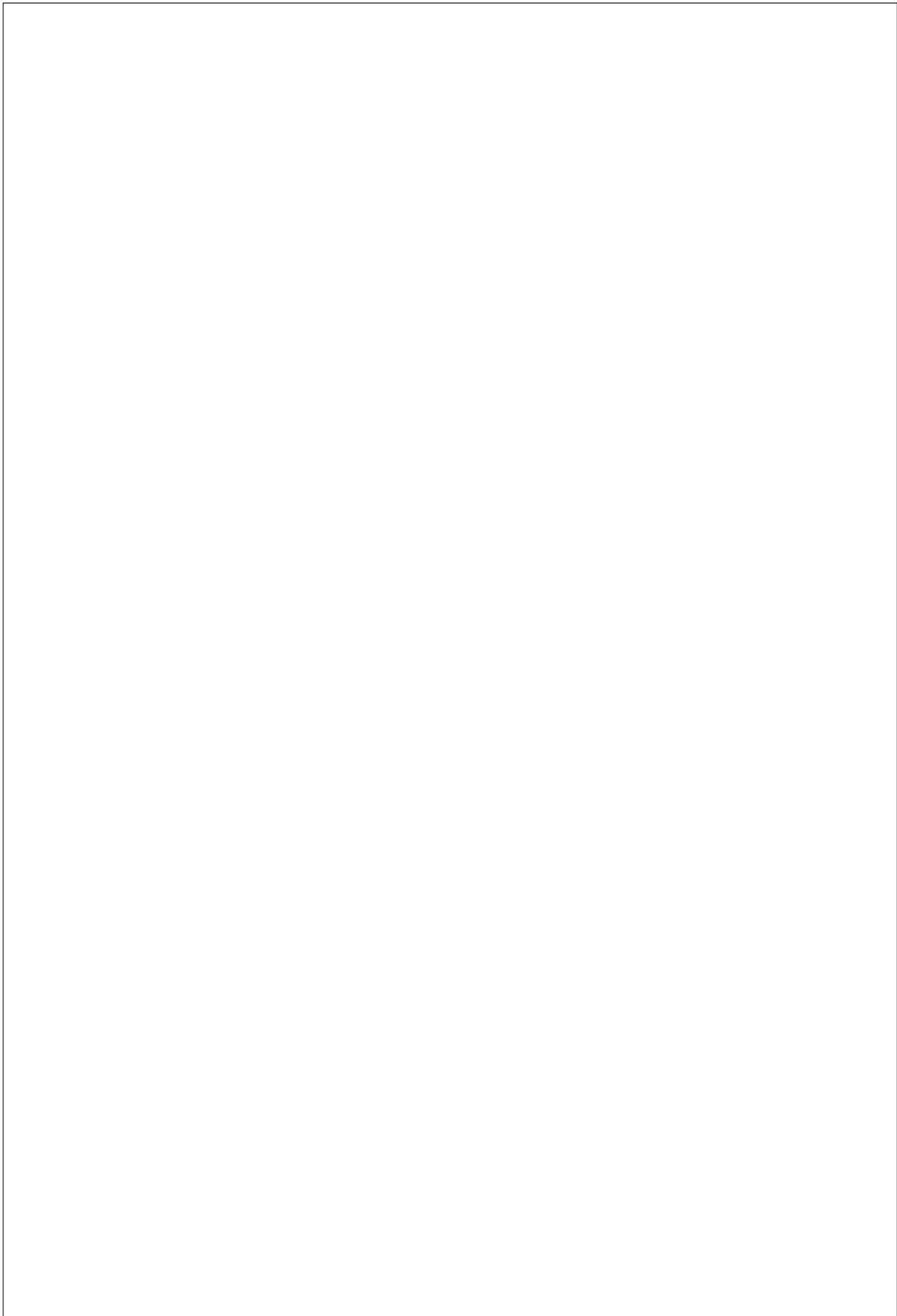
Parmi les associations de dessins, nous avons isolé les couples humains (fig. 8). Régulièrement, la symbolique du couple est accentuée par l'ajout d'un symbole (fig. 8). Dans un cas, mais il est d'importance (fig. n°8), le couple humain est une métaphore issue de la palmette et de l'arboriforme. Il mérite une petite explication.

• Le couple de Formiguères ou la clé d'une énigme

Cette gravure (fig. 8 n°8), découverte par Jean Abélanet sur le site de la Peyra Escrita à Formiguères (Abélanet 1976), montre clairement que ces signes en forme de palmette ou d'arbre, inscrits dans un cadre, et dans ce cas qui se tient par la main, sont très probablement des représentations anthropomorphes. C'est ainsi que l'on doit interpréter les scènes de Queixans (fig. 7 n°1 et 2), d'Osseja (fig. 7 n°3) et d'Err (fig. 7 n°4) où la multiplication de symboles identiques n'est pas le fait du hasard mais bien un acte réfléchi.

• Les écritures du Moyen Âge

Deux graffiti écrits en latin et en catalan, deux prières, montrent clairement que les intentions de leurs auteurs sont religieuses. Nous donnons ici le texte intégral de l'historien Pierre Ponsich qui les a étudiés. Le premier a été découvert à Osseja – Zone 2, sur un rocher près d'un petit ruisseau (Figure 9 n°1). Le deuxième provient du site de Ger (Figure 9 n°2). Il a été gravé sur la partie haute d'une grande roche. La partie supérieure de cette roche est manquante. La position cachée de la gravure sur la roche est nécessairement voulue.



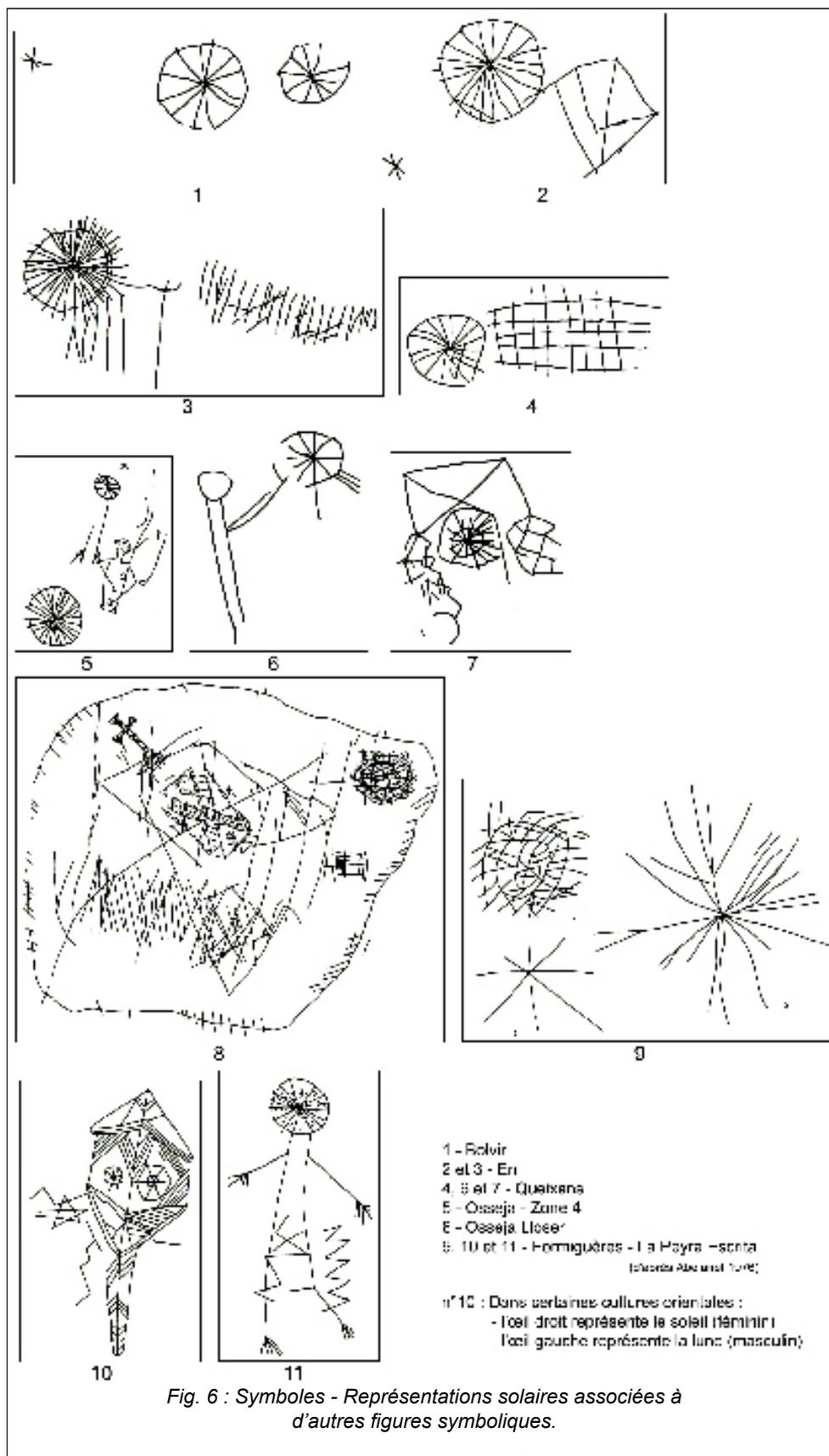


Fig. 6 : Symboles - Représentations solaires associées à d'autres figures symboliques.

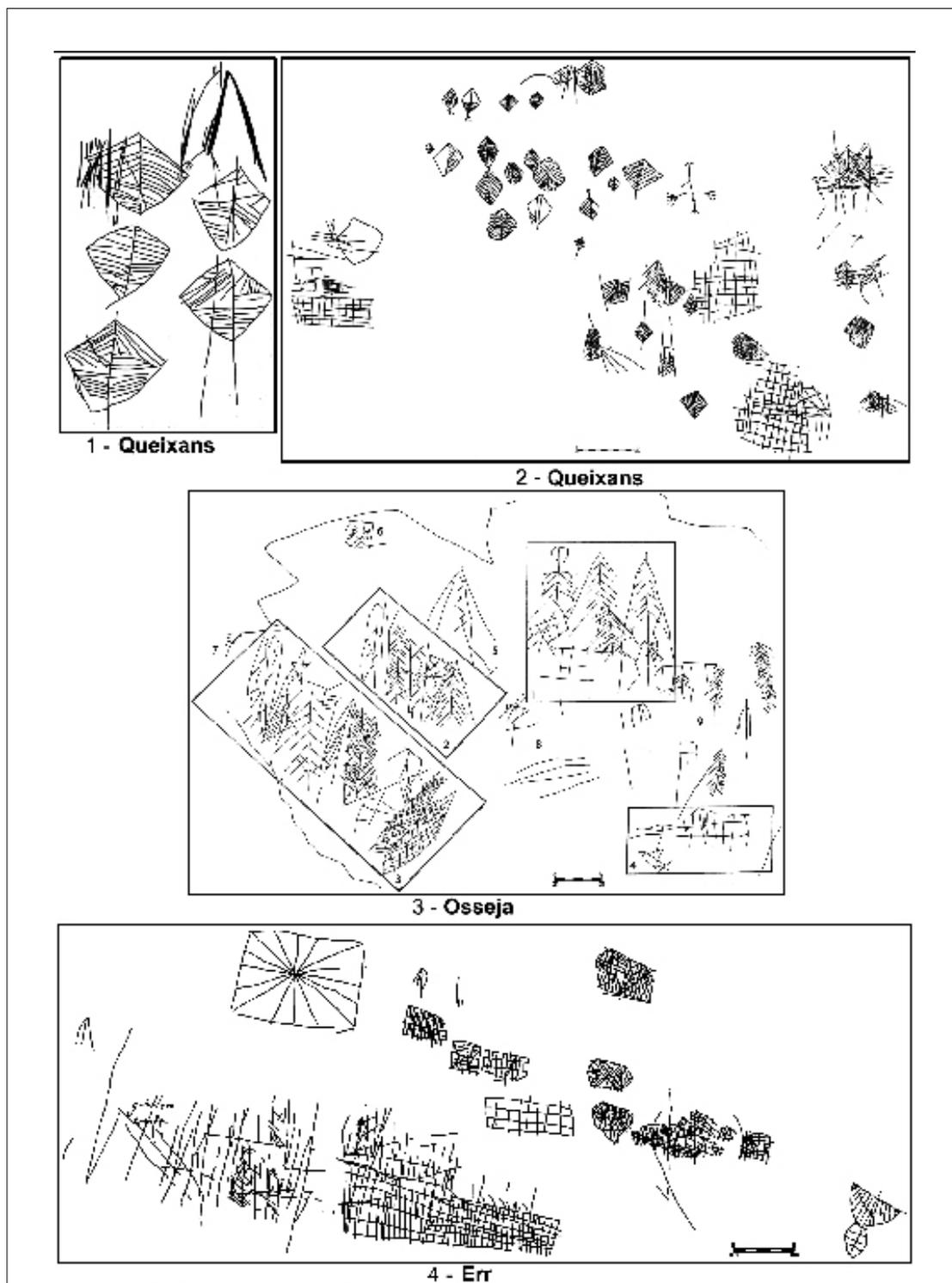


Fig. 7 : Groupes de symboles associés sur une même roche, toutes périodes confondues.

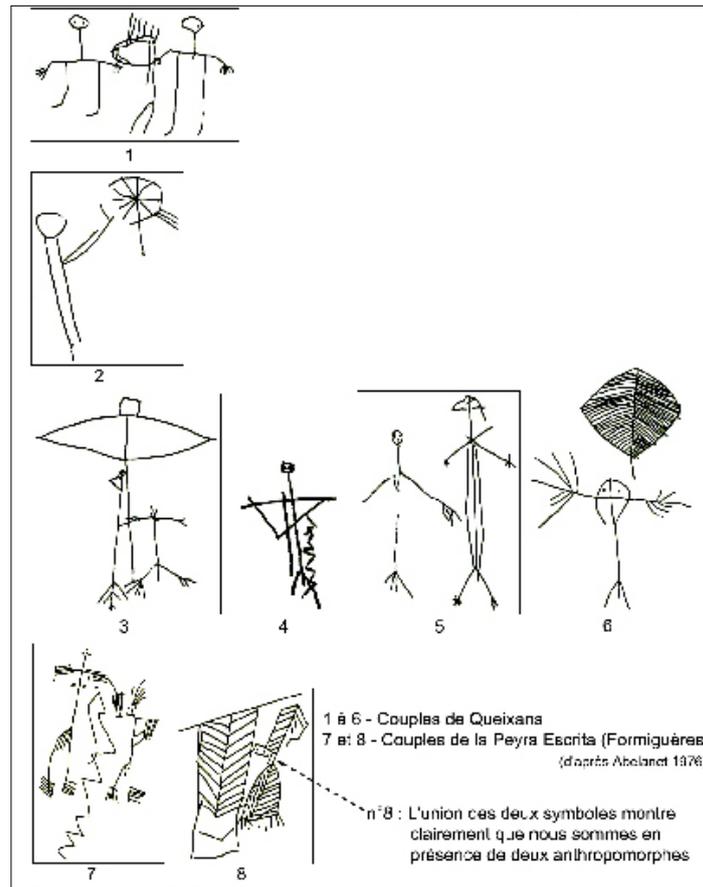


Fig. 8 : Symboles - Couples humains.

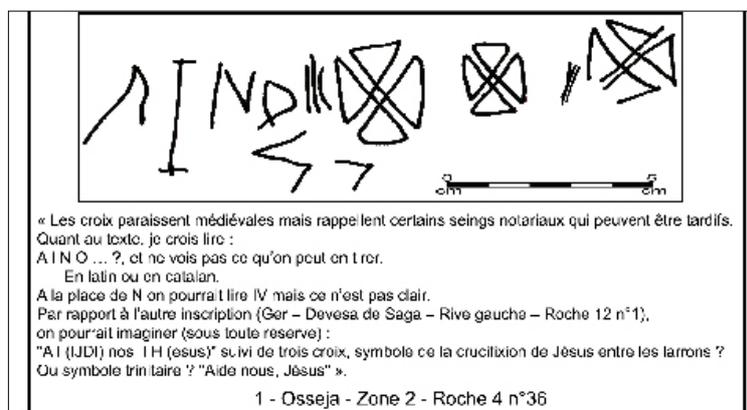
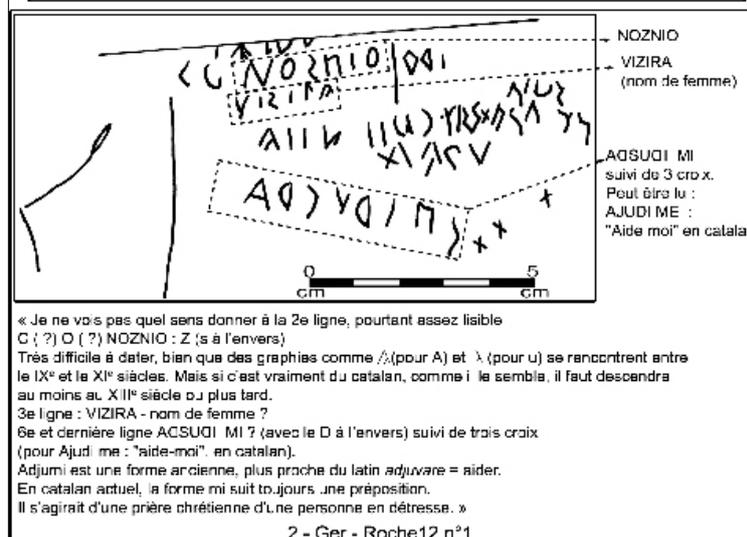


Fig. 9 : Textes médiévaux à caractère religieux. Description et étude Pierre Ponsich.



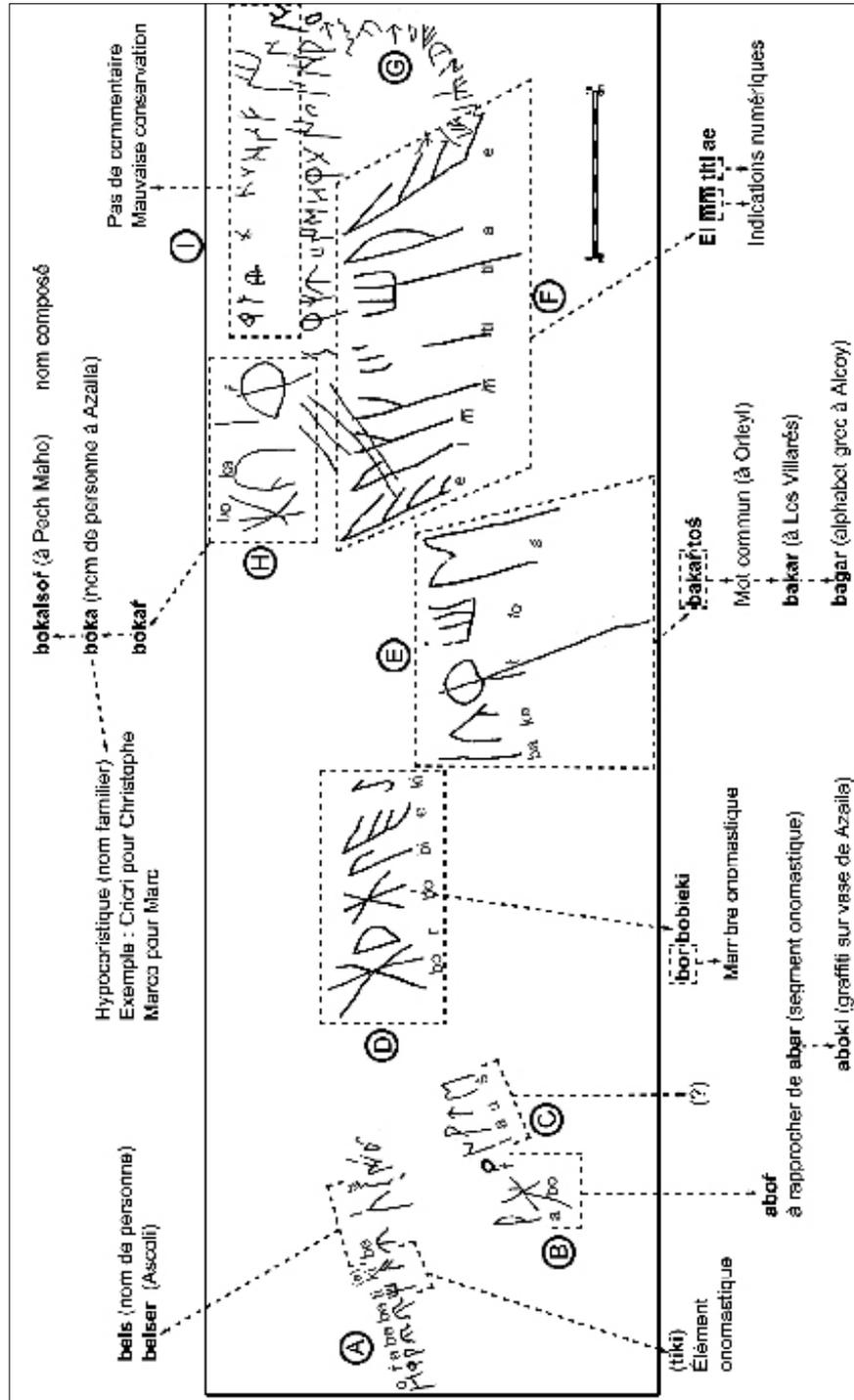


Fig. 10 : Eléments d'onomastique pouvant servir à une pensée symbolique (Osseja, zone 5, roche n°1. Décryptage : Jürgen Untermann).

Les écritures ibères (décryptage : Jürgen Untermann)
Éléments onomastiques pouvant servir à une pensée symbolique

À Osseja – Zone 5 (Roche 1 n°1, fig. 10), neuf inscriptions ibères sont gravées sur un petit rocher qui affleure le sol. Trois d'entre elles sont dues à la même main. Dans la presque totalité de ces écritures, l'on trouve des éléments onomastiques bien connus sur des sites ibères du sud des Pyrénées. Une lecture des plus intéressantes est faite sur le graffiti (G), placé à la droite des autres, où l'on peut lire le terme berti suivi de berisor¹ (fig. 11). La ligne commence par « berti fils de berisor » suivi d'une phrase qui pourrait bien être un vœu, une supplique, une prière (?). Le deuxième exemple enfin provient d'Osseja – Zone 2 (Roche 2 n°1, fig. 11) où les éléments onomastiques sont, là aussi, bien connus avec l'anthroponyme ebaki suivi d'un u, lettre souvent ajoutée aux anthroponymes.

Epilogue du raisonnement symbolique

De nombreux indices, tels les ensembles de signes symboliques à vocation solaire - rouelles, axes rayonnants - ou liés à l'eau tels que les zigzags, ou encore les attributs d'inspiration plus spirituelle - marelle, échelle, labyrinthe - incitent à penser que nous sommes bien sur des lieux à forte ambiance religieuse. Ces signes mystérieux, régulièrement associés à des figures anthropomorphes, ces lignes de prières écrites en alphabet ibère puis latin, toujours tracés dans des lieux remarquables, falaises rocheuses, près d'un torrent ou d'une source, ne font qu'appuyer cette hypothèse. Toutes ces gravures montrent que les traditions ont la vie dure et que le Christianisme a dû consentir à des efforts d'intégration considérables pour assimiler peu à peu les vieilles coutumes à la religion. Au tout début du Xe siècle encore, l'évêque de La Seu d'Urgell, Nanginis, se rend à Quer dans le Haut Bergueda consacrer le temple des idoles (Bonassie 1975).

1 - Le R et le S de berti et berisor sont en accentués : voir figure 11

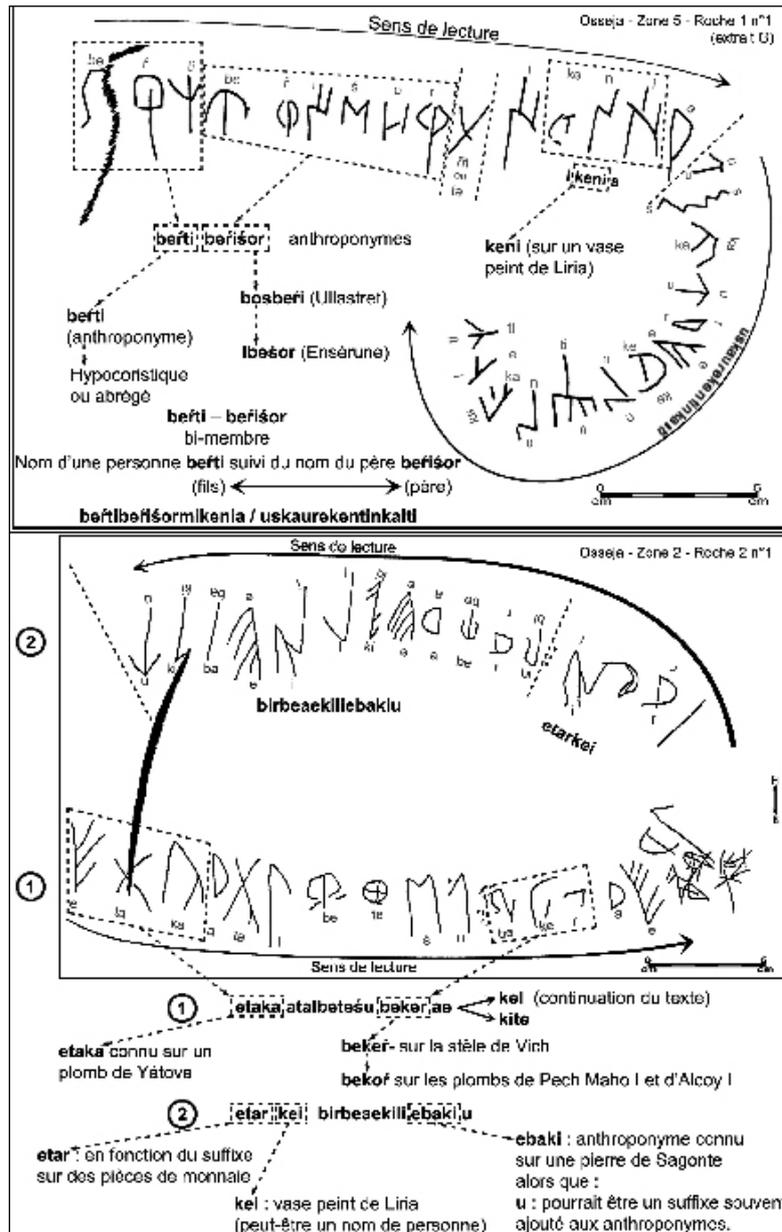


Fig. 11 : Elements d'onomastique pouvant servir à une pensée symbolique (décryptage Jürgen Untermann).

CONCLUSIONS

En matière «d'art» rupestre, l'on ne peut tirer quelque profit que d'ensembles assez importants et géographiquement proches. La Cerdagne offre ces conditions par sa configuration et l'unité de son peuplement. Bien qu'entourée de hautes montagnes, elle n'est pas fermée, bien au contraire, sa position au cœur des Pyrénées du levant en fait un passage obligé entre l'Espagne et la France, toute son histoire en a conservé des traces. En matière de chronologie, les événements militaires des guerres puniques,

qui ont vu s'affronter au sud des Pyrénées les armées romaines et carthaginoises, ont eu ici une incidence majeure. Parce que les Ibères du sud avaient tout à perdre, ces conflits ont entraîné l'arrivée en Cerdagne des immigrants fuyant les répressions de tous bords. Ces immigrants ibères ont apporté avec eux leurs coutumes, leurs savoirs et, particulièrement, l'écriture ibère. C'est à compter de cette époque, vers 200 avant J.-C., que les roches s'ornent des premiers graffiti accompagnés de dessins.

Dès lors, les hommes ne cesseront de graver sur les roches de nos montagnes. De la période ibère à nos jours, 2200 ans séparent les premières gravures des dernières. Si pour certaines, l'évolution est évidente, jusqu'à leur disparition totale, d'autres – parmi lesquelles les symboles – ont survécu plus longtemps. La difficulté consistait donc à les dater chacune à l'intérieur de leur époque et à essayer d'en comprendre le sens.

Bibliographie

ABÉLANET Jean, 1976. *Les gravures rupestres du Roussillon*. 1ère partie : *Roches à cupules et gravures schématiques d'ambiance dolménique*. 2e partie : *Les gravures schématiques linéaires*. Thèse doctorale. Université Paul Valéry, Montpellier.

ALIAGA Sara, CABALLE Gemma, SUBIRANAS Carme, 2001. El Castell de Llivia (la Cerdanya) : Resultats de les intervencions arqueològiques (1995-2000). *Ceretania 3*, Arxiu Històric Comarcal de Puigcerdà, p. 193-203.

BONNASSIE Pierre, 1975. *La Catalogne du milieu du Xe à la fin du Xe siècle*. Publication de l'Université de Toulouse Le Mirail. Série A, t. 23.

BONHOMME Jacques, BERATO Jacques, 2001. Note préliminaire sur les gravures rupestres dites « fusiformes » du Cap Sicié, Six-Fours-les-plages, Var. *Travaux du Centre Archéologique du Var 2001*, p. 101-111.

CAMPILLO Jordi, GRAU Martí, GUÀRDIA Jordi, 1998. Primers resultats de les excavacions dutes a terme a la zona de les Colomines de Llivia, *Cerdanya in Comerç i Vies de Comunicació 1000 aC – 700 dC, XIe Col.loqui internacional d'arqueologia de Puigcerdà*. Institut d'Estudis Ceretans, Puigcerdà 1997, p. 285-294.

CAMPMAJO Pierre, 1993. Témoignages écrits de la présence ibère en Cerdagne, in CHAZELLES C.-A. DE (coord.), Actes du colloque « Contribution au problème ibérique dans l'Empordà et en Languedoc-Roussillon ». Documents d'archéologie méridionale, 16 : Ass. pour la Diffusion de l'Archéologie Méridionale, Lattes, p. 104-111.

CAMPMAJO Pierre, 2008. *Les gravures rupestres de Cerdagne (Pyrénées orientales) de la fin de l'Âge du fer à l'époque contemporaine – Corpus – Approches chronologique, spatiale et culturelle*. Thèse de doctorat Archéologie. Ecole des hautes Etudes en Sciences Sociales, Toulouse, 1240 p., 410 fig.

CAMPMAJO Pierre, CRABOL Denis, BILLE Elisabeth, RAYNAUD Claude, RUAS Marie-Pierre, PARENT Gilles, RENDU Christine, 2007. *Un atelier de traitement du fer sur le site du Haut Moyen Âge de la Coume Païrounell à Angoustrine (P.-O). Premiers résultats*. Activités, échanges et peuplement entre Antiquité et Moyen Âge en Pyrénées-Orientales et Aude, *Domitia* n° 8-9, p. 137-163.

CANTURRI MONTANYA Pere, 2003. *Els gravats prehistòrics de les Valls d'Andorra*, in GONZÁLEZ-PÉREZ Joan Ramon (coord.), Actes del Ier Congrés Internacional de gravats rupestres i murals : homenatge a Lluís Díez-Coronel. 23-27 novembre 1992, Lleida. Institut d'Estudis Ilerdencs, Lleida, p. 619-634.

MERCADAL Oriol, ALIAGA Sara, CAMPILLO Jordi, VALIENTE Pere, 1995. Noves interpretacions sobre el poblament humà de la Cerdanya (4000 aC – s. IX dC). *Cultures i medi de la Prehistòria a l'Edat mitjana, Xe Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, Homenatge a Jean Guilaine*, Institut d'Estudis Ceretans, Puigcerdà i Osseja 1994, p. 711-720.

PADRÓ Josep, 2000. Excavacions arqueològiques a Júlia Líbica (Llivia - la Cerdanya). *Serie monogràfica 20* Museu d'arqueologia de Catalunya, Girona.

RENDU Christine, 2003. *La Montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Edition Trabucaire, Perpignan, 606 p.

RENDU Christine, 2004. Programme Collectif de Recherche « *Estivage et Structuration sociale d'un espace montagnard, la Cerdagne* », rapport intermédiaire. S.R.A. Languedoc-Roussillon.

RICO Christian, 1997. *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (IIIe siècle av. J.-C. – IVe siècle ap. J.-C.)*. Casa de Velázquez, Madrid.

UNTERMANN Jürgen, 1980. *Monumenta Linguarum Hispanicarum. Band II. Die Inschriften in iberischer schrift aus Südfrankreich*. Dr Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden.

UNTERMANN Jürgen, 1990. *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band III. Die iberischen Inschriften aus Spanien. 1. Literaturverzeichnis, Einleitug, Indices*. Dr Ludwig Reichert Verlag, Wiesbaden.

UNTERMANN Jürgen, 1990. *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band III. Die iberischen Inschriften aus Spanien. 2. Die Inschriften*. Dr Ludwig Reichert Verlag, Wiesbaden.

WEISS M. C., 2003. *L'art rupestre corse*. Albania, Ajacciu, 241 p.

Chemins de transhumance : Vers la « montagne » de Mosset

Jean-Pierre Comps

.....

Le texte qui va suivre est une première approche, il se contente de reprendre la communication orale donnée le 14 novembre 2009 lors du compte rendu d'activités organisé chaque année par l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales. Il devra donc être repris et complété à l'aide de la documentation accumulée qui n'a pu être utilisée ici faute de temps.

C'est dans la zone brûlée, dans le secteur Vinça-Ille-Montalba, que notre équipe¹ s'est posé, pour la première fois, la question des chemins de transhumance (Comps 2007). Depuis nous avons essayé de progresser dans cette recherche. On pourrait penser que l'essentiel a déjà été fait dans ce domaine : on connaît en effet les itinéraires les plus importants à la suite des travaux d'Anny de Pous (en particulier Pous 1967) et de Ferran Miralles et Joan Rovira (2007) notamment. Toutefois il s'agit surtout d'indications générales et non d'études précises ; en outre les hypothèses émises, qui paraissent en effet vraisemblables, pour des raisons éditoriales ou autres, ne sont généralement pas étayées². Il est vrai qu'il est difficile d'avancer en toute sécurité : sur le terrain, les résultats sont rarement probants et par ailleurs les textes sont rares.

Parmi ces derniers, il en est un de précieux, auquel, après quelques autres auteurs (Baron, Saut 1993, 152), je me suis déjà référé, mais sans en épuiser les enseignements. Il faut donc y revenir.

1 - Monique Fortmenti, Huguette Grzesik, Gilbert et Marylou Lannuzel ont participé au travail sur le terrain et en archives. Jean Pedra est venu renforcer ce petit groupe. André Balent nous a apporté ses grandes connaissances bibliographiques et de praticien de la montagne. Sans eux tous cette étude n'aurait pas été possible. Il faut ajouter à cette liste non-exhaustive les noms de Guy Barnades, Alain Bournet et Denis Fontaine pour la recherche de documents.

2 - L'ouvrage de Ferran Mirallès et de Joan Rovira est une excellente enquête ethnographique sur la transhumance, malheureusement l'édition pour le grand public nous prive de références précises.

La « montagne » de Mosset

L'été 1720, il a été fait un décompte des moutons et chèvres présents sur la montagne de Mosset³. Il a très vraisemblablement été effectué au profit du seigneur de Mosset qui louait ses pâturages. La figure 1 présente une transcription du récapitulatif.

Le total des bestiaux est impressionnant, près de 40 000, un nombre très élevé qui implique nécessairement surpâturage, d'autant qu'il s'y ajoute les bovins. Il est vrai que ces derniers étaient peu nombreux à pâturer ces lieux : un peu moins de 400. L'élevage ovin est ici au maximum de sa courbe avant que la diffusion massive des cotonnades ne fasse baisser considérablement les besoins en laine⁴.

On voit aussi que la plupart des troupeaux sont originaires du nord du Roussillon et même du nord de la Tet si l'on met à part Perpignan et Ille, ce qui signifie que, au moins pour la dernière partie du trajet, ils vont emprunter le même itinéraire.

Où vont paître ces bestiaux ? La commune de Mosset est très étendue, la plus étendue des Pyrénées-Orientales après celle de Prats-de-Mollo : 7193 ha. Elle s'étire d'est en ouest le long de La Castellane avec ses deux versants. Le versant de rive gauche est bien exposé au soleil, c'est la *solana*, le versant de rive droite constitue le *bac*. L'altitude varie de 600 m à 2469 m au sommet du Madres, puisque c'est ce massif qui marque la limite ouest de Mosset. Le *bac* est occupé tout naturellement par la forêt, les cultures se font dans la vallée et les premières pentes de la *solana*, c'est donc au-dessus que se situent les pâturages. Une partie est utilisée par les habitants de Mosset. La carte d'Etat-Major au 1/50000^e 5 montre une

3 - ADPO,1C1961-1962. Le terme de « montagne » désigne souvent les pâturages d'altitude.

4 - Les nombres indiqués par village n'impliquent pas que tous les troupeaux du village transhumaient vers Mosset.

5 - Saint Paul de Fenouillet feuille XXXIII-48, révision de 1936, mise à jour partielle de 1952.

Baixas	5818
Calce	1535
Espira de lagli	4323
Estagel	4397
Ille	745
Marcevol	240
Opoul	1580
Perpignan	5815
Rivesaltes	7942
Salses	573
Vespelle	1040
Total Roussillon	34008
Latour de France	1605
Durban	3030
Total Languedoc	4635
Mosset	1212
Total général	39855

profusion de cortals au sud et à l'est de la Croix de Marquixanes. Les Mossétois, quand venait la belle saison, gagnaient les hauteurs avec leur bétail et s'installaient sommairement dans leur cortal, pour ne redescendre qu'à l'automne (Ruffiandis 1970, 18-19). Cette pratique, bien attestée au XIXe siècle et encore au XXe siècle, est évidemment antérieure. Les pâturages loués par le seigneur sont plus à l'ouest et s'étendent jusqu'au Madres. Sur le cadastre « napoléonien »⁶, tracé en 1811, ces territoires très étendus dépendent encore de Jean d'Aguilar descendant des anciens seigneurs de Mosset⁷. Voilà donc où se dirigent au mois de juin les troupeaux de la plaine. Quels chemins empruntent-ils ?

Les chemins de la transhumance

La figure 2 est un essai de restitution des chemins suivis pour la transhumance des bestiaux cités. Tous les tracés correspondent à des chemins anciens, relevés sur les cadastres dits napoléoniens puis reportés sur des cartes IGN au 1/25000 e et reconnus, pour la plupart d'entre eux, sur le terrain. Toutefois seule une infime partie des chemins existant dans le premier quart du XIXe siècle figurent sur ce document.

6 - ADPO, 2J127/119.

7 - Michel Brunet relate le procès opposant la commune de Mosset et la famille d'Aguilar au terme duquel cette dernière reçut les vacants en pleine propriété (Brunet 1998, 191-194).

Fig. 1 : « Estat dels veinats de bestians tant de llana que de cabres que (illisible) ... depeyxeir les erbas a la montagna de Mosset lo pnt estius 1720 ». (ADPO, 1C1961-1962). « État des troupeaux de bestiaux tant de laine que de chèvres qui (sont venus) pâturer les herbes sur la montagne de Mosset le présent été 1720 ».

Ont été retenus ceux dont la dénomination, sur le plan ou sur tout autre document, avaient un rapport avec l'élevage.

«*Camí ramader*» est un vocable pertinent, malheureusement je ne l'ai pas retrouvé une seule fois sur tout le secteur concerné. A l'usage, j'ai constaté que le terme de «*tira*», sélectionné par Any de Pous, était également approprié⁸. Lors de procès par exemple, la *tira* de Prades est parfois dénommée «*camí ramader*». «*Carrerada*» est plus ambigu : il est noté souvent à proximité des villages, c'est alors le chemin que suivent les troupeaux dans leurs déplacements journaliers pour éviter la divagation dans les zones sensibles, notamment les jardins. Néanmoins, il arrive qu'une *carrerada* décrive un parcours plus long, utilisable pour la transhumance. Un autre critère retenu : celui de la vraisemblance. Il est vraisemblable que le berger suivra plus volontiers la ligne de crête au milieu des vacants plutôt que le chemin desservant les villages entourés de jardins et d'arbres fruitiers. Les chemins de longue distance me paraissent aussi devoir être pris en considération. Les procès peuvent aussi apporter leur contribution. Ainsi le chemin d'Estagel au col de la Bataille par le territoire de Montner est documenté dans une procédure de 1455⁹.

Ainsi ont été retenues la *tira* d'Ille et la *tira* de Trévillach, la *carrerada* du mas de Las Frèdes, le chemin de Latour-de-France à Tuchan ou de Perpignan à Tuchan, au moins sur une partie de son tracé. Les deux derniers constituent deux axes importants qui jouent un rôle de collecteurs. Plus à l'ouest, à partir de Trévillach, tous se rassemblent dans un unique collecteur dénommé «*la Tira*». C'est cette grande collectrice que nous allons suivre un peu plus en détail à présent.

8 - Ce vocable désigne également un chemin pour «*tirer*» le bois : la *tira* de Catllar est aussi appelée «*chemin du bois Salvanère*» (Cadastre de 1810. ADPO, 2J127/45).

9 - Document transcrit par Alart (Médiathèque, t. XXI, 42).

Fig. 2 : Essai de reconstitution des chemins parcourus par les bestiaux se dirigeant vers la « montagne » de Mosset (fond de carte : Pyrénées-Orientales, 3615, IGN).

Fig. 3 : La Tira, de Trévillach à Roca Gelera. Les pointillés les plus gros dessinent la Tira, telle qu'elle est sur l'ancien cadastre. Les pointillés plus petits correspondent à une lacune sur le cadastre et reconstituent le chemin le plus probable des troupeaux. (Fond de carte : Prades, 2348 ET, IGN).

La Tira

Partie de Trévillach, après un peu plus d'un kilomètre, la *Tira* (fig. 3) traverse le petit plateau de *Sequera*, où elle subsiste sous la forme d'une route charretière¹⁰. On la perd ensuite pour la retrouver après le col de Guès, qui était vraisemblablement sur le passage et mettait en outre en communication Tarerach en Conflent et Palmes et Campoussy en Languedoc. Avant d'aborder la pente, la *Tira* longe deux monuments mégalithiques : ce qui semble bien être un menhir, inédit à ma connaissance, (fig. 4) et un dolmen répertorié par Jean Abélanet sous le nom de « dolmen de la Mort de l'Eguassier »¹¹ (fig. 5). Le menhir est de forme quadrangulaire, les côtés ont entre 0,60 et 0,70 m, il est actuellement visible sur 2,52 m de hauteur, mais à l'origine il mesurait hors de terre 1,70 m. Le dolmen est situé exactement sur la limite des communes de Trévillach et de Campoussy, il a donc été utilisé comme point de repère.



Fig. 4 : Menhir de Sequera en bordure de la Tira.

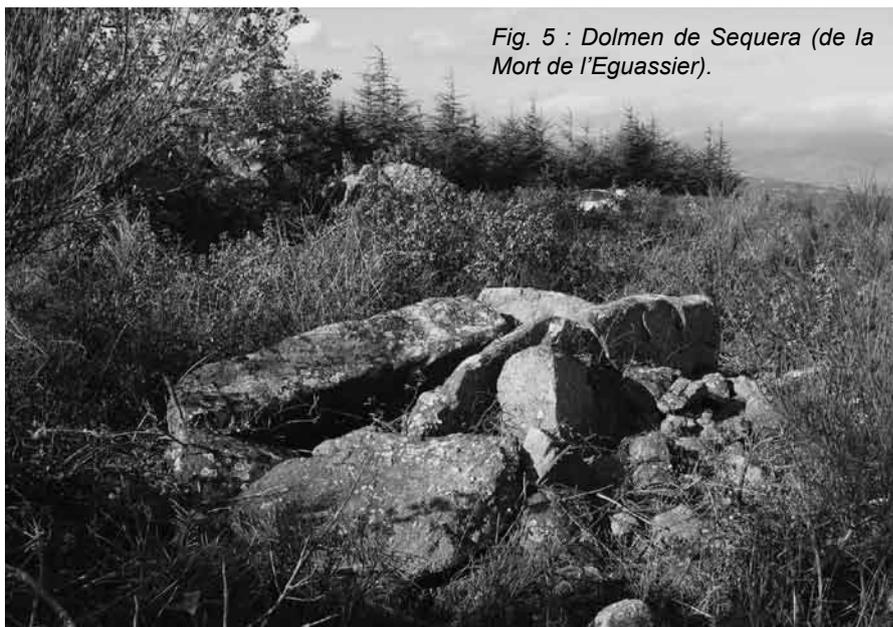


Fig. 5 : Dolmen de Sequera (de la Mort de l'Eguassier).

La *Tira* se poursuit jusqu'au col de *Roca Gelera*. Elle disparaît ensuite mais il y a tout lieu de penser que le parcours gardait la crête et l'on peut dire que désormais le passage des troupeaux, précisément parce qu'il

10 - Le tracé jusqu'au Madres est décrit sommairement par A. de Pous (1967, 65) et dessiné à grande échelle par F. Miralles et J. Rovira (2007, 108).

11 - Une *egua* (occitan) est une jument. L'*eguassier* est donc un éleveur de juments.

était en crête, se faisait à la limite du Conflent et du Languedoc (fig. 6). Il longeait au sud la *Roca Gelera*. Au bas de cette dernière, sur un replat, un petit dolmen que j'ai appelé ici « le dolmen de l'*Estanyol* » mais que J. Abélanet nomme « le dolmen de la *femna morta* » (fig. 7). Le chemin progresse ensuite dans un paysage de grands rochers de granite pour arriver au point de rencontre avec la *tira* de Catllar, encore appelée « chemin du Languedoc » ou « chemin du bois

Salvanère ». Un peu avant la jonction, en montant de Catllar, se dresse le dolmen de *Tribes*, bien restauré (fig. 8). Le nom de *Tribes* vient de *trivium* ou encore *triviae*, trois voies, il marque donc un carrefour.

On peut remarquer que la *tira* de Catllar disparaît presque aussitôt arrivée sur la crête pour réapparaître un peu plus loin. Elle n'est plus portée sur le cadastre puis on la trouve à nouveau tracée. Il est peu vraisemblable qu'elle ait déjà été effacée dans le premier quart du XIXe siècle.

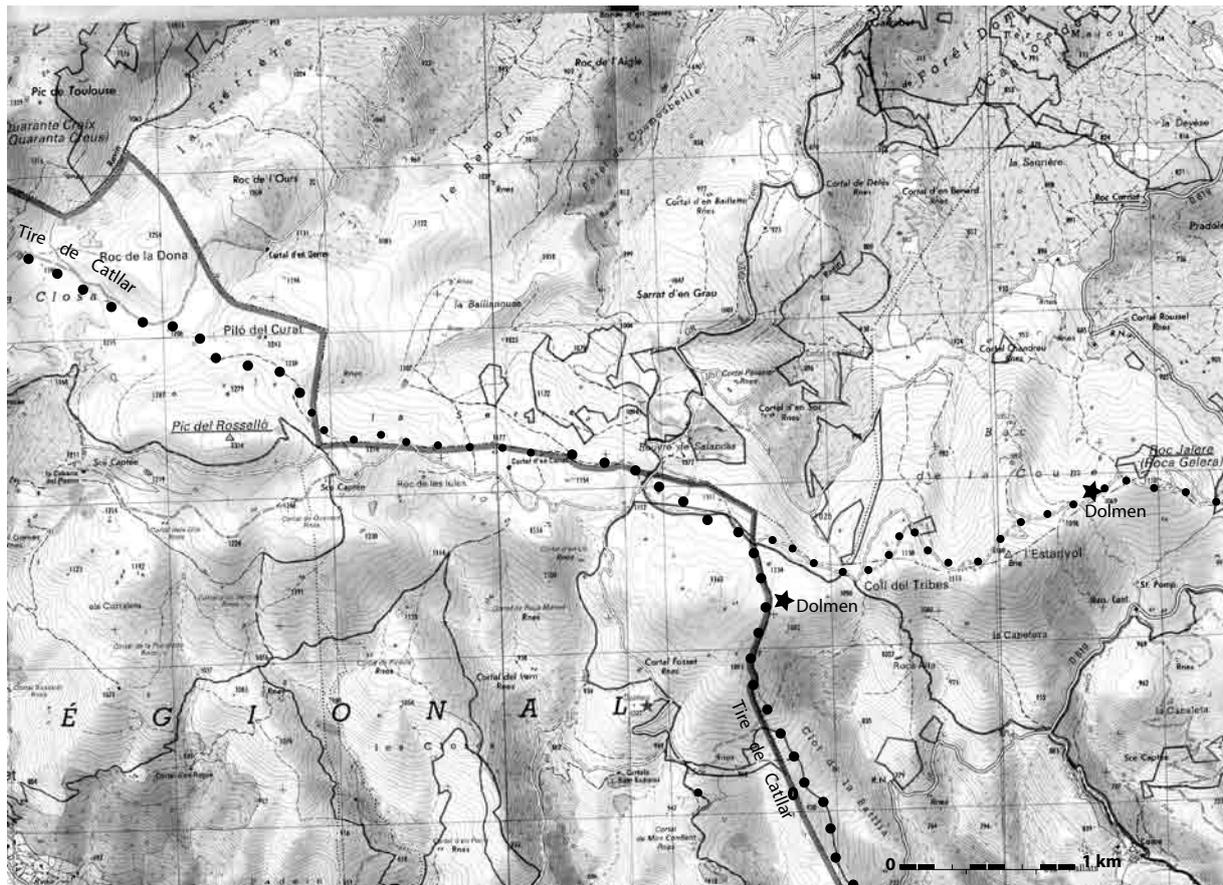


Fig. 6 : La Tira de Roca Gelera à la Closa. Jonction avec la Tira de Catllar (Fond de carte : Prades, 2348 ET, IGN).



Fig. 7 : Dolmen de l'Estanyol (de la Femna Morta).

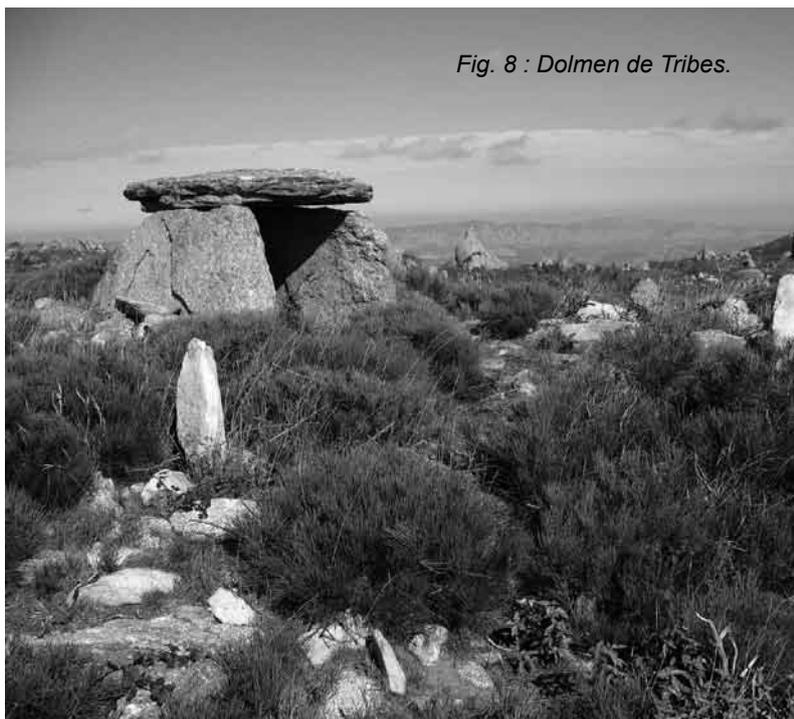


Fig. 8 : Dolmen de Tribes.

On arrive ensuite dans une zone de cortals, celle que nous avons signalée sur la carte d'Etat-Major au 50000 e. On y trouve en général de grands enclos en pierres sèches avec parfois, pris dans le mur, une cabane (fig. 9). L'enclos lui-même, où l'on enferme les bêtes pour la nuit, est construit à proximité d'un grand espace où le troupeau pâture, la jasse. Enfin, le cortal abrite le ou les bergers. Aujourd'hui, au pied du *Pic del Roussilló*, le berger Andrés garde un peu plus de 300 vaches qu'il monte à l'estive en mai et redescend au-dessus de Mosset en décembre, en fonction du temps. Non loin de la jasse et du cortal occupé par Andrés, une source : l'eau est évidemment nécessaire aux bêtes comme aux hommes¹².

Certes il y a eu au cours de ce siècle beaucoup de défrichements mais ils sont généralement plus tardifs et concernent surtout des zones plus basses : nous sommes ici à 1100 m environ. Il faut donc croire que sur la crête le *camí ramader* n'était pas toujours tracé. Dans la mesure où le terrain était vacant et libre de cultures, les bêtes progressaient librement sans trop s'écarter de la zone sommitale.

La *Tira*, suivant la crête, a souvent servi de limite de communes. Parfois la délimitation a été renforcée par une croix que l'on a gravée sur la roche, comme au lieu-dit *Ruira de Salanques*, limite entre Molitg et Sournia (fig. 10). En revanche « le Roc des quarante Croix » qui a servi à marquer la frontière entre Mosset et Rabouillet et donc entre Conflent et Languedoc ne se situe pas sur la *Tira*, qui traverse la jasse de la *Closa*, en contrebas, plus au sud.

La *Tira* revêt divers aspects en ces lieux : abandonnée, elle peut être entièrement masquée par la végétation et on ne la décèle alors que grâce à la ligne de barbelés qui sépare les communes de Molitg et de Sournia mais parfois elle reste praticable lorsque les bovins, aujourd'hui plus nombreux que les ovins presque disparus, continuent à l'emprunter (près du cortal Canal) ou lorsqu'elle a été recyclée en piste pour répondre à de nouveaux besoins (la *Closa*).

Après la Croix de Marquixanes, la *Tira* passe au nord de la *Serra d'Escales* dans le territoire de Montfort-sur-Boulzane où elle porte le nom de « *Tira Alta* » (fig. 11 et 12). Son tracé est encore porté sur la carte d'Etat-Major au 50000 e. Cette incursion en territoire languedocien explique sans doute le nom donné au col et à la jasse qui borde l'ancienne frontière côté sud : *Le Clot d'Espanya*.



Fig. 9 : Cortal Canal à côté d'un grand enclos en pierres sèches. À gauche, enclos plus réduit. La *Tira* se distingue ici de la piste par un tracé plus rectiligne et moins marqué.

12 - Renseignements recueillis sur place auprès de l'intéressé le 8 décembre 2007 en compagnie de André Balent.

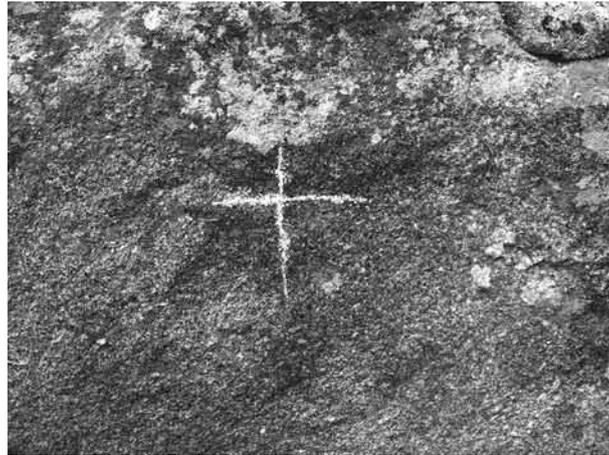


Fig. 10 : Croix gravée sur la roche en bordure de la Tira, délimitant les communes de Molitg et de Sournia.

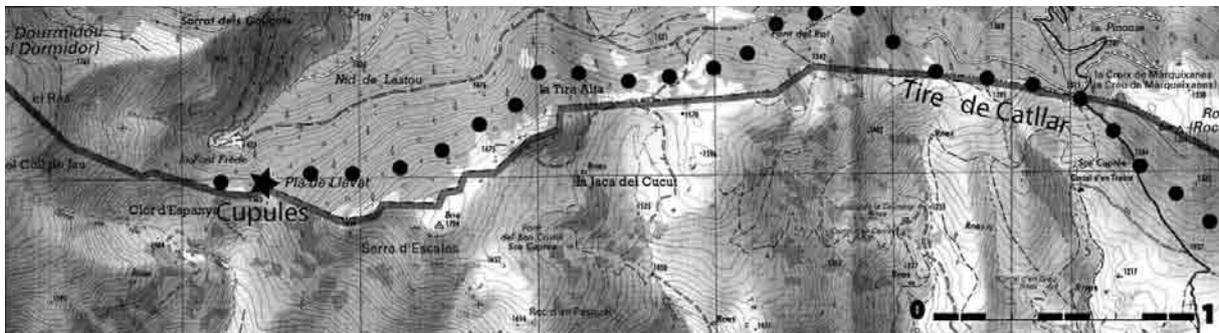


Fig. 11 : La Tira depuis le Roc des Quarante Croix jusqu'au Clot d'Espagne. (fond de carte : Prades, 2348 ET, IGN).



Fig. 12 : Le cliché, pris depuis la jasse de Callau, montre la Serra d'Escalles, le Clot d'Espagne et le Dormidor.

En effet, les troupeaux venant du Languedoc entraient là en Conflent et donc, au XVI^e siècle et durant la première moitié du XVII^e siècle jusqu'en 1659, en Espagne. Sur la crête-frontière, à peu de distance du col, une série de cupules ont été gravées dans la roche.

Parvenus là, les troupeaux pouvaient prendre quelque repos au *Dormidor* avant de continuer éventuellement vers le *Madres*.

Quelques conclusions

Les chemins que nous avons pu voir, quand ils étaient tracés, ne présentent pas une largeur exceptionnelle : quelques mètres. Les seuls endroits où les moutons pouvaient s'égailler étaient sur les crêtes, là où précisément les chemins n'étaient pas matérialisés.

Ceci nous amène à une autre constatation : il n'était pas toujours nécessaire de délimiter la *Tira* et on ne le faisait pas lorsque ce n'était pas nécessaire. D'ailleurs existait-il des chemins spécifiques à la transhumance, comme les drailles étudiées par Pierre-Albert Clément en Languedoc (1989) ? Laissons de côté le *Camí Ramader* qui traverse la Cerdagne et le Capcir et qui est un cas particulier. Il est certain que la *Tira* était plus particulièrement utilisée par les bestiaux mais celle qui montait de Catllar servait aussi pour le transport du bois ainsi que pour les liaisons entre Conflent et Languedoc. Quant aux chemins de la plaine avant Trévillach, ils étaient à tous usages.

De quand datent ces chemins ? J'aurais tendance à les dire immémoriaux. Suivre la crête pour éviter le franchissement des ravins ou les montées et descentes inutiles est dans l'ordre des choses. Essayons d'aller plus loin : sur le tronçon étudié nous avons rencontré un probable menhir, trois dolmens, une pierre gravée. Si l'on pousse plus loin vers l'est, il faut y ajouter le possible dolmen du col de la *Llosa* et celui de Bélesta. Est-ce bien un hasard ? La transhumance suit les crêtes dans la mesure du possible, les mégalithes les recherchent aussi semble-t-il. On pourrait donc parler de coïncidence. Mais le menhir et le dolmen de *Sequera* ne sont pas sur une crête, ils sont par contre au bord de la *tira*, même chose pour le dolmen du col de *Tribes*. N'y aurait-il pas de lien entre transhumance et monuments mégalithiques ou plus généralement entre chemins et mégalithes ? Il me semble que la question mérite d'être posée. Je laisserai aux préhistoriens le soin d'y répondre.

Bibliographie

Baron André, Saut Robert 1993 : Sites pastoraux et enclos-forts en Fenollèdes, *Etudes Roussillonnaises*, XII, 1993, p. 151-164.

Brunet Michel : *Les pouvoirs au village. Aspects de la vie quotidienne dans le Roussillon du XVIII^e siècle*, Editions Trabucaire, 1998, 223 p.

Clément Pierre, Albert 1989 : *Les chemins à travers les âges en Cévennes et Bas-Languedoc*, Presses du Languedoc, Max Chaleil éditeur, 1989, 379 p.

Comps Jean-Pierre 2007 : Tires et carrerades. *Archéo 66, Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, 22, 2007, 42-44.

Miralles Ferran, Rovira Joan 2007 : *La transhumància al Ripollès i al Canigó, La transhumance au Ripollès et au Canigou*, Consell Comarcal del Ripollès, Ripoll, 2007, 136 p.

Pous Anny (de) 1967 : L'architecture de pierre sèche dans les Pyrénées méditerranéennes, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, nouvelle série, 3, 1967. Pages 21 à 115.

Ruffiandis Jacques Joseph 1970 : Mosset, vieille cité, *Tramontane*, 535, 537, 538, 1970.

Ruchers des Corbières. Note sur les anciennes structures apicoles de la région d'Estagel (P.-O.)

Henry Jacob (APISTORIA, A.A.P.-O.)

.....

L'apiculture moderne, c'est à dire l'invention de la ruche à cadres mobiles remonte à la seconde moitié du XIXe siècle. Les rendements pouvaient être sans problème multipliés par quatre, passant d'une moyenne de 5 kg pour les *bucs* (ruches) traditionnelles à 20 kg ou plus pour les ruches modernes. Les cadres mobiles ont permis à l'apiculteur de pouvoir intervenir à l'intérieur des colonies. A la récolte, les cadres sont désoperculés, le miel extrait (l'extracteur centrifugeuse : inventé en 1860), puis ils sont remis en ruche, les abeilles n'ayant qu'à remplir à nouveau les alvéoles vidées.

L'apiculture traditionnelle quand à elle, consiste à capturer les essaims et à les mettre dans des ruches qui sont des caisses vides. Au plus un croisillon de baguettes de bois placé au centre permet à l'essaim de bâtir les rayons de cire plus solidement. Les abeilles bâtissent à leur guise et la récolte se fait en retirant quelques rayons gorgés de miel (*bresca* en catalan) qui ne seront donc pas réutilisables pour les abeilles, contrairement aux cadres mobiles. C'est seulement dans les années 1950 que l'apiculture moderne se généralise dans le département¹.

1 - En 1858 (bulletin XI de la SASL, p. 355) l'industrie abeillère possède, dans notre département, 19 829 ruches ; elles sont dirigées par 1601 cultivateurs. La production de miel est de 94 406 kg et celle de cire 17 835 kg. En 1875, Antoine Siau dans le *bulletin de la SASL* communique les statistiques : 1563 apiculteurs ont 17 117 ruches qui ont fournies 59 360 kg de miel, 15 778 kg de cire et 8 269 essaims. Dans l'ouvrage de Maurice Couqueaux *L'apiculture en France au début du XXe siècle*, édité en 1900, on peut lire à la page concernant les Pyrénées-Orientales : « Le système mobiliste est très peu connu dans ce département. Le nombre des ruches est estimé à environ 8000 avec un rapport annuel moyen de 25 000 kg de miel et de 9 000 kg de cire ». En 1920, le concours de ruchers organisé par la SASL nous apprend qu'il n'y a dans le département que 6 apiculteurs utilisant des ruches modernes.

On peut parfois retrouver des traces de cette apiculture révolue (dans nos régions) dans toute une variété de constructions vernaculaires², allant du simple abri sous roche aménagé à des ruches placards, des niches à ruches, des murs coupe-vent, des enclos ... Il fallait protéger les ruches des aléas du climat, de l'humidité, des prédateurs, des troupeaux, des voleurs, et si possible les exposer au doux soleil levant tant profitable aux butineuses.

L'élément de base pour la recherche de vestiges apicoles dans le département est une étude remarquable de 1858 : *Le rapport sur l'industrie abeillère dans les Pyrénées-Orientales*, dans le volume XI de la *Société agricole, scientifique et littéraire*. L'auteur en est Antoine Siau. Le nombre de ruches (près de 600) recensées à Estagel qui profite du commerce du miel de Narbonne et de la pratique de la transhumance³ sur le massif du Madres (Mosset), nous a donné de sérieux arguments pour entreprendre les prospections.

Les deux secteurs qui paraissent les plus propices à l'installation de ruchers sont le mont d'Estagel et le Roubials : bonne exposition au soleil et proche du village (fig. 1). Le mont d'Estagel est situé au nord du village dont il est séparé par l'Agly, la ligne du chemin de fer et la route RD117. A l'ouest, passé la rivière de Maury c'est le Roubials, versant est de la Tourrèze.

2 - Les apiculteurs ont bâti pour les abeilles depuis très longtemps et presque partout. Un ouvrage de référence : Gaby Roussel et Jean René Mestre, 2005, *Ruches et abeilles, traditions, patrimoine*, éditions Créer.

3 - Dans le bulletin XI, 1858, de la SASL, p. 370 on lit à propos des ruches d'Estagel : « Au commencement de juin, on les déplace. Pendant longtemps, on les a établies en partie sur la montagne de Mosset ; mais les cultivateurs d'abeilles ont dû y renoncer par suite d'un impôt de 50 centimes que cette commune fixa sur chaque ruche ».

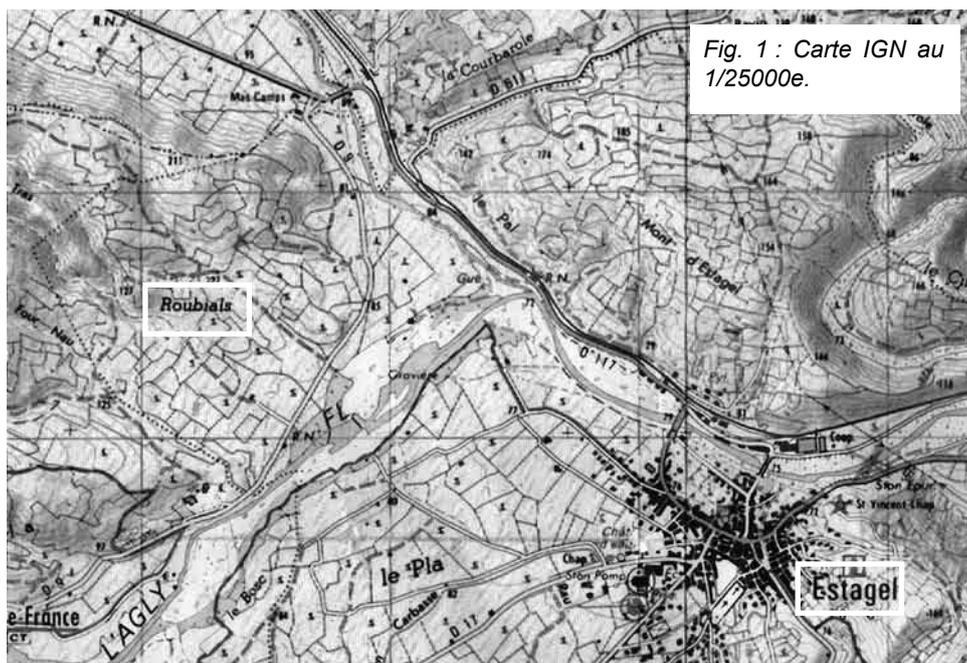


Fig. 1 : Carte IGN au 1/25000e.

Le mont d'Estagel :

Le site du mont d'Estagel est curieux, impressionnant par la quantité phénoménale de roche arrachée au sol et rangée en de grands pierriers (murs, enclos, terrasses, cabanes ...).

C'est un enchevêtrement de murs, d'enclos, de chemins et de maquis parfois quasi-imperméable depuis que les hommes ont délaissé puis abandonné ces lieux. Les murs font souvent 2, 3 voir 6 m de large, pour des hauteurs allant jusqu'à 4 m. J'ai découvert dans un enclos rectangulaire, sur le mur intérieur sud, à 1 m du sol et espacés de 1,5 m, des corbeaux de pierre alignés horizontalement sur 12 m. Sur le sol, à la base du mur à corbeaux, on peut voir quelques pierres plates et d'autres longues qui ont dû être utilisées pour poser des ruches et les caler de chaque côté. Le mur offrait une excellente protection contre la tramontane et les corbeaux devaient certainement soutenir une structure légère de protection pour les ruches.

Suite à cette découverte, une prospection systématique du secteur nous donne des résultats intéressants : une grande quantité de vestiges de ruchers bâtis et variés mais avec une nette dominance de murs à corbeaux. Situés généralement dans des enclos de quelques

Fig. 2 : Mur à Corbeaux (O). alignement sur 140 m (photo H. Jacob).



centaines de m² à près d'un hectare, les murs à corbeaux (fig. 2) ont servi de murs coupevent aux ruches et sont toujours bien orientés. Le plus court mesure 6 m, le plus long 220 m. Certains alignements de corbeaux ne sont que sur une face (est ou sud) d'un enclos, d'autres continuent sur 2, voir 3 faces intérieures.

L'écartement entre les corbeaux sur un mur, quelle que soit sa longueur, est généralement toujours identique le plus souvent 1,5 m ou 2 m), la hauteur par rapport au sol également.

Il est à noter qu'une bonne partie des murs à corbeaux paraissent construits pour y installer des ruches horizontales (couchées) : les corbeaux sont alignés plus bas sur le mur (seuil à 60 cm du sol environ), ce qui ne permet pas d'y placer des ruches traditionnelles verticales, le sommet des ruches dépasserait les corbeaux. Les alignements de corbeaux sont placés rationnellement pour éviter les accidents : pas de corbeaux installés à l'entrée des enclos ou face aux chemins.

En général les corbeaux dépassent des murs de 20 ou 30 cm et ils en sont toujours solidaires. En longeant ces murs on découvre des niches de taille et de modèles différents :

- des niches aux dimensions de ruche verticale (larg. 50 cm, haut. 80 cm, prof. 60 cm)
- des niches aux dimensions de ruches horizontales (larg. 30 ou 35 cm, haut. 30 ou 35 cm, prof. 110 ou 120 cm).
- des niches plus petites aux dimensions de ruche (petite ruche pour capturer les essaims) verticale ou horizontale.

Toutes ces niches sont placées dans les enclos avec corbeaux ou non, mais jamais groupées, au plus il y en a 3 réunies dans un même enclos, mais séparées de dizaines de mètres.

Toujours sur le mont d'Estagel mais sur le versant sud, au dessus de la RD117, d'autres types de ruchers sont découverts :

- un mur avec 3 alcôves dont le sol de roche fait office de banquette à ruche. On y trouve des débris de buc calcinés et un agglomérat de cire fondue.
- un mur (fig. 3) avec une alcôve comprenant une banquette (longueur 3,60 m, largeur 110 cm)
- une alcôve en demi-cercle sur la face est d'un grand pierrier rectangulaire de 200 m². Sur la face sud du pierrier on remarque de chaque côté, 2 escaliers en gros bloc qui permettent d'accéder sur le dessus. Au centre de cette face sud, on distingue une entrée murée, et derrière par le haut, on voit une petite salle ou un abri (?) ruiné.

Les enclos de pierre sèche avec ou sans corbeaux comportent pour la plupart, des cabanes construites dans l'épaisseur des murs. Elles sont de forme rectangulaire (fig. 4), ronde ou ovale. Très souvent il n'y a ni vestiges de toiture, ni débris de tuiles.



Fig. 3 : Mur à alcove (photo H. Jacob).

On trouve également des abris plus petits avec pour certains des encorbellements.

Un chemin indiqué sur le cadastre Napoléonien⁴ traverse le mont d'Estagel du sud au nord vers le croisement de l'actuelle route de Tautavel (D9) et Tuchan (D611). Aujourd'hui il est carrossable sur sa partie sud, longeant terrasses et murailles de pierre sèche. Le reste est abandonné, on peut malgré tout le suivre sur tout le tracé, entre maquis, murs et éboulis. On notera que certains murs en bordure du chemin comportent des corbeaux sur la face opposée à celui-ci.

Sur le mont d'Estagel, la zone rassemblant les murs ou enclos à corbeaux et autres ruchers est donc exposée à l'est et au sud. Dans un rectangle de 1100 m de long (ouest, est) et de 1000 m de large (nord, sud), soit 11 hectares, on peut voir 36 murs ou enclos à corbeaux plus les niches et quelques autres ruchers. Ces 36 murs nous donnent, si on les mets bout à bout, des corbeaux alignés sur environ 1750 m.

Le Roubials :

La zone prospectée sur ce secteur à l'ouest d'Estagel sur le versant est de la Tourrèze, comporte 2 secteurs distincts : la partie moyenne du Roubials, où la vigne côtoie la garrigue et le maquis. La partie haute du Roubials où l'on retrouve quantité de murs de pierre sèche et de maquis identique à celui du mont d'Estagel.

4 - Un exemplaire du cadastre de Napoléon de 1810 qui a été consulté à la mairie d'Estagel.



Fig.4 : Cabane dans le mur, alignement sur 60 m (photo H. Jacob).

Sur le grand mur coupe-vent on remarque l'empreinte d'une charpente qui laisse supposer une toiture légère (pas de trace de piliers) qui abritait les ruches de la banquette supérieure. Le mur avant sud sert actuellement de terrasse de soutènement au chemin de vigne qui traverse l'enclos. Dans l'angle sud-ouest on reconnaît des traces de fondation. En face, à 2,80 m, de l'autre côté du chemin, sur le mur ouest on remarque un *cayrou* maçonné qui semble être le départ d'une arche.



Fig.5 : Enclos du Roubials (photo H. Jacob).

Toute cette zone du Roubials n'a pas été entièrement prospectée mais les résultats sont cependant très intéressants : on y trouve 6 murs à corbeaux toujours orientés sud ou sud-est (pour un total de 135 m d'alignement).

A la limite, entre vignes et roches, à quelques mètres sur la droite de la piste actuelle qui permet de rejoindre les pylônes à haute tension situés au nord-ouest, on remarque une construction : c'est l'enclos du Roubials (fig. 5). De forme légèrement trapézoïdale, construit en pierre et mortier, en partie sur le rocher, cet enclos a perdu sa moitié sud (qui était en partie ruinée) lors de l'aménagement d'un chemin de vigne vers 1975. Le grand mur arrière protège du vent les 2 terrasses et leurs banquettes de *cayroux* (briques) (fig. 6). Un escalier permet d'accéder aux banquettes à ruches. A gauche une terrasse rappelle un quai de chargement ?

Historique :

Cet enclos⁵ fermé à l'origine avait une superficie de 210 m². Sur la face ouest on entrait dans le rucher par un portail qui s'ouvrait sous une arche de *cayroux*. Sur la droite du portail, dans l'angle de l'enclos, une petite maison de 12 m² avec un étage, faisait office de remise, de miellerie, voir de chambre au 1er (on montait à l'étage par une échelle de meunier). L'enclos (fig. 7) a abrité des ruches jusqu'à la seconde Guerre mondiale. Le dernier apiculteur exploitant ce rucher fut Jean Barrère, instituteur à Latour-de-France, décedé vers 1950. On retrouve Jean

Barrère rapporteur du concours de ruchers de 1920 dans le volume de la SASL des Pyrénées-Orientales. On y apprend qu'il a été le promoteur des ruches à cadres mobiles dans le département dès 1891.

Le tracé de cet enclos est visible sur le cadastre de 1810. Le même type d'enclos (fig. 8) se retrouve dans la vallée de la Roya (Alpes maritimes) et surtout en Espagne, notamment en Catalogne sud et en Aragon⁶.

5 - Témoignage du propriétaire : Jean Hubert Verdager, domaine de Rancy, Latour-de-France.

6 - *Les cahiers d'Apistoria*, cahier n°1, session 2002, éditions Apistoria Bordeaux : Robert Chevet. *L'apiculture traditionnelle dans la région des Monegros*, p. 35 « ..., la forme de rucher la plus élaborée dans cette région des Monegros est ce que nous avons nommé : le corral à abeilles. Il comporte un vaste enclos fermé

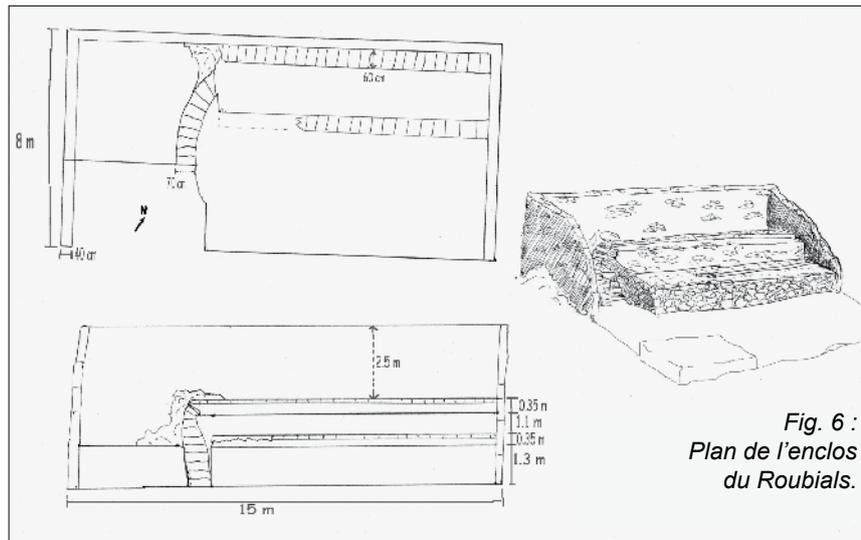


Fig. 6 :
Plan de l'enclos
du Roubials.



Fig. 7 :
Reconstitution
virtuelle.



Fig. 8 :
A = Enclos de la
vallée de la Roya
(06),
B = enclos de
l'Évêché à la
Brigue (06),
C = rucher Ro-
mero, Casteljon
de Monegros,
Aragon, Espagne
(photos Gaby
Roussel).



Fig. 9 :
Hypothèse des corbeaux.

On peut aisément imaginer des roseaux fixés horizontalement, reposants sur les corbeaux (calés à l'aide de pierres ou de liens). Au-dessus des ruches, des « pare-soleil » de roseaux tressés ou liés, sont placés sur le sol et sur la rampe, à hauteur des corbeaux. Ce procédé est ajustable en fonction des saisons et des intempéries (fig. 9). Il offre également une bonne protection contre les passants et les animaux.

A propos des murs à corbeaux :

Beaucoup d'enclos et de murs à corbeaux correspondent aux limites de parcelles visibles sur le cadastre de 1810 (sur le mont d'Estagel comme sur le Roubials). Certains alignements de corbeaux sont situés sur des limites de parcelles de bonne terre, sur la partie moyenne du Roubials, et de nos jours la vigne y est cultivée. Les murs à corbeaux paraissent endémiques à Estagel (à l'heure actuelle, je n'ai trouvé aucune trace significative d'autres alignements de corbeaux dans le canton ou ailleurs).

Hypothèse :

Pour protéger les ruches, les murs à corbeaux offraient de nombreux avantages : la structure légère qui pouvait reposer sur les corbeaux devait être économique, facile à installer et faite de matériaux locaux. Le roseau tant utilisé dans nos régions méridionales pour toute sorte d'usage paraît être le plus approprié. Il est d'ailleurs préconisé à différentes époques dans les bulletins de la SASL⁷.

par des murs de 3 m de haut, de forme carrée ou en fer à cheval ... Le plus souvent un petit bâtiment a été construit dans un angle de l'enclos. L'usage de cette maisonnette est de servir de local à matériel, mais quand les besoins de l'exploitation obligent l'apiculteur à loger sur place, elle peut être utilisée comme une habitation. Les alentours de Casteljon de Monegros présentent un cas particulier en raison de l'abondance de ces grands enclos à abeilles ».

7 - Dans le bulletin XI, 1858, de la SASL, p. 419 : « ... et de les abriter, dans nos chaudes régions, avec des haies de roseaux, de romarin, ..., et de ménager des passages aux abeilles ».

Conclusion

La variété, mais surtout la quantité de vestiges de ruchers bâtis permettait l'installation d'innombrables ruches. Beaucoup plus que les 600 ruches recensées en 1858 à Estagel, et dont les quantités de miel et de cire récoltés dépassaient alors très largement les besoins familiaux.

Le miel de printemps (romarin) très blanc était le plus cher. Il partait pour le commerce du miel de Narbonne⁸.

On retrouve dans tous ces vestiges, l'importance qu'a pu avoir l'apiculture dans cette partie du département. Le professionnalisme relevé par Antoine Siau dans les Corbières catalanes ou les ressources mellifères étaient particulièrement intéressantes, semble correspondre sur le terrain avec tous ces murs et enclos à abeilles.

Dans le bulletin de 1920 de la SASL, p. 361 : « 7° Obliger les abeilles à franchir un obstacle au sortir de la ruche (mur, haie vive, haie de roseaux, etc.), si elles sont sur un lieu de passage - les accidents seront évités ».

8 - Jean Courrent, « Le miel de Narbonne à Tourrouzelle (Aude) » *Les cahiers d'Apistoria*, cahier n°5 B, 2006, p. 31-44.

Incendie dans les Corbières (Vingrau et Salses, 2007). Regards sur un causse resté sauvage et sur ses usages (fours à chaux)

Michel Martzluff, Sabine Nadal

Introduction

Parti le 25 juillet 2007 de la grande *Pabordia* (bergerie sur une terre qui dut être possession ecclésiastique, d'après son nom), près du col du *Pas de l'Escala*, sur la commune de Vingrau, un feu s'est propagé vers le Sud, touchant principalement la commune de Salses jusqu'aux vignes de la plaine. Attisé par une violente tramontane, l'incendie a balayé ce premier contrefort méridional des Corbières sur une longueur de 3 km et sur 1 km dans sa plus grande largeur, ravageant plus de 200 hectares de landes, de bois d'yeuse, de chêne kermès et de pins, avant d'être stoppé dans la cuvette du Mas Vespeille (fig. 1).

Sur les bases d'une expérience acquise par l'Association archéologique des P.-O lors des prospections faisant suite aux incendies de forêt et en particulier pour tenir compte de la repousse très rapide des plantes (Passarrius et al. 2009), nous avons pu entreprendre sans trop tarder une reconnaissance sur ce secteur. Quatre sorties sur le terrain ont été organisées entre septembre et novembre 2007 (équipe composée d'Aymat Catafau, Claude Ducar, Marcel Henrich, Michel Martzluff, Sabine Nadal, Alain Vignaud). Pour la commodité de cet exposé, la zone prospectée a été divisée en quatre secteurs (fig. 2). Olivier Passarrius, du Pôle archéologique départemental, nous a communiqué les informations cartographiques concernant l'emprise du feu et Patrice Alessandri a bien voulu examiner le matériel céramique, qu'ils en soient remerciés.

1 - Contexte géographique et archéologique

Le massif des Corbières touche ici la plaine du Roussillon par la *crau* de Rivesaltes. S'y étalent les alluvions würmiennes de l'Agly que viennent recouvrir les épandages graveleux provenant du massif calcaire, en particulier ceux du *Robol*. Sur ces terres argilo-caillouteuses aujourd'hui couvertes de vignes, la charrue butte un peu partout sur des couches de pierres concrétionnées par un dépôt de carbonate de calcium qui se forme après les pluies et qui constitue rapidement en sous-sol de véritables dalles rocheuses.

Autant dire qu'il s'agit d'une aspre soumise à l'aridité et aux crues, par ailleurs très exposée à la tramontane et ne pouvant donc guère offrir de faveurs qu'au vignoble et à d'autres cultures arbustives sèches. Les pentes du massif sont également arides, couvertes soit de taillis et de forêts de pins sur les collines où le calcaire se mêle à des bancs de marnes schisteuses, soit de landes et de garrigues ponctuées de mottes de chênes verts partout ailleurs sur le causse.

L'incendie a pris en écharpe le piémont du massif entre 100 et 300 m d'altitude (fig. 3). Cet espace est composé de plusieurs unités. La plus vaste est un plan calcaire de l'Urgonien qui, entre 300 et 150 m, pend en direction méridienne. Il est compartimenté par les entailles de trois principaux torrents au régime d'oued qui ne coulent vers le sud qu'avec les gros orages : le *Robol* (« Roboul ») prenant naissance dans la cuvette de Perillos vers l'est, le *Correc de la Coma del Llop* au centre et le ravin de la *Jaça del Racó* (« Recou » sur certaines cartes) qui forme ensuite le *Ravaner*. Ces lits, plus ou moins enfoncés dans la roche, forment ici des gorges qui recoupent les cavités d'anciens réseaux karstiques, ayant ouvert dans les falaises les porches des grottes du *Racó* et du *Robol*. Perpendiculairement à ces entailles, deux combes structurales de direction est-ouest constituent de profonds vallons qui permettent une liaison facile, d'abord entre la cuvette d'Opoul et celle de Vingrau, au nord du Mont Pedrous, puis sur son flanc sud, entre les défilés du *Racó* et du *Robol* par la *Coma del Fangasso* (marnes et calcaire du Bédoulien supérieur). Le contact avec les nappes alluviales de la plaine se fait entre 100 et 150 m par un espace collinaire façonné dans les marnes imperméables de l'Aptien, ici sous-jacentes, et dans les formations marines ou détritiques de piémont livrant les calcschistes du Tertiaire (Oligocène).

Ce qui est connu de l'occupation humaine de cette zone grâce aux recherches archéologiques est assez modeste. La Préhistoire est toutefois bien attestée. Vers le sud, les terrasses alluviales ont livré des industries moustériennes en surface (prospections Jean Abélanet).

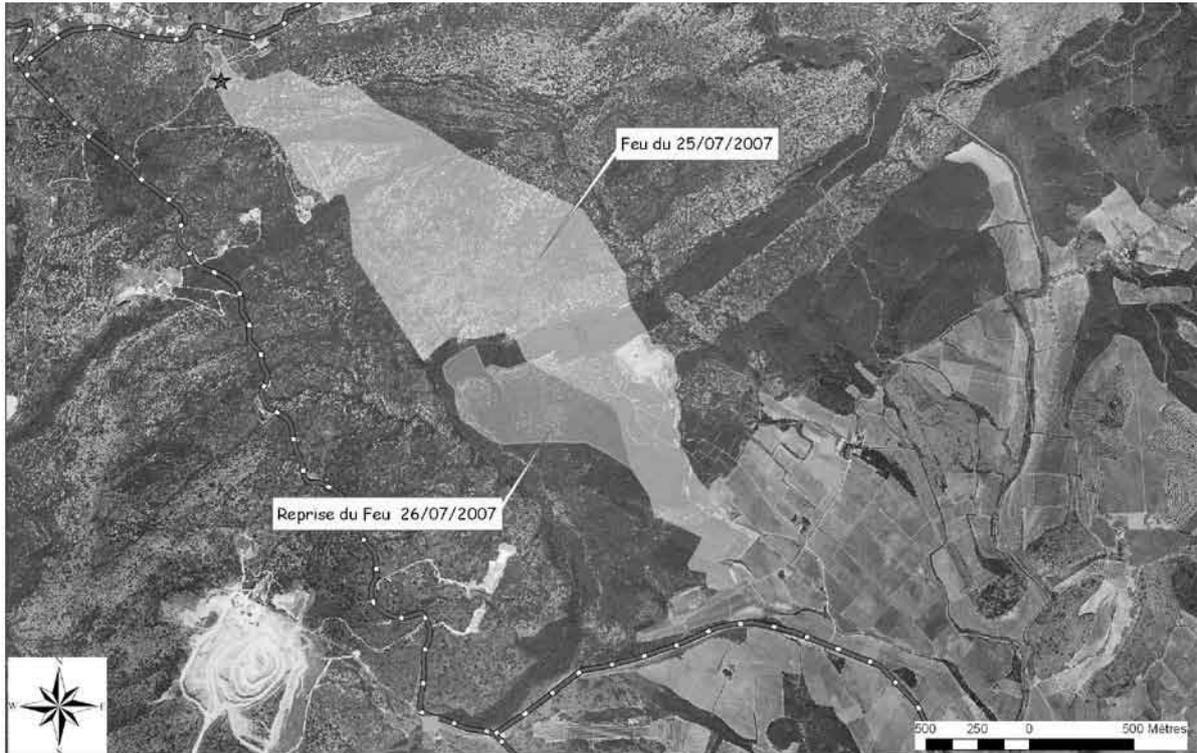


Fig. 1 : Emprise du feu (Orthophoto Conseil général des P.-O.).

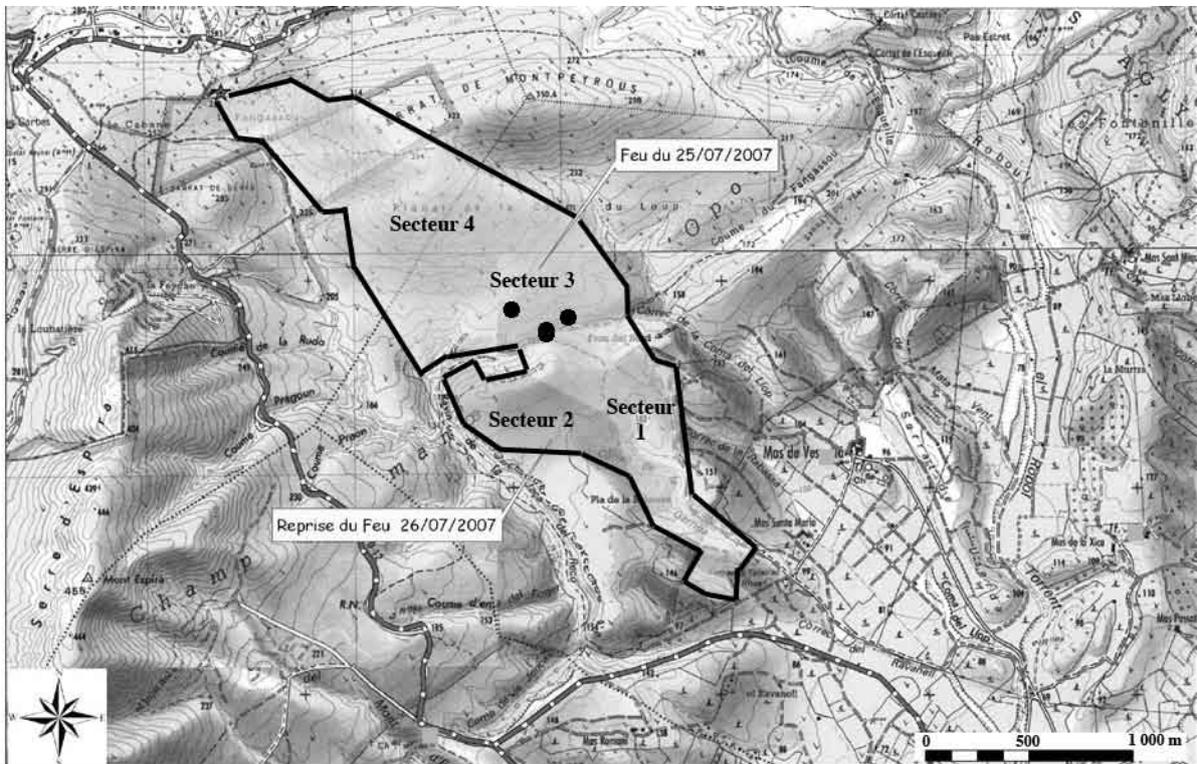


Fig. 2 : Secteurs prospectés sur l'emprise du feu avec la position des fours à chaux (CG P.-O.).

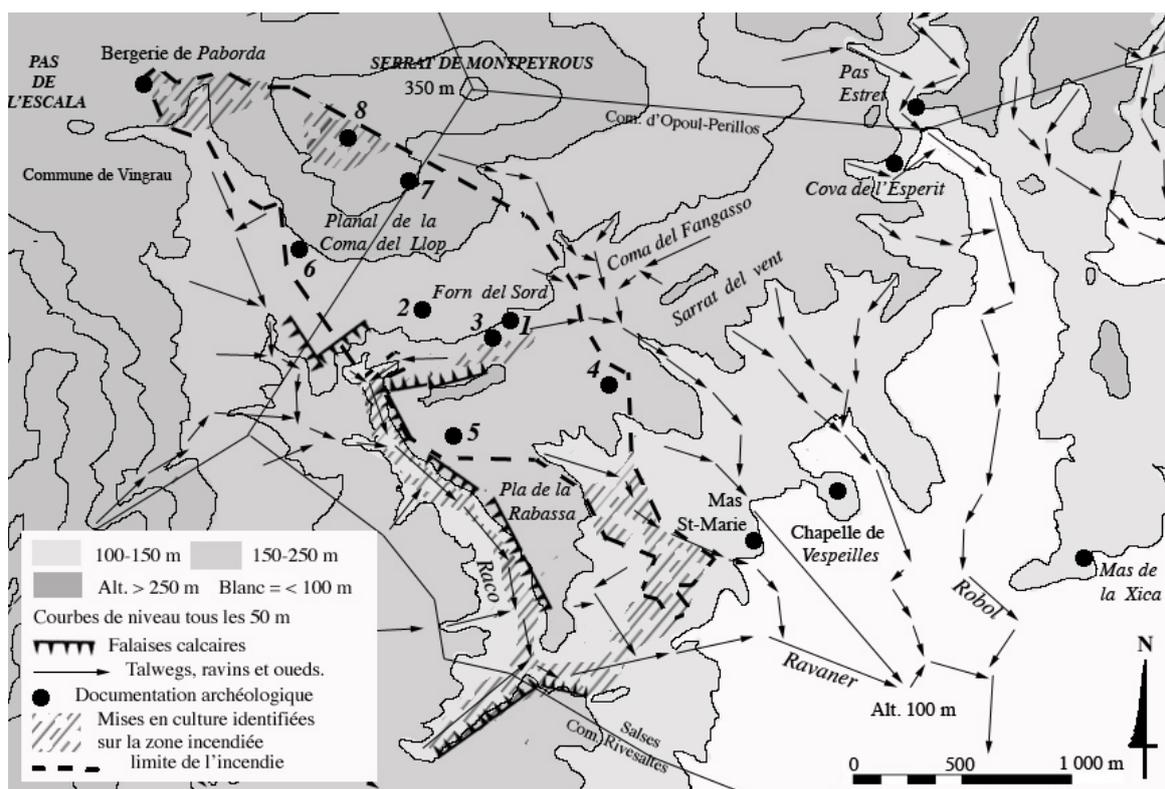


Fig. 3 : Carte des sites et usage des sols. Site n° 1 à 3 fours à chaux, n° 4 et 6 : carrière et zones de découverte pour l'exploitation du calcaire, n° 5 : mobilier pré- ou protohistorique, n° 7 : borne frontière avant 1659, n° 8 : artigue du XIXe siècle. DAO. M. Martzluff.

Des industries magdaléniennes de plein air se trouvent plus près du massif calcaire et des défilés rocheux, sur les berges du Robol et du Ravaner (Martzluff 1998). Au sortir des gorges du Robol sont logées deux cavités, la Cova de l'Esperit et la petite grotte du Pas Estret (« Pas Extrait » sur le cadastre !), qui témoignent d'occupations dans la longue durée. Dans ces stratigraphies, en parties tronquées par les ravinelements, les traces d'habitat sont étalées depuis le Paléolithique supérieur, durant le Pléniglaciaire et le Tardiglaciaire, jusqu'à l'âge du Bronze, avec l'une des rares occupations au Sauveterrien et au Néolithique Cardial dont peut faire état le Roussillon (Martzluff et Abélanet 1987, 1989, 1991). Dans ces mêmes falaises du Robol et du Racó, de nombreux boyaux karstiques ont été utilisés comme ossuaires au Chalcolithique (Abélanet 1951-53).

La Protohistoire (Bronze final et âge du Fer), faiblement attesté à l'Esperit par quelques tessons, n'a laissé aucun écho dans cette zone, ni même sur le relief tabulaire du château d'Opoul qui avait pu passer pour un *oppidum* (CAG 66, p. 422). Par contre, près de l'étang de Salses et d'une ancienne embouchure de l'Agly, a été fondé un important site portuaire des VIe-Ve siècles avant J.-C. (CAG 66, p. 571-575).

Alors que la commune de Salses, intensivement pillée au détecteur de métal par les collectionneurs, a fourni de nombreux vestiges antiques près du littoral et le long de la Voie domitienne, le territoire de cette commune n'en recèle quasiment pas vers l'intérieur, dans les Corbières. Il n'existe en effet qu'une seule mention de monnaie romaine anciennement trouvée près du Mas Vespelle (*Vespella*, CAG 66 p. 580).

Aux environs du brûlis, près du Pas de l'Escala, une petite grotte donnant sur la cuvette de Vingrau-Tautavel a servi de refuge pendant l'Antiquité tardive, livrant quelques tessons de céramique DSP (CAG 66, p. 621-622). Ce sont, avec la découverte de deux petits habitats républicains et quelques trouvailles dispersées sur le plateau d'Opoul-Perillos (CAG 66, p. 422), les rarissimes traces de l'Antiquité latine dans cette partie des Corbières, traces dont on ne retrouve d'ailleurs aucun écho dans le remplissage des grottes citées plus haut.

Dans la plaine, au débouché du ravin de la Coma del Llop, se trouvait la grange cistercienne de Vespelles (XIIe-XIIIe siècles, Becdelièvre 2009) dont restent la chapelle sur une butte et probablement les bâtiments sous les murs du mas actuel, en même temps qu'est encore visible l'aménagement médiéval du terroir sous forme de drains et de parcelles quadrangulaires.

Trois autres établissements agricoles, le Mas Sainte-Marie, la ruine du Mas Talayrac établi à proximité, en limite de l'arrêt de l'incendie, et le *Mas de la Xica* (« Mas de la Chique » sur les anciennes cartes !) près du *Robol*, accompagnent sans doute l'extension du vignoble à la fin des temps modernes et au XIXe siècle. Dans la montagne, la vaste bergerie de *Paborda*, d'où est parti l'incendie, est de construction récente, pour l'essentiel au début du XXe siècle. L'un des deux puits, celui de l'enclos, est de facture plus ancienne, mais les tessons de céramique vernissée trouvés lors de cette prospection aux alentours ne semblent pas pouvoir remonter plus loin que le XIXe siècle.

Une zone militaire très étendue couvre encore à la fois la *crau*, en plaine (camp de Rivesaltes), et les basses montagnes (champs de tir de Barrère-Romarin et terrain d'exercice de Salses qu'a traversé l'incendie). On y trouve également de vastes carrières d'extraction du calcaire. C'est déjà dire que ces territoires n'ont jamais été très disputés entre communautés et pouvoirs publics pour leur mise en valeur agricole. D'autre part, l'Office national des forêts (ONF) gère dans cette partie des Corbières de vastes espaces domaniaux où furent plantées des forêts de résineux. Dans la zone où se confrontent les communes de Rivesaltes, Salses, Vingrau et Opoul-Perillos (fig. 3), l'habitat est donc composé de mas qui exploitent des grands domaines entre de vastes territoires vacants communautaires. Les prospections que nous avons réalisées en 1996 le long du *Robol* ont révélé une pénétration des aménagements agricoles par cette étroite vallée, le long d'un cheminement établi dans le cours même de l'oued, parfois à l'explosif, ce qui date ces mises en cultures d'une époque récente (XVIIIe-XIXe siècles). En plus de la bergerie de la *Cova de l'Esperit*, datable du XIXe siècle d'après le mobilier recueilli en fouilles, deux autres bâtisses de ce type ont été édifiées à cette époque dans des grottes alors que, sur le plateau, en rive droite, les structures pastorales sont rarissimes (une seule sur la commune d'Opoul). Par contre, la vaste cuvette où naît le *Robol* au territoire de Perillos, derrière le Montpeyrous, forme dans ce *saltus* une sorte d'îlot où l'exploitation agropastorale fut intensive et le reste encore aujourd'hui pour le vignoble.

2 - Bilan archéologique par secteur

Le résultat des prospections est fort maigre sur l'ensemble de l'aire parcourue, alors très lisible, mais il n'est pas sans intérêt d'en donner ici des précisions pour confirmer les lacunes.

2. 1 - Secteur 1 :

Il s'agit des premières pentes formées d'abord de collines schisteuses, puis du plateau calcaire incliné vers le Sud. Le segment collinaire comporte vers le bas des vignes aménagées à l'aide d'engins mécaniques, quelques-unes en friche, puis des traces de mises en culture (tirées sur la carte de la fig. 3) qui deviennent discrètes dans la chênaie calcinée jusqu'à hauteur du *Pla de la Rabassa* (trad. : « Plat de la souche de vigne »). Ce toponyme marque sans doute vers les hauts l'extension d'un vignoble relativement ancien (rares murs de soutènement ruinés ou recouverts par des fines). Rien sur le sol ne permet cependant d'avancer une chronologie. Les ravins qui flanquent cet espace, en particulier le *Correc de la Garriga* (flèches sur la fig. 3) ont été systématiquement barrés par des murs pour en retenir la terre lors des orages.

Plus haut, le plan calcaire est très rude, le socle rocheux affleurant un peu partout, et largement remanié par de vastes carrières. On ne remarque ni murs de mise en culture, ni structures pastorales, mis à part un enclos mal bâti dans la partie basse. La pente est traversée par un chemin qui longe le ravin de la *Rabassa* et donne sur le vallon de la *Coma del Fangasso*. Au débouché sur ce vallon, on retrouve un espace collinaire entaillé dans des calcschistes et les marnes où le sol, sans moindre trace d'aménagement agricole, est plus épais, nappé d'un cailloutis qui le protège des ruissellements (fig. 4). Une forêt de pins se mêle aux chênes. Sur l'ensemble de cette surface très lisible, pas de mobiliers, à part quelques munitions militaires, dont des fragments de grenades quadrillées d'un modèle qui paraît ancien.

2. 2 - Secteur 2 :

Ce secteur du plateau calcaire a subi une reprise de l'incendie le 26 septembre. Il jouxte le ravin de la *Jaça del Racó* où l'on retrouve des murettes qui barrent, dans le fond, le cours de ce *correc* intermittent et où les cavités des falaises sur ses flancs ont servi d'ossuaire de la fin du Néolithique au début de l'âge du Bronze. Le secteur, faiblement incliné, est ponctué d'aires où le remplissage terreux est conservé entre les affleurements du socle rocheux. Il ne recèle aucun aménagement anthropique, si ce n'est un affût récent de chasseur. Au sol, les vestiges rencontrés se résument à un manche de poëlon – *tupi* du XVIe siècle en poterie réfractaire de Saint-Quentin – deux tessons de jarre en céramique modelée pré- ou protohistoriques, dont une languette de préhension, un fragment de marne grise indurée, roche étrangère au subs-

trat géologique et des munitions, en particulier un obus de mortier (fig. 5). Cela représente au total fort peu de chose.

2. 3 - Secteur 3 :

Cette zone comprend à la fois le vallon de *Fangasso* où sont logées deux structures (1 et 3) et les premières pentes du plan calcaire de la *Coma del Llop* où se trouve la troisième. Ces structures se présentent comme des fours. Dans le vallon, le chemin venant du Mas Vespeille aboutit à la structure 3. À cet endroit et autour de ce chemin, quelques champs en lanière ont été aménagés sur la pente par des murettes basses et des bourrelets d'épierrement ; le fond du vallon, colmaté par un remplissage argileux, puis caillouteux, est barré par un mur. Plus loin vers l'est, on remarque ce qui pourrait être les restes d'un petit four à tuiles, puis après un ravin, un large chemin carrossable fort bien fait et empierré qui conduit sur le plateau calcaire dans les environs du four 2. De part et d'autre de ce chemin se trouvent des tas de pierres calcaires et de très nombreux morceaux de stalagmites, également groupés en tas. Aucune autre structure n'est visible.

Fig. 4 : Vue du vallon de Fangasso, avec le sol nappé d'éclats de calcaire et de graviers et un discret agencement de pierre qui évoque un foyer de chasseurs. En arrière plan le massif calcaire urgonien où sont logés les fours. Cliché M. Martzluff.



Fig. 5 : La découverte de nombreuses munitions dans les secteurs 1 et 2 rappelle qu'il s'agit d'un terrain militaire. Ici un obus de mortier de 81 sans sa fusée Vue également sur le causse pierreux du secteur 2. Cliché M. Martzluff.



Four 1 (fig. 6)

Cette construction est située sur le flanc nord du vallon et correspond sans doute au lieu dit *Forn del Sord* sur la carte IGN au 25 000e (ou *del Sort* sur une autre carte). C'est une structure imposante qui comprend une chambre de combustion en partie vitrifiée et un conduit pour enfourner le bois et conduire le feu. Au près du four apparaît une coupe entaillée dans des niveaux de terre fine argileuse, très compacte, blanchâtre à rosâtre, que nous avons pris pour des nappes de chaux, mais qui semblent plutôt appartenir au substrat (sorte de kaolin ?) puisque de tels affleurements se trouvent contre le banc calcaire le long du vallon (fig. 7). On trouve aussi plus loin vers l'est, de petits nodules d'une pierre ferrugineuse et silicifiée (limonite ?) qui pourraient être associés à cet affleurement discret. Un gros galet de roche cristalline trouvé près du four a subi des impacts et a sans doute servi à des activités de concassage (fig. 8)

Le mobilier céramique n'est attesté qu'à proximité immédiate de la structure. Il est peu abondant et s'étend sur cinq siècles. Le lot le plus ancien compte quelques tessons de marmites et cruches d'importation, en terre réfractaire (Saint-Quentin, Gard) et des productions roussillonnaises

Fig. 6 : Four n° 1, vue sud-nord.
Cliché M. Martzluff.



du XVI^e siècle. Pour la seconde moitié du XVIII^e et le début du XIX^e siècle un lot plus copieux livre des importations italiennes (Albissola) et leurs imitations locales.

On y trouve les restes d'un pot et d'une assiette. La poterie du XIX^e siècle se résume aux fragments d'une cruche à eau de type *cantir*.

Four 2 (fig. 9 et 10)

Sa typologie et son aspect sont les mêmes que précédemment. Les parois à l'intérieur de la chambre de combustion sont très vitrifiées et de nombreux fragments de parois ainsi nappées de silice sont répandus aux alentours. Auprès du four, quelques blocs de chaux en cours de pulvérisation témoignent de la fabrication de ce produit. On note qu'une bonne proportion de roches gréseuses ont servi à bâtir la cheminée. Quoique faisant partie d'un contexte géologique proche (en particulier si l'on exploite les galets du *Robol*), ces matériaux, *a priori* plus réfractaires, ont été apportés sur place, au moins depuis cet oued. Un petit galet de quartz patiné provient sans doute d'un environnement géologique plus lointain. Le mobilier céramique est le plus abondant des trois structures. Il gît sur la pente au-dessus du four, concentré sur des surfaces assez planes entre les rochers qui pourraient se rapporter à des sols de huttes.

La part la plus abondante du lot revient au XVI^e siècle avec des tessons d'une cruche en céramique réfractaire (Saint-Quentin) et à des cruches, des plats et une écuelle décorée d'une production rous-sillonnaise de cette époque, pouvant cependant mordre sur le début du XVII^e siècle. Les débris de deux ou trois cruches à eau (*cantir*) du XIX^e complètent ce mobilier.

Four 3

Ce probable four a été éventré au bulldozer par la création de la piste DFCI. La structure semble aussi grande, sinon plus vaste que les deux précédentes. Le mobilier céramique est représenté par quelques fragments de tuiles et de vaisselle dispersés autour des substructions. On y trouve un tesson d'importation languedocienne depuis l'Uzège (Saint-Quentin) et deux fragments de plats de Perpignan du XVI^e siècle auxquels s'ajoutent les débris d'une cruche du XIX^e siècle. Cela correspond bien à ce que l'on trouve près des structures voisines.

2.4 - Secteur 4 :

Il s'agit de la pente méridionale et occidentale menant au *Planal de la Coma del Llop*, un replat qui flanque la partie sommitale du Mont Pedrous (350 m). Le toponyme reflète bien la sauvagerie des lieux. Le causse du flanc sud est très rocailleux, les affleurements du substrat formant un lapiaz parcouru de nombreuses fentes karstiques, ce qui explique le soutirage des terres superficielles, laissant la roche à nu. Quelques fissures semblent colmatées avec des pierres sans que l'on puisse savoir s'il s'agit de structures préhistoriques ou de la protection d'un parcours pour les troupeaux, ce qui est sans doute plus probablement le cas. Nul matériel n'a été récolté en surface et nous n'avons pas vu la moindre ombre d'une structure qui puisse être liée au pastoralisme ou à une mise en culture.

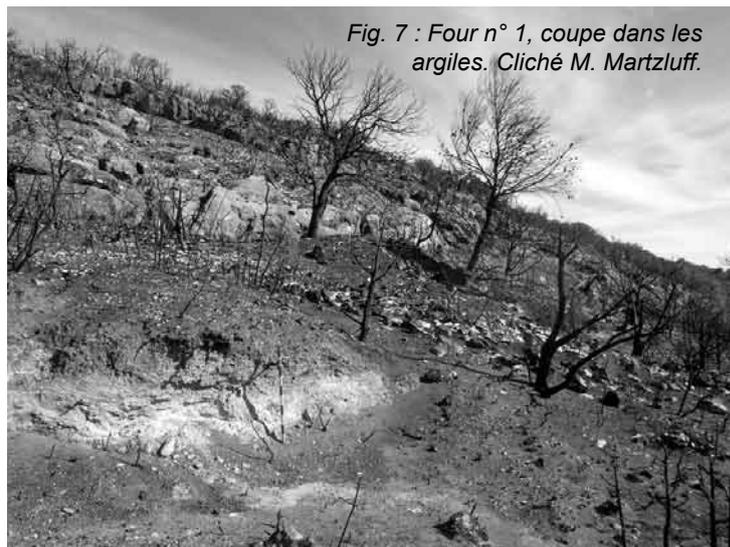


Fig. 7 : Four n° 1, coupe dans les argiles. Cliché M. Martzluff.



Fig. 8 : Four n° 1, gros galet provenant de la plaine roussillonnaise et ayant servi de percuteur (pour broyer la chaux ?). Cliché M. Martzluff.



Fig. 9 : Four n° 2, vitrification du parement intérieur. Cliché M. Martzluff.

Sur le bas du flanc occidental, des travaux de dégagement faits au bulldozer et la présence de fragments de carottes d'un beau calcaire blanc très compacts (n° 6, fig. 3) sont à mettre en relation avec les prospections des entreprises qui exploitent les carrières avoisinantes, commune de Vingrau, à la recherche d'un calcaire très pur pour faire des poudres. Sur la pente occidentale, au-dessus de ces remaniements récents, les versants ne comportent aucun aménagement agricole. On remarque cependant qu'ils sont recouverts par au moins 50 cm de terre arable, laquelle est protégée par une enveloppe de petite pierraille. Ce sol pentu n'a vraisemblablement jamais été perturbée à cet endroit depuis le début de l'Holocène.

Par contre, sur un épaulement qui flanque le replat sommital, apparaissent les discrètes traces d'une mise en culture récente, non loin d'une borne (*piló*) maçonnée à la chaux et endommagée qui se trouve à la limite entre les communes de Salses et de Vingrau, balisant l'ancienne frontière. Il s'agit de tas d'épierrement, des restes d'un modeste abri de pierres sèches et de rares murettes basses qui retiennent le sol dans un léger talweg.

Les quelques tessons vernissés retrouvés près d'une structure appartiennent à de la vaisselle récente (fin du XIXe siècle). C'est probablement là un défrichement pratiqué au moment où les campagnes étaient pleines, entre 1830 et 1900. Il prolonge vers les hauts les terrains cultivés qui, plus bas, entourent les replats autour de la *Paborda*, près du *Pas de l'Escala*.

Conclusion

Au terme de cette prospection, nous avons été surpris de ne retrouver sur ce vaste espace, fort lisible au sol après l'incendie, qu'une simple poignée de mobiliers pouvant se rapporter à des activités humaines.



Fig. 10 : Four n°2, intérieur de la chambre. Cliché M. Martzluff.

Quasiment rien qui puisse évoquer la Préhistoire, pourtant bien attestée dans les cavités du secteur et sur les premières nappes alluviales. Rien qui puisse être rapporté à l'Antiquité ou au Moyen Âge et finalement fort peu de chose sur les Temps modernes, hormis quelques tuiles et tessons de vaisselle près des fours à chaux. Les déchets les plus copieux sont ceux, récents, laissés par les militaires et des chasseurs dans la partie du causse urgonien qui se trouve au sud de la *Coma del Fangasso*.

Les structures agricoles sont toutefois bien présentes dans le lit des oueds aménagés pour retenir un peu de terre arable après les orages. Elles mordent un peu sur les collines de piémont, près des mas, dans des terrains plutôt marneux et imperméables, ayant conservé un sol graveleux. Plus haut, la combe de *Fangasso* recèle de minimes traces agraires sous forme de quelques *feixes* établies autour du four à chaux n°3. Elles évoquent sans doute l'existence d'un modeste habitat détruit par la piste DFCl et dont témoignent faiblement quelques tuiles et des assiettes. Plus haut encore, une empreinte discrète, sans doute récente et très temporaire, est visible près du sommet du Montpeyrour. Ces aménagements, largement revenus à la friche, sont sans doute liés pour l'essentiel à l'essor du vignoble au XIXe siècle.

Entre ces pôles anthropiques, rien ne peut témoigner d'une mise en culture, en particulier sur les parties du causse où le soutirage du karst sous-jacent entraîne les fines dans les cavités et laisse le sol à nu sous un lit de caillas-

ses, ce qui est particulièrement net sur le flanc de la *Coma del Llop*. Il est évident qu'il s'agit là d'un domaine laissé à la forêt depuis toujours. D'ailleurs, dans les parties structurales où les pentes sont formées de calcschistes ou de marnes plus imperméables, les sols protégés par une nappe pierreuse forment un matelas relativement épais qui est probablement conservé depuis fort longtemps. Faiblement nourris par la forêt de feuillus holocènes (essences *sempervirens*), ces sols pentus n'auraient sans doute pas résisté à l'érosion si la charrue les avait ouverts. En réalité, on ne rencontre aucune trace de murette sur ces parties du massif un peu plus propices à l'agriculture.

Plus étrange est l'absence de structures, enclos ou cabanes, pouvant être associées au pastoralisme. Tout au plus, le colmatage des fissures et avens peut-il indiquer que ces zones ont servi de parcours pour des ovins ou des suidés domestiques en sous-bois, probablement à partir des mas ou de la grande *Paborda* du *Pas de l'Escala*. Par ailleurs, l'activité charbonnière ne semble pas avoir existé ici, du moins à travers ses signes les plus évidentes (replats aménagés, cabanes, mobiliers).

Les trois structures recensées sont vraisemblablement des fours à chaux, dont deux en assez bon état de conservation. Tous trois, pour autant que l'on puisse en juger d'après ces restes imposants, se rapprochent d'un type classique de four à longue flamme (Jandot 2009, p. 354, fig. 1).

Ces fours étaient plus exigeants en combustible, lequel ne manquait pas ici. D'autre part, ils sont tous logés sur une partie du substrat géologique (strate de l'Urgonien ancien) qui a permis de profiter à la fois d'un beau calcaire blanc, très pur (quasiment du marbre) et d'une calcite provenant de fragments stalagmitiques tirés du karst souterrain, ce qui permettait sans doute de réaliser un sérieux gain de qualité et rentabilité.

D'après le mobilier recueilli à proximité, leur fonctionnement débute au XVI^e siècle. Cela correspondrait assez bien à la demande qu'a pu impulser la construction de la forteresse de Salses (1497-1503), au moins dans ses prolongements, alors que les fours établis à proximité avaient peut-être épuisé les réserves avoisinantes en combustibles et utilisaient des roches moins riches en carbonate de calcium. L'exploitation de ces trois structures semble cesser au XVII^e siècle. Mais un retour sur ces fours a eu lieu dès la fin du XVIII^e siècle, pour la structure n°1, et au XIX^e siècle surtout pour l'ensemble. La construction des mas et des bergeries représenterait alors la demande et l'on peut certainement mettre au compte de ces derniers feux, moins bien maîtrisés, la vitrification prononcée des parois.

Au total, force est de constater que ce territoire, ingrat en terme agricole, est resté dans une quasi-sauvagerie depuis les origines, disons depuis la fin des temps glaciaires, alors qu'il est éloigné de Perpignan d'à peine 20 km. Certains toponymes locaux, tels les *Serrat del Vent*, *Correc de Mata vent* ou *Coma del Llop*, expriment d'ailleurs bien cette rudesse des lieux touchant aux portes de la ville. Bien que la production de chaux ait pu représenter une activité importante, mais somme toute assez ponctuelle, cette aspre calcaire n'est pas restée vide, mais fut sans doute mise en réserve pour la chasse, pour la ressource ligneuse de ses forêts, celle des sous-bois pour nourrir le bétail. Elle fut aménagée à la marge pour la viticulture, mais très partiellement et tardivement. Elle répercute finalement vers les montagnes l'écho d'une autre aspre, qui est d'abord celle de la plaine du Roussillon pour une très large partie de ce territoire (Martzluff et *all.* 2008, fig. 352, p. 347) et ici en particulier avec la *crau* de Rivesaltes qui, d'après les récentes prospections du Pôle archéologique départemental sur le Camp militaire (*ibidem* p. 51), fut tardivement vouée au vignoble. Ainsi se dessine peu à peu, au fil des recherches archéologiques et historiques, la carte encore bien trop floue des emprises humaines passées sur le paysage dont nous avons hérité.

Bibliographie

ABÉLANET J., 1951 et 1953 - Ossuaires énéolithiques dans les Corbières roussillonnaises, *Études Roussillonnaises*, Perpignan, t. 1-2, p. 128-133, 5 fig. et t. 3-1, p. 7-14, 5 fig.

BECDELIEVRE V., 2009 - L'implantation de l'abbaye de Fontfroide en Catalogne aux XII^e et XIII^e siècles, *Mélanges Roussillonnais*, Bull. de la SASL des P.-O. éd., Vol CXVI, Perpignan, p. 19-35, 5 fig.

CAG 66 - KOTARBA J., CASTELLVI G., MAZIERE F., 2007 - *Carte archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (66)*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maisons des Sciences de l'Homme, Paris, 712 p. et fig.

JANDOT C., 2009 - Le four à chaux de Les Pedreres (Bouleternère). Annexe II, *Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, O. Passarrius, A. Catafau et M. Martzluff dir., Trabucaire et Conseil Général des P.-O. éd., Perpignan, p. 353-356, 5 fig.

MARTZLUFF M., ABÉLANET J., 1987 - La Cova de l'Espérit, bilan des dernières recherches et nouveaux apports sur le Mésolithique et le Néolithique des Pyrénées-Orientales, *Études Roussillonnaises offertes à Pierre Ponisch*, Le Publieur, Perpignan, p. 99-113, 7 fig.

MARTZLUFF M., ABÉLANET J., 1989 - Note sur la découverte d'un émoussé de schiste gravé du Paléolithique supérieur dans la couche 3 de la Cova de l'Espérit, (Salses, P.-O.), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 86, n° 5, Paris, p. 143-145, 4 fig.

MARTZLUFF M., ABÉLANET J., 1991 - L'Épipaléolithique du Roussillon : bilan des recherches dans la Cova del Pas Estret (Opoul, P.-O.), *Travaux de Préhistoire Catalane*, n° 7 du C.P.E.C., Université de Perpignan., p. 23-48, 18 fig.

MARTZLUFF M., 1998 - La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes, *El mon mediterrani despres el pleniglacial (18 000-12 000 BP)* ; Actes del col·loqui Internacional de Banyoles de l'U.I.S.P.P., *Cypselà*, Sèrie monogràfica n°17, Centre d'Investigacions Arqueològiques éd., Girona, p. 193-200, 3 fig.

MARTZLUFF (M.), ALOÏSI (J.-C.), PASSARRIUS (O.), CATAFAU (A.), 2008 - Meules et moulins de Vilarnau, p. 314-387, *Vilarnau. Un village du Moyen Âge en Roussillon*, O. Passarrius, R. Donat, A. Catafau dir., Trabucaire et Conseil général des P.-O. éd., Perpignan, p. 314-385, 1 tabl., 38 fig.

PASSARRIUS O., CATAFAU A., MARTZLUFF M., 2009 - *Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*, Trabucaire et Conseil Général des P.-O. éd., Perpignan, 504 p. nombreuses ill.

EXPOS

***COMPTES
RENDUS***

VISITES

Les tombes mégalithiques protohistoriques de Jordanie

(Compte-rendu de conférence)

Tara Steimer-Herbet

.....

La construction des tombes mégalithiques jordaniennes commence au début du 4e millénaire et s'éteint au tournant du 2e millénaire avant l'ère chrétienne. Deux types en sont recensés : dolmens et tombes tours (fig. 1). Les nécropoles de dolmens se localisent près de la mer Morte, le long de la vallée du Jourdain, à la périphérie de Irbid et dans le triangle Samra-Mafraq-Zarqa. Les tombes tours occupent les zones désertiques et semi-désertiques à l'est de Maan, le Wadi Rum et le Harra au nord de Azraq (fig. 2 et 3).

Les dolmens sont regroupés en de vastes nécropoles avec parfois plus d'un millier de monuments (Jebel Mutawwaq, Mont Nébo) ; les nécropoles privilégient des reliefs surélevés et sont proches de village du Chalcolithique (Jebel Mutawwaq), du Bronze ancien (Al Mugeighat, Dahmiah ; Adehmeh ; Kufr Yuba) et du Bronze moyen (Marajem). Les tombes tours, pour leur part, sont isolées ou par petits groupes n'excédant pas la demi-douzaine, elles surplombent de petits hameaux et/ou sont proches d'installations liées à la chasse ou au pastoralisme (kites).



Fig. 1 : Dolmen de la région de Irbid (cliché T. Steimer-Herbet).

Les fouilles récentes dans la région de Ma'an n'ont pas encore apporté de dates absolues mais les éléments de chronologie relative observés sur les images satellites montrent qu'elles sont contemporaines des dolmens. Les tombes mégalithiques sont parfois entourées d'un enclos, recouvertes d'un tumulus et/ou associées à une traîne (fig. 2abc). Cette traîne est constituée soit d'un mur continu, soit d'une série de caissons, de piles ou de pierres dressées.

Elles sont longues de 5 à 300 m et relient parfois deux tombes entre elles, nous les appelons dans ces cas chaînes funéraires (Ain Jadidah, Marajem, région de Samra, Jebel Dhalma, 'Ain Qnayeh). Les dolmens et les tombes tours faisaient parties du quotidien des protohistoriques. Ces monuments funéraires surplombaient le village ou le hameau, se situaient sur des points proéminents visibles de loin, ils structuraient en quelque sorte le paysage.

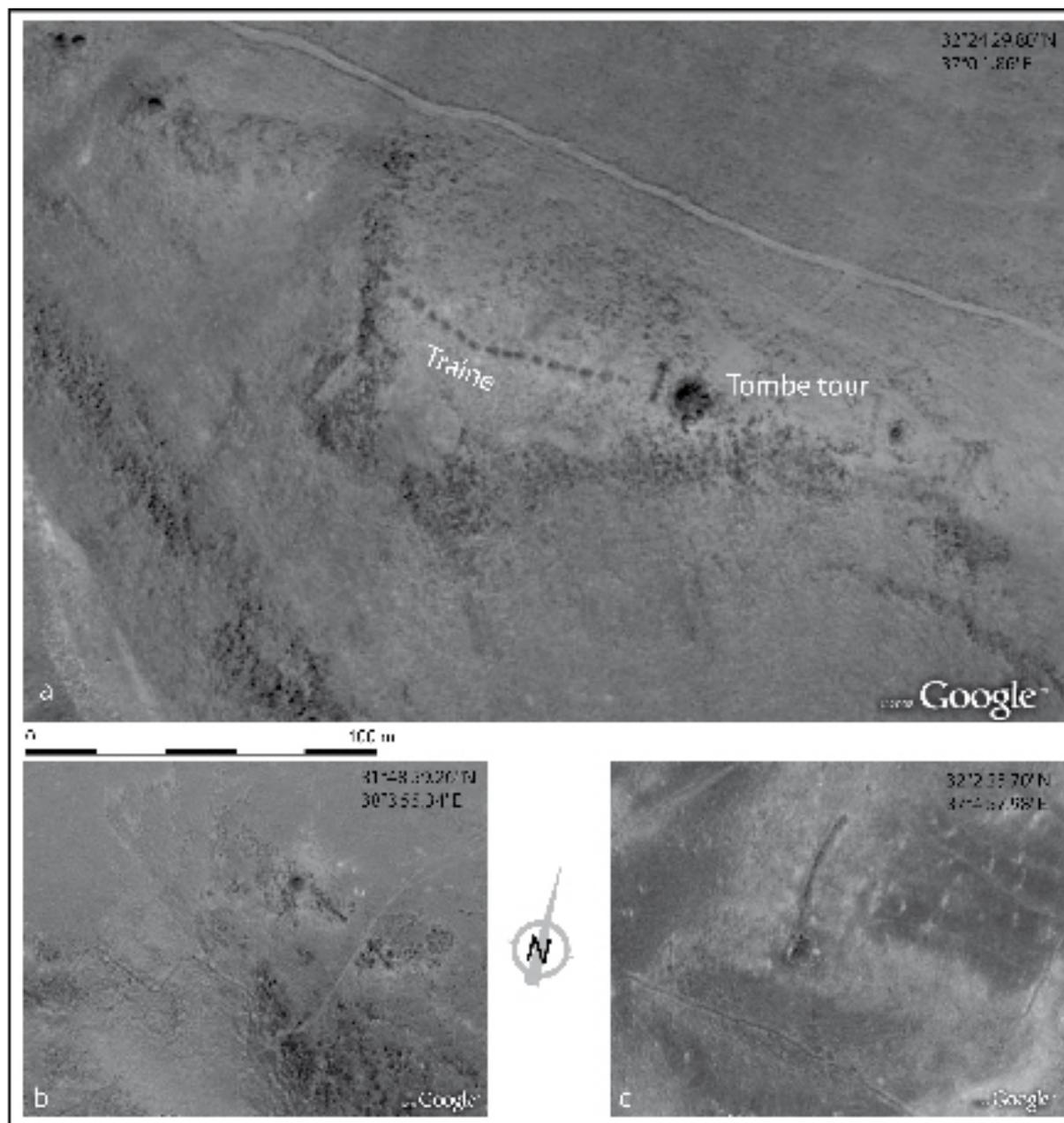


Fig. 2 : image satellite de tombes tours près de Azraq (Google Earth).

La pierre brute, la monumentalité, les dispositifs funéraires et la mise en scène des morts sont des traits communs aux deux types, en revanche les territoires occupés sont bien distincts (fig. 3). Les zones couvertes par les dolmens sont sous l'influence d'un climat méditerranéen qui permettait l'agriculture et l'arboriculture alors que les zones occupées par les tombes tours, étaient recouvertes d'une steppe sèche, qui n'autorisait comme ressources complémentaires au pastoralisme qu'une agriculture opportuniste, la chasse et la cueillette. Les dolmens appartenaient à des pasteurs sédentaires et les tombes tours à des pasteurs nomades ou semi-nomades. Les études menées sur la répartition des tombes mégalithiques en Jordanie montrent que les hommes de la Protohistoire cherchaient, en utilisant leurs morts, à marquer ou à délimiter leurs territoires.

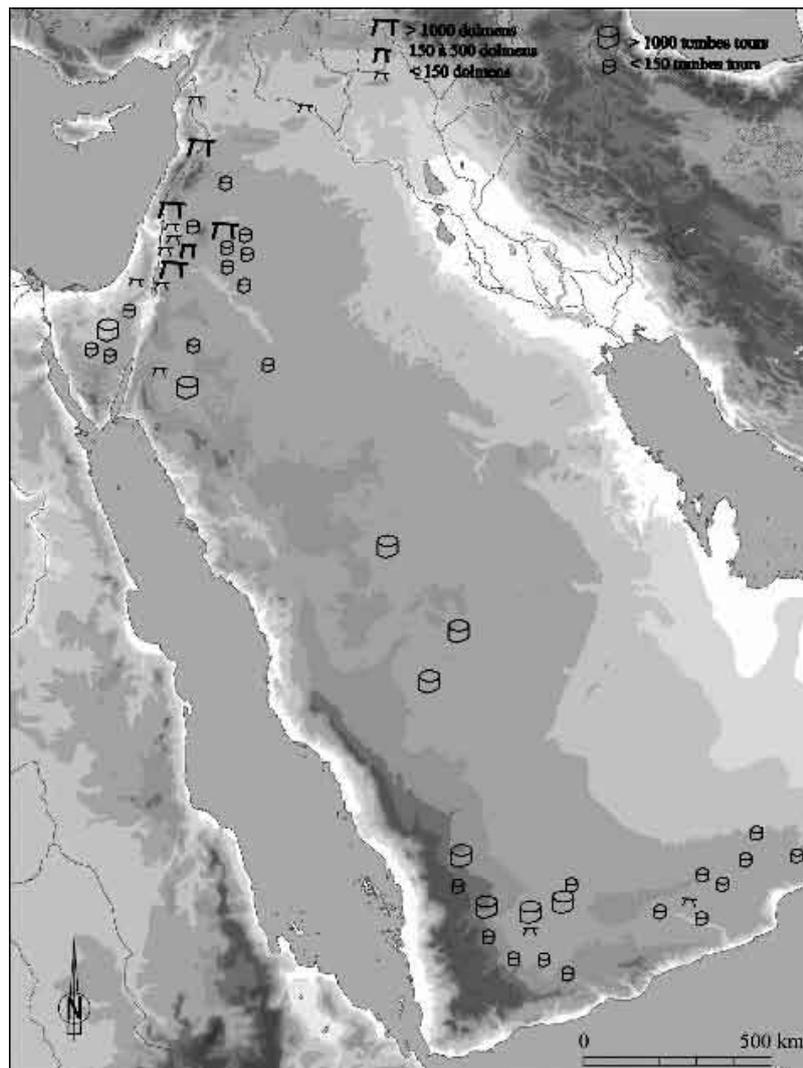


Fig. 3 : carte de répartition des tombes mégalithiques.

L'interpénétration des dolmens et des tombes tours observée dans la région de Zarqa indique que des sociétés, aux modes de subsistance différents, cohabitaient. L'anthropisation du paysage au 4^e millénaire est concomitante à de profondes transformations sociales dans les sociétés du Levant sud.

Visite en Fenouillèdes : Chapitre de Saint-Paul Château de Puilaurens

Guillaume Eppe

L'AAPO en Fenouillèdes (samedi 23 mai 2009)

La dernière sortie en Fenouillèdes de l'AAPO, incluant la visite du Chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet et la visite du village de Caudiès, datait du 15 mai 1994. C'est donc 15 ans après que l'idée est venue de faire découvrir (ou re-découvrir) à nos adhérents cette partie du Fenouillèdes. Pour cela, un moyen de locomotion, qui n'était qu'à l'état de projet en 1994, a été utilisé. En effet, cette sortie a commencé à l'ancienne gare d'Espira-de-l'Agly où l'un des autorails « Caravelle » du Train du Pays Cathare et du Fenouillèdes (TPCF) a embarqué les 66 membres de l'AAPO pour un voyage en Fenouillèdes (fig. 1).

Fig. 1 : les membres de l'AAPO embarquent dans le TPCF (photo G. Lannuzel).



Les commentaires, furent assurés par Agnès Le Masson-Schmitz. L'ambiance s'est vite détendue à l'annonce du service de boissons chaudes gratuites assuré au bar par Guillaume Eppe. La traversée du viaduc de Cases-de-Pène a été, pour beaucoup, l'occasion de se rendre compte que le village ne se limite pas à la rue que l'on traverse en voiture. A l'approche de la gare d'Estagel, Michel Martzluff prit le micro pour parler de la grotte du *Moli del Vent*, grotte comblée lors de la construction de la gare en 1894/1895. La fouille avait été réalisée, à l'époque, par Maître Bauby et Albert Donnezan. Un compte-rendu avait été publié dans le tome de l'année 1895 de la S.A.S.L. des Pyrénées-Orientales. Au sortir de la gare, tous les participants ont dû faire preuve d'une imagination débordante pour voir le Canigou et, plus loin, le château de Quéribus.

Notre train arriva, avec un léger retard, à la gare de Saint-Paul où le groupe devait descendre pour la visite du Chapitre sous la houlette de notre ami Fernand Cervera, président de l'association FORUM. La visite de l'église a été pour beaucoup l'occasion de se rendre compte des dégâts causés par le tremblement de terre de 1996 et de la fragilité des stucs qui s'y trouvent. Prévue en deux groupes, la visite s'est déroulée dans la plus parfaite des indisciplines car le petit musée de Saint-Paul, attendant à l'église du Chapitre, est très riche. En fait, les gens donnent au musée de vieux outils, de vieilles bannières... d'où un musée très vivant avec des objets du quotidien (fig. 2).



Fig. 2 : Musée de Saint-Paul, objets artisanaux exposés (photo G. Lannuzel).

Le premier étage renferme une salle d'exposition pour les peintres, un petit musée de minéraux et le musée archéologique géré par l'association FORUM.

LE CHAPITRE

(Article de Lucien Bayrou paru dans la revue *Architecture en Languedoc Roussillon*, n°1, 1983 et servant pour le dépliant remis par l'Office de Tourisme de Saint-Paul-de-Fenouillet pour la visite du Chapitre et de ses musées).

Le Chapitre, ce monument majeur du Fenouillèdes est une œuvre qui mérite d'être mieux connue. Une abbaye bénédictine s'élevait à l'emplacement actuel du Chapitre dès le IX^e siècle. Dotée par le comte de Barcelone, Sunifred à la fin du siècle suivant, elle est unie à Saint Michel de Cuxa en l'an mil, par Bernard, comte de Besalu et de Fenouillèdes.

La ville de Saint Paul appartient au roi de France, Saint Louis, dès le milieu du XIII^e siècle. Elle est alors administrée directement par le sénéchal de Carcassonne, réserve faite des droits acquis aux religieux bénédictins. L'abbaye est élevée au rang de collégiale en 1318, lors de la création de l'évêché d'Alet par le pape Jean XXII. La communauté vécut confortablement pendant tout l'ancien régime : des bâtiments sont construits, aménagés, décorés. A l'époque révolutionnaire, l'ensemble est vendu comme bien national. S'il ne reste que peu de vestiges de l'ensemble claustral, en revanche l'église, bien que transformée en appartement dans la partie occidentale, d'écurie et de fenil dans sa partie orientale, demeure assez bien conservée.

L'église proprement dite, d'une longueur de 34 m X 16 m environ, se compose essentiellement d'une nef cantonnée au nord et au sud par trois chapelles aménagées entre de profonds contreforts. La nef se termine à l'est par une abside polygonale éclairée par des fenêtres en lancette et par un mur plat à l'ouest. La souche de l'ancien clocher occupe l'angle sud-ouest. Le plan est caractéristique du « gothique languedocien » dont on trouve maints exemples tant en Languedoc qu'en Roussillon. Les chapelles sont voûtées d'ogives, la clef de la chapelle médiane côté nord offre un aspect identique à la clef de voûte de l'abside méridionale du couvent Saint Dominique à Perpignan.

La nef était voûtée d'un puissant berceau plein cintre (peut-être plus tardif ?) encore visible dans le grenier côté ouest, bien qu'en partie détruit et remplacé par une charpente. L'abside est couverte d'une voûte sur croisées d'ogives (fig. 3). L'ensemble du bâtiment a reçu une décoration intérieure en plâtre d'un style pouvant être datée du XVII^e siècle (fig. 4). L'intrados de l'arc triomphal décoré de caissons à motifs floraux repose sur des impostes à la mouluration classique (perles, pirouettes, denticules...) : les nervures sont décorées de feuillages, on établit une clef pendante très ouvragée (masques, palmettes...). Enfin des scènes sculptées en bas relief, vigoureusement encadrées par de fortes moulures, subsistent, certaines conservent leur polychromie d'origine, notamment dans la partie occidentale. Des éléments du retable de l'autel majeur en particulier les colonnes torses sont toujours visibles.

Un clocheton composé d'un tambour ajouré, de plan heptagonal surmonté d'un dôme s'amortissant par une croix ouvragée en ferronnerie est établi sur l'abside primitive. Il est accessible par un escalier à vis dont la tourelle occupe le flan septentrional. A chaque angle, on peut apercevoir aiguilles en pierre et gargouilles. Enfin le côté oriental est occupé par un édicule mouluré, décoré de harpes et cantonnée de volutes, qui abritait une horloge dont certains



Fig. 3 : abside de l'église du Chapitre de Saint-Paul (photo G. Lannuzel).

éléments en bronze subsistent encore sur la façade. La construction du clocheton a obligé les constructeurs à renforcer l'abside par de puissants contreforts, qu'il a fallu empâter plus tard par de nouveaux contreforts et glacis vers la fin du XVIIIe siècle.

A la fin du XIIIe siècle, ou au début du XIVe siècle, peut-être en relation avec la création de l'évêché d'Alet et la transformation de l'abbaye en collégiale, s'élève le gros œuvre de l'église. Dans le courant du XVIIe siècle, l'intérieur de l'édifice reçoit une décoration très ouvragée, et l'on surmonte l'abside du clocheton heptagonal. Au XVIIIe siècle on consolide la partie orientale au moyen de contreforts et de glacis. Après avoir pris les derniers passagers retardataires, le train repartit vers Axat.

Le repas, pris sur l'aire de pétanque, s'est déroulé dans une bonne humeur devant une salle des fêtes quasi déserte. Certains ont profité de la salle d'attente du Point Accueil, d'autres ont visité l'autorail « Picasso » construit par Renault dans les années 1950.

Après le repas, le démarrage du moteur de l'autorail indiquait l'imminence du départ pour la gare de Lapradelle où le bus du train touristique prenait en charge le groupe des « assaillants » pour la visite du château de Puilaurens (fig. 5) sous la conduite de Jeanne Tabart et Bernard Dutres remplaçant Lucien Bayrou qui, malade, n'a pas pu venir. A noter que des personnes inscrites pour la visite de Caudiès ont changé d'avis au dernier moment, et donc sans prévenir, pour la visite du château de Puilaurens (fig. 6).



Fig. 4 : décors en stuc de l'église (photo G. Lannuzel).



Fig. 5 : le château de Puilaurens
(photo G. Lannuzel).

LE CHÂTEAU DE PUILAURENS

Historique

En 985, une bulle du pape Jean XV mentionne l'église Sainte-Croix à Lavagnac et le château de Puilaurens situé sur le Mont Ardu. Propriété des comtes de Besalù, Puilaurens passe, en 1111, entre les mains du comte de Barcelone, Ramon Berenguer III, qui donne la suzeraineté au vicomte de Narbonne, Aymeri II. En 1203, le vicomte Pierre de Fenouillet fait serment de fidélité à Aimery de Narbonne pour Puilaurens. En 1250, Puilaurens appartient au Roi de France, Saint Louis. A cette date, le château se compose du donjon et de la première enceinte. En août 1255, Saint Louis ordonne au sénéchal de Carcassonne de faire fortifier Puilaurens. En 1259, une importante garnison est mentionnée : 1 châtelain, 1 chapelain, 25 sergents d'armes. Les travaux se poursuivent encore en 1263.

Les Grandes Compagnies et les Routiers tentent des assauts contre Puilaurens (1375, 1376, 1381, 1438, 1439). Les Espagnols, commandés par Don Henrique de Guzmán assiègent le château en 1473. Un autre siège espagnol a lieu en 1495 sans succès. Le Duc de Médina détruira les châteaux de Montfort et de Castel-Fizel en 1496 sans réussir à prendre le château de Puilaurens. Au début du XVII^e siècle, la barbacane et l'accès en chicanes sont élevés tandis que des meurtrières pour les armes à feu sont percées notamment dans le couloir d'entrée. En 1635, Don Felipe de Silva assiège et prend le château dont la garnison était partie en renfort à Leucate. Après le Traité des Pyrénées, le château fut déclassé et ne conservera qu'une faible garnison composée de mortes-payes. Il est définitivement abandonné en 1804.

Description

Les numéros sont ceux figurant sur le plan (fig. 7)

- 1- Chicanes : l'approche du château se fait en empruntant un accès en chicanes bordées de neuf murets étagés (début du XVII^e siècle) qui permettaient une défense très serrée.
- 2- Barbacanes : à droite de la porte d'entrée, une construction pour armes à feu complétait la défense.
- 3- Entrée principale : la porte du château est surmontée d'un arc en plein cintre qui cache un assommoir.
- 4- Courette : sitôt franchie cette porte, on se trouve dans une sorte de réduit dont les murs sont percés sur deux niveaux de 12 meurtrières qui convergent vers l'entrée.
- 5- Citerne : dans la cour, des vestiges de bâtiments accolés à l'enceinte sont encore visibles, notamment contre le rempart nord. Cet ensemble abritait une citerne voûtée.

6- Courtine Nord : un escalier permettait l'accès au chemin de ronde qui court sur les 200 m de courtines. Les créneaux et merlons qui le bordent sont quelque peu dégradés.

7- Poterne Nord : aménagée dans la courtine nord elle permettait une échappée sur une terrasse située en contre bas.

8- Poterne Sud Est : elle permet d'accéder à l'extrémité du promontoire d'où l'on a un beau point de vue.

9- Tour appareillée en pierres à bossage : les pierres possèdent une saillie centrale laissée brute par rapport aux joints taillés, elles sont caractéristiques de la 2^{me} moitié du XIII^e siècle et du début du XV^e siècle.

10- Point de vue sur la vallée de la Boulzane.

11- Tour Sud : cette tour était primitivement ouverte à la gorge, sans séparation du côté de la cour. C'est après coup qu'un mur a été construit, percé d'une porte et d'une fenêtre carrée.

12- Rampe d'accès vers le donjon : elle surplombe l'entrée principale et la courette. La présence de corbeaux laisse penser à une construction pour un passage plus large, aujourd'hui disparu.

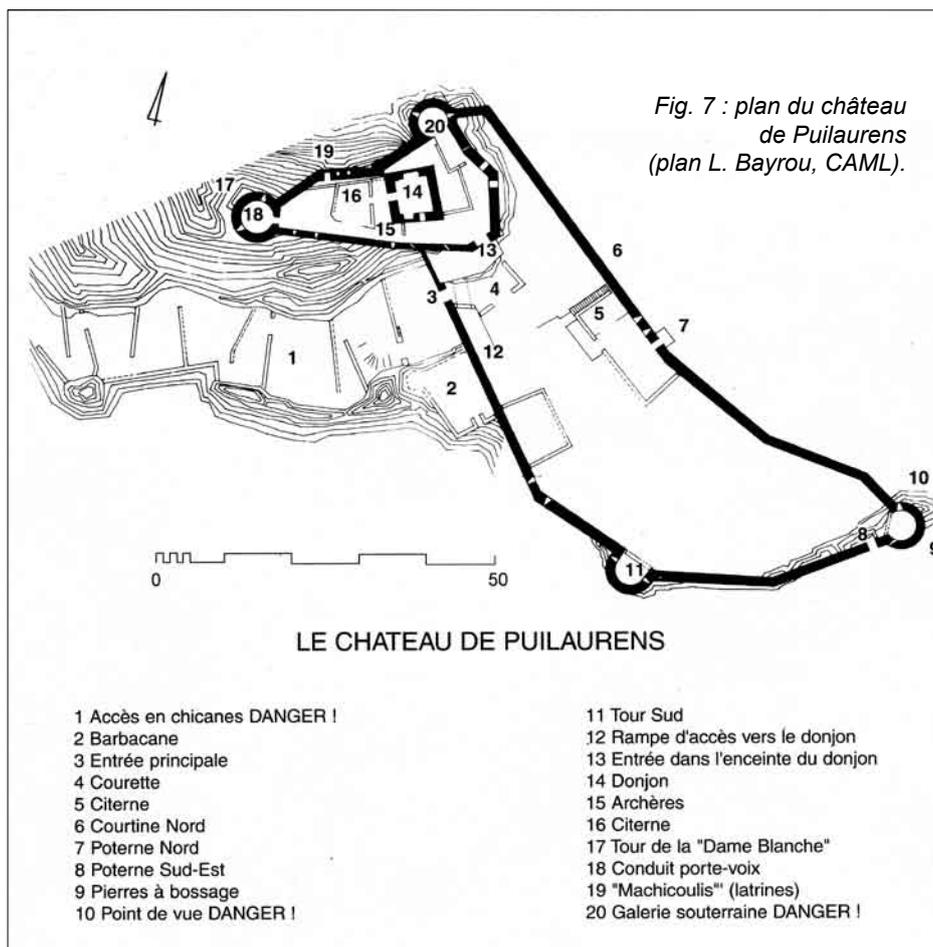
13- Entrée dans l'enceinte du donjon : cette porte était défendue par un assommoir disposé en surplomb.

14- Donjon : Il s'agit de la construction la plus élevée du château mais pas la plus ancienne bien que reprenant sans doute l'emplacement d'une construction primitive, antérieure à la Croisade contre les Albigeois.

15- Archères : sur le passage qui conduit à la tour de la Dame Blanche se trouvent de nombreuses archères sur la courtine sud du château. Elles avaient un angle de tir fermé, défendant chacune un point précis. Cette partie de l'enceinte serait la plus ancienne du château, peut-être antérieure au XIII^e siècle.

16- Citerne : elle est revêtue d'un enduit rouge très résistant, elle recueille l'eau de pluie soigneusement captée.

17- Tour de la Dame Blanche : Ainsi baptisée en l'honneur de Blanche de Bourbon, petite nièce de Philippe le Bel qui s'est arrêtée au cours d'un voyage à Puylaurens. Au rez-de-chaussée, la salle est bien conservée, avec une croisée d'ogives retombant sur des culots prismatiques et une clé cruciforme.



18- Conduit porte-voix : en entrant dans cette tour, à gauche, une saignée verticale indique un conduit porte-voix qui permettait la communication entre les différents étages de a tour.

19- « Mâchicoulis » (Latrines) : au nord de la citerne trois conduits ont été aménagés dans la hauteur de la courtine, ils protégeaient une face du château située sur une pente abrupte. Un de ces « mâchicoulis » présente des aménagements de latrine.

20- Galerie souterraine : A l'extrémité nord du château, avant d'entrer dans une tour ouverte à la gorge, on aperçoit une galerie creusée dans le rocher. Plus qu'un véritable souterrain, ces aménagements évoquent des lieux de réserve.

L'autre partie du groupe, accompagnée de randonneurs pris à Estagel, descendit à la gare de Caudiès pour une visite guidée du village faite par le directeur de l'office de tourisme (fig. 8). Après avoir décrit l'environnement de la place de la mairie tant bien que mal, la visite a continuée par le quartier du Fort et deux des trois lavoirs encore utilisés. La visite de l'église, bâtie en 1582, a été, pour beaucoup, l'occasion de découvrir le retable commandé en 1662 pour l'église de Caudiès par Nicolas Pavillon, évêque d'Alet. Le retable est encadré de panneaux, datant du XVIIe et représentant le terrassement et le décolllement de Saint Paul, venant de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan.

La visite a continué plus calmement quelle n'avait commencée avec l'évocation, par notre guide, du souvenir du couvent des augustins dont il ne reste que quelques traces ténues et un rapide aperçu de la maison et de la tour du viguier car Caudiès a été le siège d'une viguerie assez importante entre le 14^{ème} siècle et la Révolution. Il y a eu une petite pause à l'Office de Tourisme où le guide a expliqué l'histoire du « Pré communal » et la création de la première Fédération de France en 1789. Trois bulletins de l'AAPO ont été remis, en guise de remerciements, à l'Office de Tourisme de Caudiès où ils sont d'ores et déjà en libre consultation. La visite s'est achevée par la découverte d'un petit chais, sur la route de Fenouillet, où certains ont pu s'approvisionner en vins.

Le retour à la gare fut tranquille. En attendant le bus qui ramenait les « assaillants », certains en ont profité pour se reposer. Le groupe de Puilaurens arriva en pleine forme et assoifé. Le trajet du retour fut, pour beaucoup, l'occasion de se remettre d'une journée bien remplie. A hauteur de Maury, Agnès signala le château de Quéribus qui n'était plus dans les nuages. L'arrivée à Espira se fit sous un ciel plus clément qu'au départ.

Un grand merci à l'équipe du TPCF : Guy Albert et Bernard Gleizes les deux conducteurs carcassonnais de l'autorail, Agnès, d'Espéza, qui a assuré les commentaires sans trop avoir de remarques et Christian Rey, le chauffeur du bus du TPCF et Président de l'Office de Tourisme de Caudiès.

Le Pont du Gard

Jean-Pierre Comps

Pèlerinage au Pont du Gard : sortie A.A.P.-O. du 6 juin 2009

L'excursion au Pont du Gard, le 6 juin 2009, s'est déroulée sous le double signe de Jupiter Tonnant et de Ballon Ovale, Dieu Suprême du Panthéon catalan. Grâce à l'entremise de Claude Larnac et Marcel Basso, grands prêtres officiants, il nous fut possible de louvoyer entre les colères du premier et de soutenir le tempo frénétique que nous imposa le second.

Comme de juste, le matin, hommage fut rendu au Pont, divinité locale qui, en toute saison, attire des foules immenses de pèlerins. Claude Larnac, de la confrérie du CIDS (Comité Intercommunal de Défense du Site du Pont du Gard.), nous le présenta dans toute sa monumentale splendeur mais aussi dans ses leçons plus abscondes réservées à un premier cercle d'Initiés (fig. 1).

C'est alors que l'Olympien, jaloux de cette ferveur qu'il voulait toute entière, sur les pèlerins éplorés fit pleuvoir sa colère. Le salut vint du Temple que les fidèles avaient fait bâtir à grands frais en hommage au dieu Pont. Là, dans les salles obscures du Musée (c'est le nom que l'on donne à cet édifice cultuel), il fut fait force sacrifices de Saucisses, Pâtés et autres Boutifares qui calmèrent bientôt la colère divine. Chacun ensuite, dans les salles supérieures, passant de chapelle en chapelle, s'en fut faire ses dévotions particulières, qui au dieu Pont, qui à Nemausus, qui à l'Eau Protéiforme.

Restait à vénérer Aqueduc, autre divinité topique, aussi inséparable de Pont que Pollux de Castor. Ce qui, l'après-midi, prit la forme d'une procession conduite par Marcel Basso de la Sainte Confrérie des Ponts et Chaussées. Le dieu Aqueduc, plus modeste que son frère Pont, se cache dans les collines et les bosquets. Volontiers facétieux, il se plaît à égarer les fidèles distraits dans ses labyrinthes feuillus, avant de les rendre, fourbus, à leurs humaines occupations. Ainsi fut fait ce jour-là. Enfin, les pèlerins, au grand complet, purent regagner leur tribu d'origine. Ayant échappé de peu aux colères

du Ciel, ils coururent se jeter avec délices dans les fureurs de l'Ovalie.

Les aqueducs romains¹

Le financement

Il pouvait provenir de trois sources différentes : les cités concernées, l'empereur et de riches particuliers (évergésie). Ces trois sources pouvaient se combiner. Son coût dépendait évidemment de sa longueur et des difficultés du tracé. La coût de l'aqueduc de Nîmes a été évalué à une centaine de millions de sesterces.

Les techniques

On faisait appel à des spécialistes pour établir le tracé puis pour réaliser l'ouvrage. L'armée et les ingénieurs militaires étaient souvent mis à contribution. Pline le Jeune, gouverneur d'une province d'Asie et désireux de réaliser une adduction d'eau pour la capitale, demanda à Trajan de lui envoyer un spécialiste de Rome, ce que l'empereur refusa, lui disant qu'il pouvait trouver sur place du personnel compétent. Dans les cas difficiles, il fallait cependant faire appel aux meilleurs ingénieurs : ainsi à *Saldae* (Algérie), pour réaligner deux tronçons de tunnel que l'on avait commencé à chaque bout et qui ne parvenaient à se rejoindre. Les principaux instruments utilisés étaient la *groma* (fig. 2) pour les visées et le chorobate (fig. 3) pour régler le niveau.

1 - Dossier réuni par J.-Pierre Comps à partir de deux ouvrages fondamentaux (disponibles à la bibliothèque AAP0) : Guilhem Fabre, Jean-Luc Fiches, Jean-Louis Paillet (dir.) : *L'aqueduc de Nîmes et le Pont du Gard*, Archéologie, géosystème, histoire. CRA. Monographies hors série, CNRS Editions, Paris, 2000. 483 p., 272 fig., 17 cartes, et de Claude Larnac et François Garrigue, *L'aqueduc du pont du Gard*, Les Presses du Languedoc, 1999, 173 p. Les clichés dont l'origine n'est pas précisée sont de Jean Pédra. Ont aussi été utilisés les renseignements fournis par nos guides bénévoles, Claude Larnac et ses amis du Comité Intercommunal de Défense du Site, et bien sûr Marcel Basso qui s'est beaucoup investi pour que cette journée soit une réussite. Merci à tous !

L'aqueduc évitait le plus possible les obstacles en les contournant, il courait le plus souvent à ciel ouvert mais quand ce n'était pas possible, il fallait mettre en œuvre des dispositifs adéquats : murs de soutènement dans les pentes, tunnels pour traverser les collines, et pour les vallées, aqueducs ou siphons (comme pour les aqueducs de Lyon).

Dans ce dernier cas, on utilisait des tuyaux en plomb. Un soin particulier était apporté au captage des sources. Dans certains cas, le lieu était aménagé en nymphée avec un culte rendu aux eaux, comme c'était le cas à Zaghouan pour l'aqueduc de Carthage (un aqueduc particulièrement spectaculaire, long de 132 km). À l'arrivée dans la ville à desservir, l'aqueduc débouchait sur un *castellum divisorum*, où l'eau était répartie en fonction des priorités.

L'utilité

On a parfois considéré que les aqueducs représentaient une dépense somptuaire et non un investissement productif. Voire ! Pour juger de la question, on peut se reporter aux renseignements donnés par Frontin, haut fonctionnaire, chargé sous Trajan de la curatelle

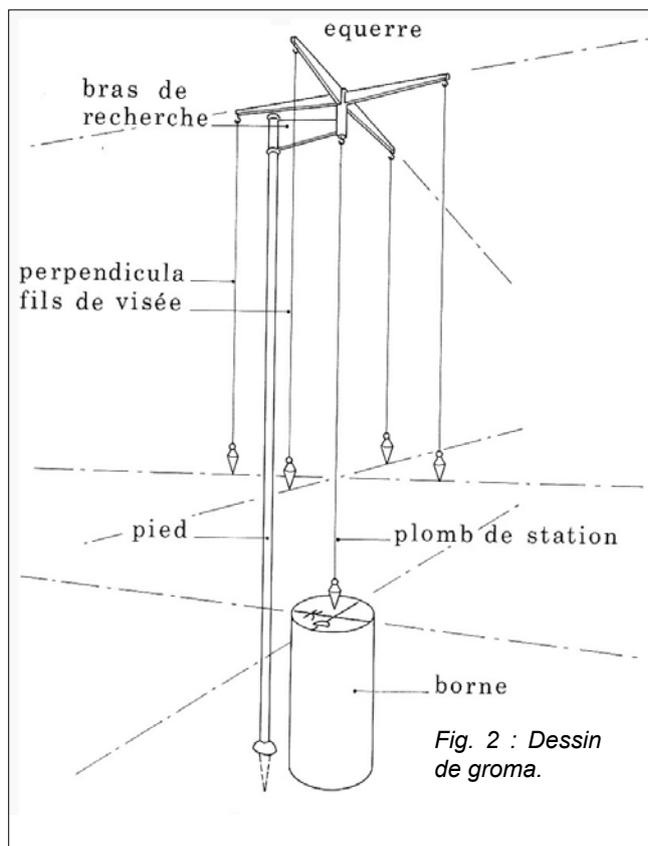


Fig. 2 : Dessin de groma.



Fig. 3 : Chorobate (musée du Pont du Gard).

des eaux à Rome et auteur d'un savant ouvrage sur les aqueducs. Il estimait que ces derniers fournissaient à la capitale 520 730 m³ par jour ainsi répartis :

Usages publics : 176 040 m³

Maison impériale (palais, jardins) : 137 000 m³

Particuliers (riches *domus*) : 247 690 m³

Par « usages publics » il faut entendre :

Les fontaines (640 à Rome au 1^{er} siècle de notre ère et 1352 au IV^e s.)

Les thermes (170 au I^{er} s. de notre ère, 967 au IV^e s.)

Les latrines publiques (fig. 4)

Les égouts (lavage des égouts)

Les pompiers

Les artisans

Le somptuaire, on le trouve évidemment chez l'Empereur, chez l'aristocratie sénatoriale ou chez les riches chevaliers mais la plèbe y trouvait aussi son compte : les fontaines, avec l'appoint des puits et des citernes, assuraient l'approvisionnement en eau pour tous (encore fallait-il aller la chercher : pas d'eau à l'étage). Les thermes et les latrines publiques étaient ouverts à tous. Avec le lavage des égouts, ils contribuaient beaucoup à l'hygiène publique.

Plus généralement, l'aqueduc, et l'eau qu'il amène, est inséparable de l'urbanisme romain au même titre que le forum, les temples, les marchés, les thermes et autres aménagements publics. Or la ville est la vitrine de la civilisation romaine, c'est par la ville que s'est opérée dans les pays conquis la romanisation des élites et même des plus humbles. C'est un élément à décharge très important dans le procès que l'on a fait aux aqueducs. Après tout, même sans tenir compte de l'hygiène et du confort qu'apportent la ville et l'eau de la

ville, combien auraient coûté les révoltes et la répression des révoltes ?

Et Ruscino ?

On l'aura compris, pas d'agglomération importante sans parure monumentale, pas de ville importante sans aqueduc : Narbonne a son aqueduc, Béziers a son aqueduc et tant d'autres ! Avec le forum, *Ruscino* a connu un début d'aménagement urbanistique mais il fut vite stoppé. S'il est vain donc de rechercher un aqueduc dans la campagne entourant le site antique, on est en droit cependant de se poser quelques questions sur l'approvisionnement en eau de la bourgade : des citernes ? Les fouilles ne sont guère éloquentes à ce sujet. Certes, les bâtiments ont été rasés mais d'ordinaire les citernes laissent quelques traces au sol ou en creux. Alors ? Faut-il croire que, pour l'essentiel, l'eau était puisée dans la Tet et remontée à dos d'homme ou de bête de somme jusqu'à l'*oppidum* ?

L'aqueduc de Nîmes²

Quelques données sur l'aqueduc :

Âge : construction vers 50 après J.-C., sous les empereurs Claude ou Néron, par décision des édiles nîmois, en période d'apogée urbanistique de la cité.

Durée de fonctionnement : autour de 5 siècles. De 50 après J.-C. au début du VI^e siècle.

Longueur totale : 50097 m depuis la source de Plantéry.

Lieu de départ : point exact inconnu, sources de Plantéry et d'Eure à Uzès (Gard), altitude N.G.F. du point coté sur le radier le plus en amont = 71,298 m.

Lieu d'arrivée : château d'eau, rue de la Lampèze à Nîmes, altitude moyenne N.G.F. du radier = 58,945 m.

Dénivellation générale : 12,27 m.

Pente moyenne générale : 24,8 cm/km soit 0,0248 %.

Débit : au début, 35000 à 40000 m³ par jour. En fin de fonctionnement 10000 m³ par jour.

Vitesse moyenne en période de plein fonctionnement : entre 0,70 et 1 m/s.

Temps de transit : entre 24 et 30 heures.

Largeur moyenne interne : 1,20 m.

2 - Textes et illustrations sont extraits de l'ouvrage suivant : FABRE Guilhem, FICHES Jean-Luc, PAILLET Jean-Louis (dir.) : *L'aqueduc de Nîmes et le Pont du Gard. Archéologie, géosystème, histoire*. CRA Monographies hors série, CNRS Editions, Paris, 2000. 483 p., 272 fig., 17 cartes.



Fig. 4 : Latrines publiques (musée du Pont du Gard).

Le Pont du Gard :

Hauteur totale = 48,77 m.

Premier étage : 6 arches à 4 rangées de rouleaux juxtaposées, dont la plus grande, sur le Gardon, a 24,50 m d'ouverture. Hauteur : 21,87 m ; largeur : 6,36 m ; longueur : 142,35 m.

Deuxième étage : 11 arches à 3 rouleaux chacune. Hauteur : 19,50 m ; largeur : 4,56 m ; longueur : 242,55 m.

Troisième étage : 47 arches dont 12 sont détruites. Hauteur : 7,40 m ; largeur : 3,06 m ; longueur (culée amont détruite, d'environ 130 m de long comprise) : 490 m.

Bref historique :

C'est vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère qu'a été construit l'aqueduc de Nîmes. La principale difficulté résidait dans le très faible écart d'altitude entre le point de départ et le point d'arrivée, à peine 12 m. D'où la nécessité de contourner les collines en suivant les courbes de niveau, de sorte que, pour acheminer jusqu'à Nîmes une eau distante de quelque 20 km à vol d'oiseau, il a été nécessaire de construire un ouvrage, tantôt aérien, tantôt enfoui, de 50 km (fig. 5). La canalisation proprement dite, de section carrée, était le plus souvent surmontée d'une voûte. Le point d'arrivée est le *castellum* de la rue la Lampèze à Nîmes (fig. 6).

Le pont du Gard constitue la partie la plus spectaculaire de l'aqueduc, suscitant depuis toujours l'étonnement et l'admiration des visiteurs. Les plus assidus étaient les compagnons qui ont gravé dans la pierre les traces de leur passage (fig. 7). Les moellons qui ont servi à sa construction étaient extraits des carrières de l'Estel et de Font de Dringues, distantes de 600 m environ.

Au pied de l'ouvrage ont été retrouvés les emplacements d'engins de traction et de levage (fig. 8 et 9).

L'étude des concrétions déposées par l'eau calcaire montre un fonctionnement régulier jusque vers le milieu du IIIe siècle, avec des ajustements notamment dans les débuts. Par la suite la nature différente des concrétions prouve que l'entretien ne se faisait pas ou se faisait mal (fig. 10). Il arrive que l'eau soit ponctionnée par les paysans riverains (fig. 11) ; au début du Ve siècle une tentative de restauration n'est pas menée à terme, l'abandon définitif est peut-être du VIe siècle. Commence alors l'épierrement. Le Pont du Gard résista mieux, peut-être parce que sa hauteur n'aurait pas permis de récupérer



Fig. 6 : Le castellum divisorium à Nîmes. Au fond, l'arrivée de l'eau de l'aqueduc. Au premier plan, les orifices servant à la distribution.

intacts les moellons qui auraient été jetés depuis le sommet.

Au XIIIe ou XIVe siècle, des échancrures creusées sur le côté amont des piliers au niveau du 2e étage afin de ménager un passage à la circulation, mirent en danger l'édifice.

Au XVIIIe siècle, entre 1743 et 1747, l'ingénieur Henri Pitot, sur commande des Etats du Languedoc, construisit, accolé au premier étage, le pont routier sur lequel nous circulons aujourd'hui (fig. 12). D'autres restaurations eurent lieu ensuite, et encore tout récemment, pour permettre au monument de résister aux crues du Gardon.

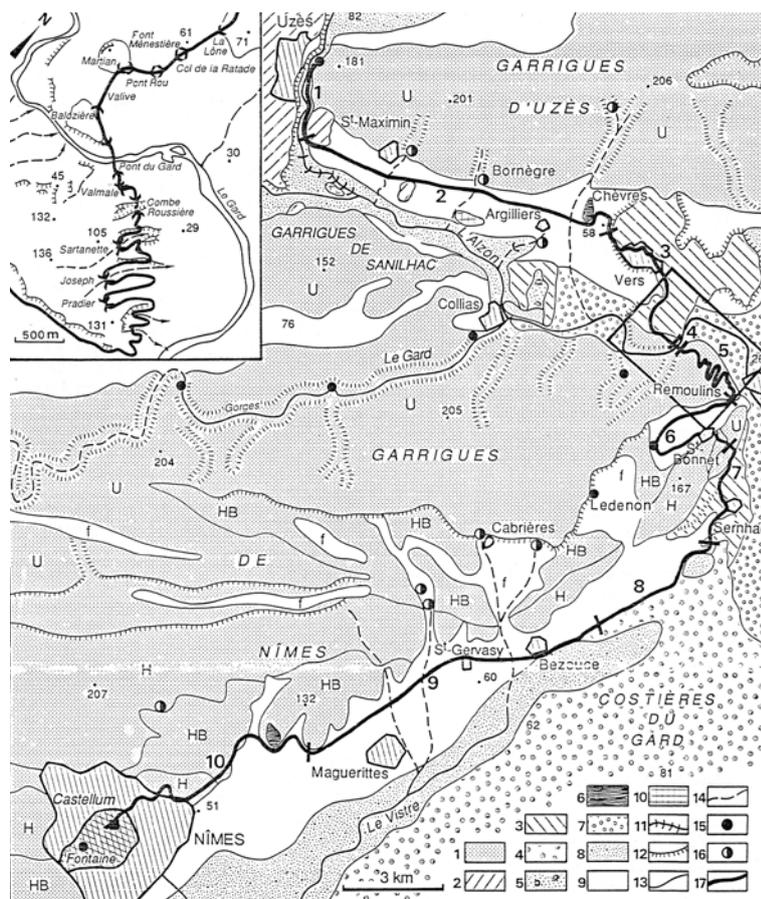


Fig. 5 : Tracé de l'aqueduc de Nîmes.



Fig. 7 : Inscriptions sur une pile du pont du Gard.

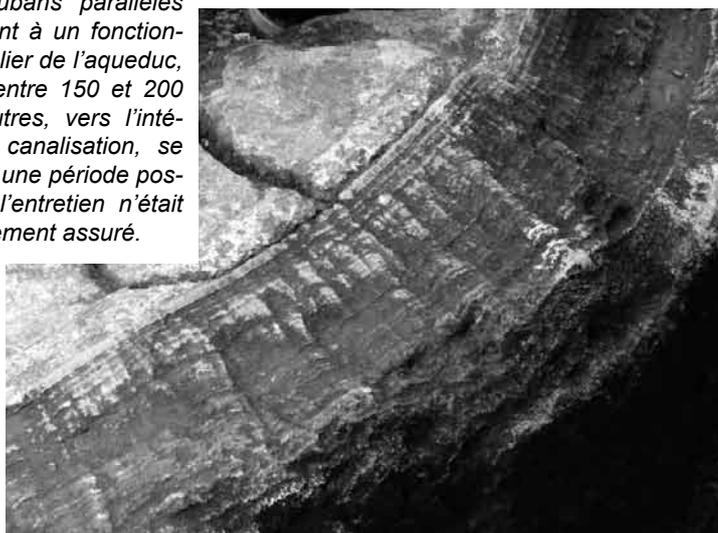


Fig. 8 : Emplacement supposé d'un cabestan pour traîner les moellons au pied de l'aqueduc.



Fig. 9 : Instrument de levage (musée du Pont du Gard).

Fig. 10 : Les concrétions en forme de rubans parallèles correspondent à un fonctionnement régulier de l'aqueduc, qui a duré entre 150 et 200 ans ; les autres, vers l'intérieur de la canalisation, se rapportent à une période postérieure où l'entretien n'était plus correctement assuré.



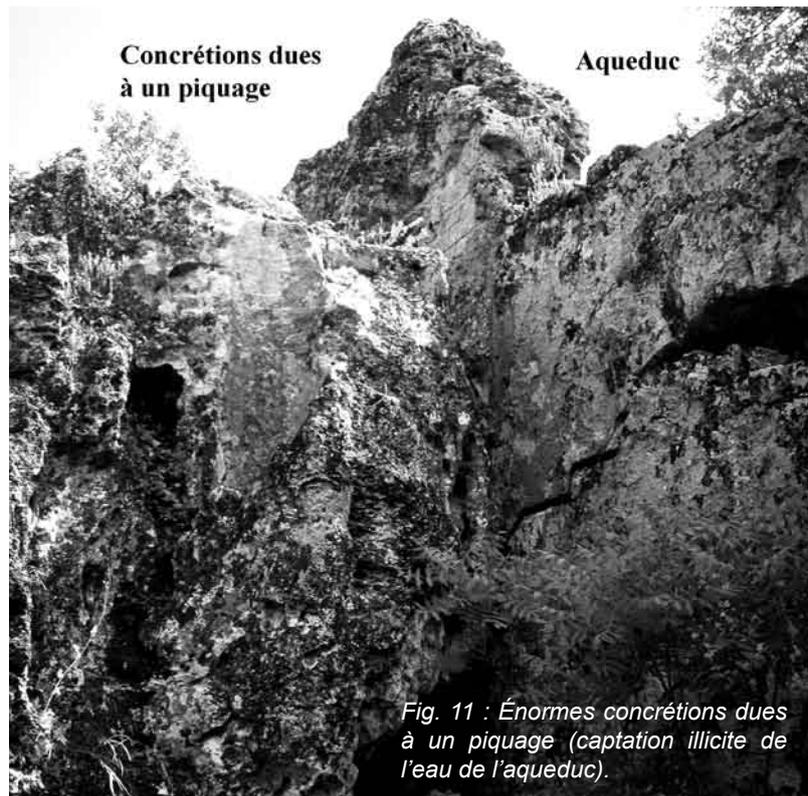


Fig. 11 : Énormes concrétions dues à un piquage (captation illicite de l'eau de l'aqueduc).



Fig. 12 : Détail de l'intrados. Sur la droite les quatre rouleaux de l'aqueduc antique. À gauche le rouleau unique du pont réalisé par Henri Pitot au XVIIIe siècle. Les moellons plus clairs à la base de l'arche correspondent à une restauration récente.

« Françoise CLAUSTRE : 30 ans d'Archéologie préhistorique en Roussillon »

Valérie Porra-Kuteni
(conseillère scientifique du Château-Musée de Bélesta)

Exposition 2009 au Château-Musée de Bélesta

.....

Cette exposition retrace les 30 années de recherche archéologique en Roussillon, réalisées par Françoise Claustre. Cette archéologue, directeur de recherche au CNRS (bien connue de l'AAPO et du public) a fouillé les sites les plus importants du département pour la Préhistoire récente, et notamment les deux grottes de Bélesta et Montou qui ont livré les stratigraphies de référence pour ces périodes entre les 5e et 3e millénaires avant notre ère. Elle a passé des années à organiser des chantiers de fouilles programmées dans ces grottes difficiles d'accès mais riches de trésors scientifiques. C'est aussi plusieurs dolmens qu'elle a étudié, ainsi qu'une nécropole à incinération de l'Age du fer avec la découverte d'une soixantaine de tombes.

Domaine peu connu de ses compétences, F. Claustre était spécialiste de la prospection aérienne : à bord de son avion, elle prenait des photographies aériennes des traces laissées par les occupations humaines anciennes (remparts d'*oppida*, négatifs de fossés et silos, trous de poteaux de maisons en bois lorsque le sol le permettait, etc).

Sa rigueur scientifique étant célèbre¹, l'équipe du Musée de Bélesta a réalisé une exposition (financée par le Conseil Général 66) dont elle aurait pu être l'auteur. C'est à dire que les textes des panneaux proviennent de ses publications, ainsi que ses photos, ses propres dessins, et parfois mêmes les sachets de conservation des objets archéologiques qu'elle a annotés sont présentés.

Des grands sites à ceux de moindre importance, mais qui ont quand même contribué à mieux connaître la Préhistoire récente, cette exposition présentait de belles pièces issues de ses fouilles (bijoux et pointes de flèche en os, poteries exceptionnelles, perles de roches rares, etc). Certains de ces chantiers ont aussi été réalisés en collaboration avec ses prédécesseurs comme les célèbres archéologues Jean Abélanet et Pierre Ponsich (La *Coma del Janicot* et le dolmen d'en *Jacques* à Saint-Michel-de-Llotes).

1 - NADAL Sabine, Bibliographie de Françoise Claustre, *Bulletin de l'AAPO* n° 21 déc. 2006, p. 26-32.

Désireuse de faire partager sa passion, Françoise Claustre oeuvra à l'ouverture de deux musées de Préhistoire dans les Pyrénées-Orientales : la Maison du Patrimoine de Céret et le Château-Musée de Bélesta². C'est pourquoi ce dernier se devait de rendre hommage à cette scientifique hors pair, tout en valorisant notre patrimoine préhistorique catalan. Le mobilier archéologique a été emprunté au dépôt de fouilles départemental et à la Maison du Patrimoine/ Françoise Claustre de Céret.

Le Montbolo

Spécialiste du Néolithique moyen³, F. Claustre participa à mieux identifier le faciès Montbolo. La *Balma* de Montbolo est un gisement éponyme de référence dans la haute vallée du Tech, en Vallespir. Ce réseau creusé dans une barre calcaire surplombant un ravin, d'un accès très difficile, compte deux galeries étroites reliées par un puits. Un abondant mobilier (fragments de près de 250 vases) permet d'établir la typologie de la céramique montbolienne. Des peintures pariétales énigmatiques, dont un motif en forme d'étoile, exécutées sans doute au charbon de bois, pourraient dater du Néolithique.

C'est en 1974 que Jean Guilaine a défini le groupe de Montbolo à partir des fouilles du site éponyme. Il comblait en Roussillon et en Catalogne, le hiatus culturel qui existait entre le Néolithique ancien à poterie imprimée et le Néolithique moyen à céramique lisse de type occidental, assurant ainsi une continuité entre ces deux grandes phases du Néolithique.

La céramique du groupe Montbolo présente un ensemble de traits morphologiques, technologiques voire décoratifs suffisamment originaux. Faciès de transition entre Cardial/

2 - MARTZLUFF Michel et alii, Biographie de Françoise Claustre, *Bulletin de l'AAPO* n° 21 déc. 2006, p. 23-38.

3 - D'après CLAUSTRE Françoise. L'identité du groupe Montbolo dans l'espace et le temps. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, 1993, p. 225-253.

Epicardial et Chasséen/Civilisation des tombes en fosse, les formes céramiques n'indiquent aucune rupture avec l'horizon « montserratien » antérieur. On retrouve les mêmes vases globuleux à fond rond, avec un changement qui se traduit par l'abandon des décors imprimés et la recherche d'une belle surface lisse, brillante, généralement de teinte sombre, couleur cuir : brun rouge, brun, brun noir. Un fin polissage de la surface des récipients, donne parfois un aspect métallique à certains vases noirâtres. Les parois des poteries ont fréquemment des bords amincis, ourlés délicatement du côté extérieur. Les fonds, souvent façonnés dans la masse ou par estampage, peuvent être plus épais que les parois montées au colombin. Les moyens de préhension ou suspension personnalisent ces vases aux formes simples : anses tubulaires en tunnel, anses en boudin, en ruban, boutons ronds ou coniques, parfois perforés, barrettes rectangulaires avec ou sans perforations.

Les formes de ces récipients sont généralement globuleuses, à ouverture plus ou moins resserrée : vases tronconiques, bols hémisphériques, sphériques ou ovoïdes et écuelles à profil sinueux.

Le groupe de Montbolo ne se réduit pas à un style de céramique ; la culture matérielle, les activités économiques et les pratiques funéraires annoncent des changements qui préfigurent les grandes cultures du Néolithique moyen de la Méditerranée occidentale.

Pour le matériel lithique, on note qu'à côté des matières premières d'origine locale (quartz, quartzite, marne, grès, schiste, lydienne, roches granitiques...) sont employés des matériaux d'origine plus lointaine : silex blond importé du Vaucluse et des roches dures alpines, ce qui sous-entend déjà du commerce et des échanges. En quartz, on trouve des percuteurs et choppers, tandis que le silex est utilisé pour tailler des lamelles et des lames (dont certaines sont des faucilles), des armatures tranchantes sur lame ou éclat (triangulaires ou trapézoïdales). L'outillage poli comporte des haches et des billes en calcaire (pièces de jeu, monnaies d'échange, balles de fronde ?). Puis il y a des lissoirs sur galet et des meules pour moudre des grains ou autre. Le mobilier osseux semble être une composante essentielle de l'équipement matériel : des poinçons, des lissoirs, des estèques de potiers, des ciseaux.

La parure, pas encore très développée ni standardisée, comprend des éléments disparates : dentales, pectens perforés, colombelles, canines de suidé ou canidé, perle et épingle en schiste, perle oblongue en os. En Catalogne sud apparaissent dès le Néolithique ancien évolués

les pendeloques plates en os et les bracelets en test de pétoncle.

Vie et mort à Montbolo

La présence de meules sur tous les gisements atteste l'existence de l'agriculture, confirmée par la récolte de grains de blé tendre, d'orge nue et de légumineuses. Certains habitats de plein air des plaines de l'Ampurdan et du Roussillon, plusieurs grottes de faible altitude s'ouvrant sur la plaine au débouché des vallées, ont été choisis pour leur emplacement favorables aux travaux agricoles, souvent associés à la pêche et au ramassage de coquillages (activités privilégiées des populations du Néolithique ancien établies près de la mer).

Toutefois, la vocation agricole des groupes humains Montbolo, de taille encore réduite, devait être moins marquée que la vocation pastorale. L'élevage tenait probablement une place importante. Les études faunistiques mettent en évidence sur plusieurs gisements la dominance des espèces domestiquées et le fort pourcentage des ovicaprins. A titre d'exemple, à Montbolo, où des restes osseux de bœuf, de porc, de mouton et de chèvre ont été identifiés, le mouton représente 45% de la faune recueillie dans la galerie supérieure. La chasse au petit gibier (lapin de garenne, lièvre, fouine, bécasse, ...) constituait une activité d'appoint dans ce milieu boisé du Vallespir. Il ressort que les Montboliens pratiquaient une économie mixte agro-pastorale, axée sur l'élevage.

C'est au cours du développement du Montbolo et d'autres groupes contemporains, qu'interviennent des transformations et des innovations dans les modes sépulcraux, qui annoncent les rites funéraires uniformisés du Chasséen classique, de la Culture des Tombes en fosse et de la civilisation mégalithique. Plusieurs types de sépultures Montbolo maintenant connues, marquent une rupture ou au moins une évolution par rapport aux tombes du Néolithique ancien. La tombe collective en grotte semble avoir été adoptée comme pratique funéraire principale. La sépulture multiple de la salle VII de la Caune de Bélesta en est l'exemple le plus probant. De plus, le mobilier offert aux défunts était particulièrement bien conservé, dont 28 poteries Montbolo quasi intactes.

Le second type de sépulture est l'inhumation individuelle en fosse à l'air libre, ou dans des coffres inclus ou non dans des tumulus (à Catllar dans les Pyrénées-Orientales, dans le Bas Ampurdan et dans la province de Gérone). Parfois même, ces structures forment une vraie nécropole, comme celle des Coudoumines à

Caramany. Là, on observe la construction de grands coffres pour les adultes et des petits pour les enfants. De plus on a utilisé deux pratiques funéraires distinctes de manière contemporaine : l'inhumation ou l'incinération.

La chronologie est difficile à établir de manière certaine, car les gisements Montbolo sans stratigraphies et/ou non datés sont malheureusement nombreux. Pourtant on peut distinguer deux grandes phases : une phase de formation entre 4900 et 4600 av. J.-C. et une phase classique Montbolo entre 4600 et 4200 av. J.-C.

La *Cauna* de Bélesta

En 1983, c'est avec un maire dynamique, une poignée de spéléologues passionnés et des villageois enthousiastes que commencent les explorations de la grotte de Bélesta⁴, suivies par la récolte dans le dédale de galeries dégagées, d'une mine d'objets et d'ossements révélateurs de l'importance du gisement pour la préhistoire récente et la protohistoire du Roussillon.

Dans un second temps, la fouille de la tombe communautaire de la salle VII va se montrer du plus haut intérêt scientifique. Vieille de plus de 6000 ans, elle est dotée de l'un des ensembles céramiques les plus spectaculaires, les mieux conservés et les plus caractéristiques de la phase initiale du Néolithique moyen du Midi. L'intérêt anthropologique des ossements humains est tout aussi remarquable que le groupe des 28 vases associés ; il constitue une importante collection ostéologique pour cette période néolithique dans l'ouest méditerranéen.

Enfin, apparaît précocement à Bélesta, un fait capital dans l'évolution des rites funéraires préhistoriques : le rassemblement volontaire des morts. La sépulture de la salle VII répond parfaitement aux critères de ce collectivisme : des défunts assez nombreux, ayant partagé la même culture, sont réunis, sans aucune séparation matérielle, dans un réceptacle naturel mais choisis, clos mais gardant une ouverture sur l'extérieur, car toujours prêt à accueillir des nouveaux venus, et les restes des dépouilles sont déplacés, mêlés, au gré des événements naturels et des possibles rangements opérés par les survivants.

Autre atout de la *Cauna*, et pas le moindre, la puissante sédimentation de la salle d'entrée et l'étonnante et longue séquence stratigraphique

repérée sur plus de 10 m de hauteur, qui couvre six millénaires : des conditions particulièrement favorables pour étudier l'évolution des cultures matérielles et des activités des groupes humains ayant occupé la caverne du Néolithique moyen aux temps modernes (fig. 1).

Le Second Age du Fer est la période de pré-romanisation de notre région. Le mobilier céramique a pu être daté du II^e au I^{er} s. av. J.-C. Il comprend des fragments d'amphores Dressel I A, de la céramique campanienne, de la céramique commune tournée à cuisson oxydante, des fragments d'urnes ampuritaines, de la céramique modelée (urnes à décor peigné, coupes profondes à profil en S).

Durant le Premier Age du Fer, la grotte a servi à abriter les troupeaux (bovidés) mais également les hommes. Cette occupation humaine domestique, peut-être saisonnière, est attestée par la présence de céramique et de charbons de bois, mais également de graines carbonisées : orge vêtue en majorité, et d'outillage spécialisé de filage : fusaioles.

Le mobilier céramique dépourvu d'importation, est attribuable à la phase ancienne du premier Age du Fer (généralement datée du VII^e siècle et du début du VI^e siècle av. J.-C.).

Le Bronze final est une période d'intense fréquentation de la grotte par l'Homme et les petits ruminants (traces de parcage). Les preuves archéologiques d'habitat sont nombreuses : des aires de combustion, du matériel de meunerie. Parmi les graines carbonisées, on reconnaît des plantes cultivées (orge vêtue dominante, orge nue, blé tendre-dur, amidonnier, engrain et légumineuses). La découverte de moules de fondeur atteste de l'existence d'une métallurgie artisanale pratiquée dans la grotte ou aux abords (moules bivalves pour pointes de lances, moule pour barres-lingots de métal). Les objets de métal sont rarissimes : perle annulaire, épingle à tête enroulée, fragment de bracelet décoré. Également de fabrication locale : deux perles globuleuses en pâte de verre. La céramique serait plutôt du Bronze final III : vases-couvercles tronconiques à cannelures plates, vases carénés à lignes incisées ou double trait, puis des lignes horizontales, méandres, grecques, croix de Saint-André et des tessons ornés de cannelures (horizontales, obliques en chevrons).

Pour **le Bronze moyen**, un vase à anse à poucier trouvé in situ, calé entre les pierres en

4 - D'après CLAUSTRE Françoise, ZAMMIT Jean, BLAIZE Yves (dir.). *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*. Éditions C.N.R.S./E.H.E.S.S., Toulouse, Château-Musée de Bélesta, 286 p.

bordure du foyer, constitue un bon élément de chronologie relative ainsi que d'autres vestiges céramiques : fond de vase polypode, associé à des bords marqués d'incisions, fragments de panses carénées avec anse ou ornées de cordons impressionnés, tenons de préhension. En bronze : un anneau. En ambre : une grosse perle, de teinte rougeâtre, en excellent état de conservation. Sa provenance serait lointaine (mer Baltique) ou régionale (Corbières).

Au **Bronze ancien**, la céramique est peu abondante : tasse à anse unique et carène douce, tenon ou oreille à impression digitale, cordons impressionnés, anse en ruban, fragments de vases à profil en S, tessons à carène orné d'un motif poinçonné. On a trouvé aussi une pendeloque rectangulaire en schiste gris. La découverte la plus remarquable est celle d'ossements humains, déplacés pris dans l'éboulis, provenant probablement d'un milieu sépulcral encore inconnu.

Durant le **Néolithique final**, la céramique comporte des tessons décorés de cordons lisses horizontaux, des bords soulignés d'un cordon lisse, des tessons avec mamelon simple ou multiple, des fragments de vases sans décor, très ouverts, hémisphériques ou subcylindriques avec ou sans téton. Deux types de combustion coexistent : des foyers agencés par des blocs de granite et parfois d'une meule, et des aires de brûlage de fumier d'ovicaprinés, d'après la présence de coprolithes et l'aspect des résidus de combustion.

Le **Néolithique moyen** présente comme les couches du Néolithique final des faciès sédimentaires mixtes d'habitat et de parcage de bétail. Le mobilier relativement pauvre et fragmenté, a l'avantage d'être homogène et de comporter des éléments traceurs du Néolithique moyen : assiettes à marli, vase-support, cordon multiforme, anses rubanées, vases globuleux. Les éléments lithiques les plus typiques sont des petites armatures à tranchant transversal en silex, des perçoirs en silex blond, une micro-hache polie très plate en amphibolite vert clair, puis des lames retouchées et des éclats de débitage en silex.

La grotte de Montou

La grotte de Montou⁵ sur la commune de Corbère-les-cabanes, s'ouvre à 293 m d'altitude près du sommet de la colline de ce nom (*Muntou* = mont creux en catalan), dans les calcaires

dévoniens qui ceignent la base orientale du massif du Canigou, en lisière de la plaine roussillonnaise.

L'entrée principale actuelle est orientée au S.O. face au Canigou. La grotte est vaste, occupant toute la montagne qu'elle traverse de part en part : très ramifiée, tarudée dans tous les sens, elle présente de multiples couloirs autour d'une galerie principale, dont la direction est sensiblement S.O./N.E.

Les puits sont également nombreux, le plus profond exploré plongeant à environ 90 m. Ils sont très obstrués et aucun d'eux n'a permis d'atteindre la ou les grottes inférieures, à plus forte raison la grotte vivante où coulent encore les eaux de la rivière Sant Julia, dont la résurgence donne naissance au ruisseau de l'Adou (du latin *aductum* = conduit souterrain), à la base septentrionale de la colline.

Occupé dès le Paléolithique moyen, ce vaste réseau karstique a servi à la fois d'abri, de refuge, d'habitat et de sépulcre à travers les époques préhistoriques, protohistoriques et historiques. Une stratigraphie précise s'étale entre le Néolithique moyen et le Bronze final (fig. 2).

L'Age du Bronze :

Au Bronze ancien, la **vocation sépulcrale de la cavité** est primordiale. Mais l'on peut envisager des occupations domestiques intercurrentes, dont les foyers et les restes culinaires pourraient être les témoins, même si l'on accepte la double possibilité de repas quotidiens et de repas funéraires. La sépulture est à usage multiple, avec plusieurs dépôts funéraires non simultanés. L'existence de connexions anatomiques indiquerait des dépôts primaires de corps entiers (tous les os du squelette sont représentés), mais dont la disposition, sauf exception, reste inconnue en raison des remaniements. Adultes et immatures sont répartis dans tous les secteurs de la salle 2. L'existence d'offrandes de jeunes caprinés, et peut-être de porcelets est en voie d'être démontrée par les études de J.D. Vigne.

La série céramique particulièrement abondante, comprend des petites tasses monoansées, des écuelles basses carénées, des vases à profil en S, des jarres-urnes de grande taille de type rhodanien, à fond plat et panse biconique, à deux anses. Avec les cordons digités, la décoration plastique « en crépi » est la plus fréquente et marque vraiment le Bronze ancien pyrénéen. Conjointement existe les rangées de courtes incisions sur le bord des récipients ou la carène, les coups d'ongle en décor couvrant, les

5 - D'après TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Fouilles récentes à la grotte de Montou (Corbère-les-Cabanes, Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, 1987 p. 83-91.

registres horizontaux et verticaux de coups de poinçons ou de petites impressions, incrustés de pâte blanche.

On a utilisé l'os pour les poinçons et les pointes de flèches à pédoncule et ailerons, dont la série de Montou est la plus représentative et la mieux datée pour le Midi de la France (fig. 3). Taillées dans le silex, les pointes de flèches foliacées sont à retouches bifaciales ou à ailerons et pédoncule (plus ou moins long). On trouve aussi en métal ces mêmes pointes de flèches ainsi que des alènes losangiques.

La parure de tradition chalcolithique est riche : très nombreux boutons prismatiques (dont certains à décor ocellé) et écarteurs de collier à perforation en V, en os ; plaquettes multiformes, perle tubulaire, perle-cheville, également en os ; perles-rondelles, pendeloques arciformes ou réniformes, en test de coquillage ; dentales, cardiums, nasses ; micropertes et perles, pendeloques quadrangulaires ou ovalaires, plates, en talc ou en schiste ; perles beaucoup plus rares, en chlorite, fluorite, calcite, serpentine et variscite (certainement importée des mines de Gava, près de Barcelone). Il faut ajouter à ce bref inventaire des lissoirs et colorants en hématite.

Dès le Paléolithique supérieur (35 000 - 10 000 ans av. J.-C) et le Mésolithique (9000 - 6000 av. J.-C.) les morts sont souvent inhumés avec les parures : pendeloques en os ou en ivoire, dents percées ou coquillages.

Mais c'est surtout au Néolithique (5500 - 2500 av. J.-C) et au Chalcolithique ou Age du Cuivre (2200 - 1800 av. J.-C.) que les éléments de parure sont les plus abondants et les plus diversifiés.

On les rencontre le plus fréquemment dans des tombes individuelles ou dans des tombes collectives (dolmens, grottes sépulcrales, et hypogées). Ces dernières étant courantes à partir du Néolithique final. Malheureusement ces parures ne sont pas toujours en position originale.

On entend par bijoux les divers objets de parure destinés à embellir l'individu, à orner son corps, sa chevelure ou ses vêtements. Ils ont certainement une signification rituelle, une valeur symbolique, mais celle-ci reste difficile à saisir. Ce sont à la fois des objets utilitaires et fonctionnels, des objets de culte et des objets d'art. Ils sont retrouvés à la fouille dans les habitats mais surtout dans les sépultures.

Au Bronze moyen et au Bronze final, la salle 2 est utilisée comme espace domestique et comme lieu de séjour pour les troupeaux, cette seconde utilisation étant toutefois moins bien définie et moins importante qu'à Bélesta. Il semblerait qu'il y ait eu deux fonctions : habitat d'une part, bergerie et/ou étable d'autre part. Les études sédimentologiques ont déterminé des phases alternatives d'occupation et d'abandon, avec parfois de longues phases d'habitat au cours desquelles de nombreux foyers ont été allumés.

La céramique du Bronze moyen reste dans le sillage des productions du Bronze ancien mais présente aussi des caractères nouveaux : décor incisé de larges lignes brisées parfois associées à des ponctuations et surtout apport italique des anses à poucier et autres appendices.

La céramique du Bronze final traduit une rupture dans l'évolution de la céramique. Si certaines formes sont héritières du Bronze ancien/moyen, l'ensemble est rattaché au Bronze final II - IIIa, les influences continentales y sont patentes (tradition Rhin-Suisse) ; les ascendants de l'Ampurdan sont faibles. Les décors de cannelures (horizontales, obliques, en chevrons, torsadées) sont omniprésents, associés à un remarquable polissage de la surface.

Les quelques éléments du Bronze final IIIb (décor géométrique incisé au double trait) ne signent pas une occupation véritable.

Si le métal est presque absent des niveaux du Bronze moyen (bouton carré et rares perles en bronze), il est beaucoup mieux représenté dans les couches du Bronze final :

perles spiralées, annulaires, tubulaires en tôle de bronze, rondelles-appliques, anneaux, boutons coniques à bélière, fragments d'épingles, de bracelets, d'armilles et d'agrafe de ceinture et hors-stratigraphie : une pointe du Bourget recueillie avec une perle en ambre balte. Un grand nombre de poinçons en os.

Les périodes du Néolithique sont en cours d'étude et feront l'objet de plusieurs publications.

La grotte de la Coma del Mayet (Nohèdes)

La grotte de la Coma del Mayet⁶ se trouve dans le Conflent dans la montagne de Nohèdes (880 m). C'est une petite cavité, sorte d'abri, d'une dizaine de mètres de longueur sur 5 m de largeur qui s'ouvre au nord, à 800 m d'altitude. Son accès est difficile : éboulis sur pente raide à partir du ruisseau. Dès le porche franchi, la cavité se rétrécit rapidement et se termine par un étroit boyau. Du côté ouest, est nettement visible un plancher stalagmitique.

Lors de la prospection spéléologique, quelques tessons avaient été récoltés et l'encolure de deux vases avait été repérée. Les deux vases presque entiers, purent être dégagés. Ces deux récipients, attribuables à l'Age du Bronze moyen, ont été exhumés près de la paroi Est et à 2 m environ de l'entrée. Ils étaient en place, debout et disposés l'un contre l'autre, intentionnellement calés par des pierres placées sur le pourtour d'une petite cuvette creusée dans une terre caillouteuse, stérile.

La fouille entreprise (travaux de V. et Fl. Porra, F. Noell, S. Houssin) fut rapide et assez décevante du fait de la faible puissance du remplissage d'une part et de la pauvreté du matériel d'autre part (quelques dizaines de tessons et de rares vestiges fauniques) (fig. 4). Seule l'entrée de la grotte a fourni du matériel sur les trois premiers mètres sans qu'un véritable niveau archéologique ait été mis en évidence. Le remplissage s'amenuisait au fur et à mesure que la fouille progressait vers l'intérieur, jusqu'à devenir nul. Un pendage du *substratum* du fond de la cavité vers l'entrée est flagrant et explique que les sédiments aient été facilement entraînés vers l'extérieur.

Le matériel céramique

6 - D'après CLAUSTRE Françoise, PORRA Valérie, DELCOS Christine, NOELL Franck, PONS Patricia. La Grotte de la Coma del Mayet (Nohèdes, Pyrénées-Orientales). *Travaux de Préhistoire Catalane*, 5-6, 1990, p. 143-149, 9 fig.

Les deux vases trouvés contre la paroi, sont des récipients assez volumineux, de forme « fermée », d'usage domestique (provision d'eau ?), de type jarre de plus de 30 cm de hauteur. D'après la forme et le décor, ils semblent appartenir au Bronze moyen.

L'un d'eux est orné entièrement d'un décor de coups d'ongle exécuté dans la pâte fraîche, avant la cuisson. Ce type d'ornementation est spécifique au Bronze moyen pyrénéen, et se rencontre dans les Pyrénées-Orientales (Oppidum de Llo, *Lo Pla del Bach* à Eyne, Montou à Corbère-les-Cabanes et dans la *Cauna* de Bélesta).

Les autres tessons récoltés au cours de la fouille, sont atypiques mais appartiennent probablement au même horizon culturel que les deux vases. Pourtant, un fragment de petit vase, une panse carénée portant un décor d'étroites cannelures en chevrons sur la partie supérieure, daterait plutôt du Bronze final.

La Coma del Janicot (Salses)

Les travaux successifs effectués dans la Coma del Janicot⁷, qui apparaît actuellement comme une modeste cavité creusée dans un petit massif calcaire, isolé au milieu des vignes, furent assurément ingrats, eu égard aux divers bouleversements subis par le gisement, naturels ou dus aux animaux et, bien avant le XXe siècle, aux multiples passages des hommes.

Le premier résultat est d'avoir reconnu un niveau sépulcral collectif chalcolithique, dont le mobilier même incomplet, fait partie du matériel archéologique habituel des dolmens ou des grottes sépulcrales de cette époque : grandes lames retouchées en silex, parures de coquillage, en talc et roches vertes ... Si les vestiges anthropologiques sont eux aussi, plus que résiduels, du moins peut-on supposer, en tenant compte de l'estimation du nombre minimum d'individus, à partir de ce reliquat (13 d'après un os du pied, et 27 d'après les dents) et de l'estimation des âges, que la population inhumée était nombreuse et se composait d'enfants, d'adolescents et d'adultes.

L'abri de la Porte de Fer (Céret)

L'abri de la Porte de Fer⁸, à Céret, oc-

7 - D'après CLAUSTRE Françoise, MARTZLUFF Michel, ABÉLANET Jean, DONAT Richard, TEILHOL Virginie. La Coma de Janicot, Salses (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XVIII, 2001, p. 63-78.

8 - D'après CLAUSTRE Françoise, KOTARBA Jé-

cupant une situation privilégiée de hauteur près d'un petit cours d'eau a servi fréquemment de lieu de halte pour les chasseurs, bergers, voyageurs ou de refuge temporaire au cours de la première moitié du premier millénaire avant J.-C. (IXe s. - VIIe s. av. J.-C.) et vers le milieu du premier millénaire de notre ère (fin du IVe s. - début du Ve s.). On peut noter que le type de matériel découvert est tardif : bouteille en verre décoré, grand vase fermé, petit pichet, gobelet, amphore, n'indiquent pas a priori une occupation ponctuelle mais plutôt une fréquentation régulière. La totalité des vases de la période antique est par ailleurs liée à l'usage de liquides : commercialisation et stockage avec les amphores, action de servir avec des vases fermés, action de boire avec le gobelet.

Il est également intéressant de remarquer que le gisement de la Porte de Fer vient compléter les sites déjà connus, contemporains ou sub-contemporains de la commune de Céret : *Vilanova*, *Las Tumbas*, *Bente Farines*. La nécropole à incinération de *Vilanova* sur la rive gauche du Tech, n'est distante que de 3 km de l'abri. Plusieurs tombes ont livré des urnes du décor géométrique incisé Mailhacien, caractéristiques de la période du Bronze final III b et retrouvé à la Porte de Fer. A l'est de Céret, une grosse exploitation rurale se trouve en bordure de la voie qui traverse le Vallespir, près du lieu-dit *Las Tumbas*. Sa création remonte au IIe s. av. notre ère, sa disparition se fait dans le courant du Ve s. Des restes de constructions à vocation artisanale ou agricole, bien datés par les vestiges céramiques de la seconde moitié du IVe s. de notre ère et du début du Ve s. ont été aussi repérés au cours d'un sauvetage urgent opéré

rôme, LOIRAT Denis. L'abri de la porte de fer, Céret (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XIII, 1995, p. 33-38.

au nord à 600 m. du centre de Céret à *Bente Farines*.

Les quatre gisements mentionnés dans cette courte note ne font que confirmer l'occupation intense de la moyenne vallée du Tech au temps de la Protohistoire et de l'Antiquité, même tardive.

La nécropole de *Vilanova* à

Céret

La nécropole à incinération de *Vilanova*⁹ est située sur la rive gauche du Tech. La surface fouillée dépasse 500 m² et le nombre des tombes se porte à 73 si l'on compte dans cet effectif celles qui ne sont décelées que par un assemblage de tessons. Ce chiffre est toutefois inférieur au chiffre réel, en raison des destructions opérées par les cultures et de l'impossibilité d'exploiter des zones urbanisées ou des propriétés privées.

Le rituel funéraire reste dans l'ensemble assez stéréotypé. Les tombes sont creusées dans le sédiment sableux et à galets de la terrasse du Tech (fig. 5). Aucune signalisation apparente ne se remarque. On note cependant que les tombes ne se recoupent pas et sont toujours distantes les unes des autres d'au moins 1m/1,50 m. Pas de traces de superstructure. Pas de grosses pierres jouant le rôle d'indicateurs.

Le diamètre des fosses n'excède pas 1 m. Bien que rarement différent du sédiment encaissant, le remplissage des fosses est parfois constitué de terre grise ou noire, cendreuse ou charbonneuse. Les urnes sont trouvées à faible profondeur : 20/40 cm de la surface. Elles sont calées de façon plus ou moins régulière avec les galets de la terrasse et reposent la plupart du temps sur un petit galet-support circulaire et plat. Elles sont fermées par un couvercle-plat tronconique retourné, par dessus lequel on découvre, dans certains cas, un autre galet. Les

9 - D'après BOCQUENET Jean-Philippe, CLAUSTRE Françoise, GOT-CASTELLVI Sabine, LOIRAT Denis, PETRASCH Marcel, PONS Patricia, PORRA Valérie, RIGAUD Lucien. *Le champ d'urnes de Céret (Pyrénées-Orientales)*, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, 1993, 12 p., 17 fig.

vases accessoires, un ou deux, se rencontrent plus couramment à l'intérieur de l'urne-ossuaire que dans la fosse.

L'étude typologique (forme et décor) des céramiques et du mobilier d'offrandes métalliques ou autres, semble permettre de rattacher un bon nombre de tombes à la période du Bronze final IIIb : vases bitronconiques ou en « pot de fleur » décorés de cannelures horizontales, de cordons impressionnés et de motifs incisés au double trait (géométriques et zoomorphes) ; épingles à tête enroulée, fins bracelets, anneaux en bronze. Mais de toute évidence, on observe dans la nécropole une évolution chronologique interne du Bronze final vers le Premier Age du Fer, du nord vers le sud où les *loculi* sont plus espacés. Certains vases au profil en S, sans intersection, sont unis, sans aucune ornementation ou portent un décor peigné. Ils renferment du mobilier en fer : couteaux à rivets, fibules, à côté d'épingles ou anneaux en bronze, de fusaïoles en terre cuite.

La fouille intégrale de toutes les urnes qui n'étaient pas éclatées, a été réalisée en laboratoire. Les fragments d'os trouvés ont fait l'objet d'une étude anthropologique. Celle-ci a révélé les gestes des préhistoriques et leurs pratiques funéraires. C'est ainsi que les ossements, tous incinérés, examinés ici témoignent d'une intense fragmentation et, d'après leur couleur, d'une température de crémation élevée avoisinant les 700°C.

Le nombre minimum d'individus s'élève à 37 pour les 34 tombes de l'Age du Bronze final (dont 3 urnes avec 2 personnes incinérées) et à 4 pour les 4 sépultures du Premier Age du Fer. Ces sujets se répartissent pour le Bronze final IIIb en 7 adultes, 24 sujets d'âge indéterminable et 6 non-adultes (enfants ou adolescents), et pour le début de l'Age du Fer en 1 adulte et 3 sujets d'âge indéterminable. On n'a pas reconnu d'enfants morts en période périnatale. Et la grande fragmentation des os a empêché la détermination sexuelle.

Le faible poids de la masse des ossements déposés, suggère soit une crémation intense des corps soit un ramassage sélectif des restes incinérés ou encore une combinaison des deux processus, si elle ne résulte pas d'une destruction physico-chimique ultérieure des vestiges. Toutes les régions anatomiques du corps sont représentées, mais pas forcément dans une même urne. Cela laisse supposer la crémation des corps complets.

Cependant, un cas particulier a été observé, où seul le crâne est représenté dans une urne entière, dont on ne peut dire s'il correspond à une

crémation partielle, à un ramassage sélectif, à une particularité du bûcher ou simplement à une crémation longue et intense d'un corps initialement complet.

Aucune étude zoologique n'a été entreprise puisque les restes de faune sont absents.

Dolmen de *la Siureda* (Maureillas)

Le dolmen de *la Siureda*¹⁰ est un monument en bon état de conservation bien qu'il ait été violé comme presque tous les dolmens de la région. C'est un dolmen simple du type le plus répandu en Roussillon. La chambre est pratiquement carrée (1,60 m x 1,70 m) et s'ouvre au Sud-est, orientation habituelle des mégalithes de la Catalogne Nord. Elle est formée de deux grandes dalles sur deux côtés opposés et d'une dalle de plus petites dimensions pour le troisième côté (chevet). Le quatrième côté, au Sud-Est, correspondant à l'entrée du dolmen, est fermé suivant un aménagement original. Trois dalles de plus faible hauteur que les précédentes, se chevauchant, forment le seuil. Une quatrième dalle plus importante (probablement amovible), placée plus haut et devant les trois autres assure la fermeture du dolmen. C'est en quelque sorte la « porte ». Les dolmens étant des sépultures collectives, ils recevaient des cadavres successivement.

Le matériau utilisé est le gneiss local. Le dolmen est entouré d'un tumulus constitué de pierres et de terre. La chambre dolménique est bien centrée, au milieu du tumulus d'une dizaine de mètres de diamètre. La hauteur de ce tumulus n'excède pas 1 m, mais elle devait être supérieure à l'origine. Comme c'est souvent le cas, le tumulus n'est qu'en partie artificiel. Il y a eu utilisation du relief par les Préhistoriques, avec aménagement et apport de matériaux. Aucun vestige archéologique ne fut rencontré pendant le décapage du tumulus.

Lors de la fouille de la chambre, les premières couches fournirent de la céramique relativement abondante mais très fragmentée, datant de l'Age du Bronze final (- 1100 – 700 ans avant notre ère). Elle consiste en morceaux de vases (coupes, petites urnes ou jarres, assiettes, tasses) unis ou décorés de cupules, de cordons, d'impressions digitales, de lignes incisées, de cannelures. A cet horizon protohistorique appartiennent aussi une fusaïole en terre cuite et un fragment d'anneau en bronze, ainsi qu'un fragment de meule.

10 - D'après CLAUSTRÉ Françoise, PONS Patricia. *Le dolmen de la Siureda (Maureillas) et les mégalithes du Roussillon*. Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, 1988, 32 p.

incendie de la zone.

C'est un modeste monument, de petites dimensions mais en très bon état de conservation, bien qu'il ait été vidé comme tant d'autres. Il consiste en une chambre, de plan sensiblement carré, d'un mètre environ de côté. Il s'ouvre au S.-S.-O. (216°), orientation courante quand elle n'est pas S.-E., ce qui est le cas le plus fréquent en Catalogne. Cette chambre est limitée par trois dalles : N.-E. (chevet), S.-E. et N.-O. Le quatrième côté, l'entrée-seuil, devait se composer des deux dalles, et peut-être d'une troisième plus petite, rencontrées en position secondaire dans l'angle ouest (côté externe) du monument. Une grosse dalle de couverture, imposante, sub-ovale, repose sur les dalles-supports. Le matériau utilisé est le gneiss local. Dans la mesure où le monument n'a pas été fouillé, il n'y a pas de mobilier connu.

Le dolmen de *Sant Pere de Laners* appartient à la famille des dolmens simples, reconnus dans les Aspres, le Vallespir et les Albères. Ces petites chambres dites pyrénéennes datent du Néolithique final tardif ou du Chalcolithique récent (seconde moitié du IIIe millénaire) et perdurent à l'Âge du Bronze (IIe millénaire). Ce dolmen relève donc de la phase 4 de la typo-chronologie mégalithique établie pour la Catalogne, succédant à celles 1, 2, 3 des cistes avec tumulus complexes, des coffres enterrés, des dolmens à couloir et des galeries catalanes.

Le dolmen de *Ribes Rojes* (Taulis)

Le dolmen de *Ribes Rojes*¹² est situé sur le territoire de la commune de Taulis, aux confins du Vallespir et des Aspres. Le lieu-dit se réfère à un bord de précipice : *riba*, et à la couleur brun rouge ou rouille du paysage : *roja*. L'architecture du dolmen sans couloir de *Ribes Rojes*, est simple. Il s'agit d'une petite chambre quadrangulaire à demi-enterrée (1,30 m x 1,20 m), bien conservée, fermée sur les 4 côtés par des dalles en roche schisteuse. L'orientation de l'entrée est nord-est / sud-est.

Hormis la lame de silex, recueillie sur le tumulus, de type chalcolithique, tel que l'on en rencontre aussi bien dans les grottes sépulcrales que dans les dolmens, l'absence de mobilier nous empêche d'attribuer une datation précise au monument de *Ribes Rojes*. En revanche l'architecture est caractéristique de la phase récente du mégalithisme pyrénéen occidental, qui voit se développer, au cours de la seconde moitié du IIIe millénaire (Chalcolithique / Bronze

Exceptionnels sont les éléments qui pourraient relever de la phase primitive d'édification du dolmen, au Chalcolithique ou au début de l'Âge du Bronze, vers – 2000 -1800 ans avant notre ère, avant le passage des gens du Bronze final. Ce sont quelques tessons et menus fragments osseux humains et une perle en variscite. La variscite, minéral d'un vert turquoise, a été très recherchée par les hommes préhistoriques dès l'époque néolithique pour la confection de leurs éléments de parure.

Dolmen de *Sant Pere de Laners* (Les Cluses)

Le dolmen des Cluses¹¹ se situe dans le vaste terroir de *Canors*, à 500 m à vol d'oiseau au Sud/ Sud-Ouest de l'ancienne paroisse médiévale de *Sant Pere de Laner*, dont subsistent aujourd'hui le *Mas d'en Calcina* et l'église romane de *Sant Pere*.

Connu depuis toujours par la famille, propriétaire de la parcelle, il a été localisé par les archéologues en 2001, suite à un important

11 - Travaux inédits CASTELLVI Georges, GOT-CASTELLVI Sabine, CLAUSTRÉ Françoise et IUND Richard

12 - D'après CLAUSTRÉ Françoise, DONAT Richard. Le dolmen de *Ribes Rojes*, Taulis (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XVI, 1998, p. 21-26.

ancien), les dolmens simples, les « chambres pyrénéennes » et les coffres mégalithiques aux dimensions variables. Ces dernières sont réduites dans le cas du coffre semi-enterré de Taulis. D'autres monuments du Vallespir se rapportent à la même période : le dolmen de la *Caixa de Rotllan*, à Arles sur Tech ; dolmen de la *Cova d'En Rotllan* à Corsavy ; le dolmen de la *Siureda* à Maureillas ; le dolmen du *Col de l'Oratori* à Saint-Marsal. Il semblerait souhaitable de poursuivre des travaux de recensement, de fouilles et de conservation de monuments et gravures mégalithiques du Vallespir et en particulier de Taulis.

Dolmen du Serrat d'En Jacques (Saint-Michel-de-Llotes)

Ce dolmen¹³ anciennement fouillé par P. Ponsich puis par J.-Ph. Bocquenet, a fait l'objet d'une publication à laquelle F.Claustre s'est associée, notamment pour l'étude des anses à pouciers.

Ce monument se trouve sur la frontière entre les territoires des communes de Saint-Michel-de-Llotes et Caixas, sur une arête rocheuse orientée est-ouest. Le schiste du substrat a été utilisé pour le tumulus et son dolmen. Celui-ci est de forme rectangulaire allongée, légèrement trapézoïdale, orienté est/sud-est. La dalle de couverture est brisée en deux sur place. L'espace sépulcral est fermé à l'ouest par une dalle de chevet débordante, et à l'est par une autre dalle basse qui ménage une petite entrée en porte-fenêtre d'où part un couloir large. Le tumulus circulaire est bordé de gros blocs et de quelques dalles dressées verticalement. Des cupules ont été creusées dans la dalle de couverture, sur l'un des orthostates et sur des petites dalles du tumulus (fig. 6).

Ce monument si l'on s'en réfère à son architecture, peut être rattaché aux dolmens à couloir large qui se retrouvent fréquemment en Catalogne sud. Ces monuments sont généralement associés à du mobilier du Néolithique récent de type Vérazien, représenté ici par des fragments de cordons lisses, ce qui daterait sa construction et sa première utilisation : vers - 2300 av. notre ère.

Les seuls vestiges anthropiques retrouvés, gisaient épars sur et dans le tumulus, et semblent correspondre à la vidange de la *cella*,

tout comme les céramiques épicanpaniformes et bronze moyen trouvées lors des fouilles successives (poteries à décor barbelé, jattes à anses à poucier, etc.). Au Bronze final, le tumulus a été utilisé pour une sépulture à incinération dont témoignent une urne décorée de cannelures torsadées et un fragment de crâne brûlé.

Conclusion

L'oeuvre scientifique de Françoise Claustre a permis de mieux connaître les sociétés du 5e au 1er millénaire avant notre ère en Roussillon, par ses fouilles ingrates en grottes, dont de nombreuses publications témoignent. Cette exposition a montré un panorama des sites connus pour ces périodes, à travers un riche mobilier encore visible à la Maison du Patrimoine - Françoise Claustre de Céret, de décembre 2009 à avril 2010, puis l'exposition ira aux Archives Départementales à Perpignan durant l'année 2010.

13 - D'après PONSICH Pierre, CLAUSTRE Françoise. Le dolmen n°1 du *Serrat d'en Jacques* (Caixas) et les anses à poucier en Roussillon. *Archéologie récente en Roussillon. Hommage à Georges Claustres. Etudes Roussillonnaises*, XV, 1997, p. 41-50.

FENÊTRE SUR LE SUD

Andrée Basso

Devenue traditionnelle depuis 1997, cette appréciable rubrique donne un bon aperçu de la recherche archéologique relatée à travers la presse du Principat de Catalunya. La synthèse de ces articles traduits en français par Andrée Basso, qui a créé cette utile « fenêtre », a parfois été assortie d'une note qui précise la portée ou les limites de certains articles. Les articles sont présentés par ordre chronologique des sites qui y sont présentés.

Découverte de vestiges humains de 1,3 millions d'années à Atapuerca

Les codirecteurs des fouilles d'Atapuerca ont présenté hier les résultats de la campagne 2008. Une des découvertes les plus importantes est celle de la première phalange du cinquième doigt de la main gauche d'un hominidé, sûrement un enfant. Cet os démontre que la présence humaine en Europe occidentale remonte à plus de 1,3 millions d'années. La faune retrouvée donne des indications sur l'environnement dans lequel vivait l'humanité de cette époque.

D'après le *Diari de Girona*, 26-07-2008

Découverte d'un collier de plus de 13000 ans à Lleida

L'équipe de fouilles du SERP (Séminaire d'Etudes et de Recherches Préhistoriques) de l'Université de Barcelone a découvert dans la grotte-abri du *Parco* (*Alos de Balaguer, Lleida*), une concentration exceptionnelle de tests de mollusques marins méditerranéens (*Homalopoma sanguineum*), coquillages qui devaient faire partie d'un collier préhistorique, l'un des plus anciens découverts dans la péninsule ibérique. En effet, seules quelques rares coquilles de ce type sont attestées sur les sites paléolithiques des côtes du Levant et des Cantabres.

D'après le *Diari de Girona*, 15-07-2009

Des gravures préhistoriques obligent à changer le tracé routier de la route Palamos-Platja de Aro

Les travaux de dédoublement de la C31 entre *Palamos* et *Platja de Aro* ont révélé de nouvelles gravures rupestres préhistoriques à proximité de la route. Ceci a obligé l'entreprise *Gisa* à déplacer légèrement le tracé de la nouvelle voie. Ces gravures seront maintenues *in situ* car trop fragiles pour être prélevées.

D'après le *Diari de Girona*, 01-08-2009

Le dédoublement de la C31 à Calonge pourrait affecter un gisement archéologique inédit

Une information a permis de localiser un site archéologique près du mas *Palet dels Llops*. Il s'agit d'un « paradolmen » qui conserve les murs du corridor d'accès à la chambre sépulcrale, laquelle serait fermée à la fois par la roche naturelle et par des orthostates. Ce gisement n'était pas inventorié. D'après le relief et la géologie du terrain (chaos granitiques), il pourrait se trouver d'autres structures identiques aux environs.

D'après *El Punt*, 29-10-2008

Le projet GERUNDA met d'identifier une villa romaine fondée au Ier siècle avant J.-C.

Les archéologues du projet GERUNDA ont confirmé l'hypothèse de l'existence d'une villa romaine à *Vilablareix*. ont mis au jour des vestiges d'habitat. Pour l'instant, les fouilles entreprises devant l'église sur une zone de 35 m de long et de 7 m de large ont dégagé une canalisation de 25 m de long fermée par des pierres de tailles et du mortier, les traces de différents murs et le soubassement d'une citerne dans laquelle est conservé le pavement d'époque romaine. La canalisation amenait l'eau de la rivière dans la citerne où elle était stockée. Ces structures correspondent à l'aire artisanale de la *villa*. D'après l'archéologue Lluís Palahi, la chronologie couvre le Ier siècle avant J.-C. jusqu'au IV-Ve siècle de notre ère. On a également trouvé de la céramique et des pièces de monnaie de différentes époques : romaines, médiévales et même du XIXe.

La découverte s'est faite dans le cadre du projet pour retrouver les traces de l'antique *Gerunda*, projet impulsé par la *Diputació de Girona*, l'université (*UdG*) et les municipalités de *Sarria de Tern*, *Sant Julia de Ramis* et *Vilablareix*. La finalité est de revaloriser les origines ibères et romaines de *Girona* grâce aux fouilles

des sites proche. Deux d'entre eux, l'oppidum de *Sant Julia de Ramis* et la *villa* romaine de *Sarria de Ter*, étaient déjà connus. Mais les archéologues supposaient qu'une autre *villa* était située devant l'église de *Vilablareix*, dont la construction est liée au monument funéraire de la *Tor-ratxa*, situé à quelques mètres. Ils ont déclaré : « nous espérons que les prochaines campagnes de fouilles nous permettront de voir l'extension de la *villa*, mais il sera difficile de la délimiter étant donné qu'une partie peut se trouver sous les murs de l'église ».

D'après le *Diari de Girona*, 09-12-2008
.....

Découverte d'une villa romaine du Ier siècle après J.-C. à Santa Cristina de Aro

Les fouilles de l'église de *Belloc* de *Santa Cristina d'Aro* ont mis au jour une nécropole médiévale et les vestiges d'une *villa* romaine. Dans le cimetière, douze tombes ont été identifiées au sein des vestiges d'un habitat du Ier siècle après J.-C. appartenant à la *villa*. Cette dernière comprend des pavements et des murs qui compléteront les connaissances sur l'habitat antique dans la vallée d'*Aro*. Les tombes découvertes dans la nécropole devraient permettre, selon leur état de conservation, d'entreprendre des études anthropologiques.

D'après le *Diari de Girona*, 08-08-2009
.....

Découverte d'un hypocauste du IIe siècle dans la villa romaine de Sarria de Ter

La seconde campagne de fouilles archéologiques sur cette *villa* découverte dans les années 70 a révélé une chambre circulaire souterraine de chauffe datée du IIe siècle dans un bon état de conservation. D'après les archéologues, le fait est notable, car il n'y a aucune zone de bains à côté. Selon Lluís Palahi, directeur des fouilles, cela confirme un certain luxe du site car « seuls les riches pouvaient disposer de telles chambres ». Et de conclure que le propriétaire se servait de cette salle l'hiver pour se relaxer ou recevoir des visites. Un autre hypocauste situé à l'autre extrémité de la *villa*, mais très endommagé, a été également découvert pendant cette campagne. Six pièces situées autour d'une fontaine monumentale ont été fouillées et deux d'entre-elles ont livré des mosaïques géométriques.

D'après *El Punt*, 15-05-2009
Diari de Girona, 15-05-2009
.....

Quatre mosaïques confirment l'existence d'une villa romaine à Sant Feliu de Guixols

Ces mosaïques, dont une très grande et bien conservée, ont été découvertes lors de la seconde année de fouilles organisées conjointement par la municipalité et l'Université de *Girona* (*UdG*). Ainsi, ce qui n'était qu'une hypothèse de travail, partiellement corroborée par des découvertes ponctuelles lors d'opérations antérieures, est confirmé par ces vestiges. Les fouilles effectuées en 2009 permettent de voir clairement que les alentours du monastère accueillait un bâtiment (vraisemblablement une *villa*) daté du IVe ou du Ve siècles après J.-C., d'après différents détails des motifs traités. Sur la mieux conservée se remarque une fleur à six pétales encerclés, parmi d'autres bleu, marron et jaune en forme de vagues. L'édifice devait disposer de plusieurs pièces, les unes pour des fonctions de pouvoir, les autres pour l'exploitation agricole et les troupeaux.

D'après le *Diari de Girona*, 25-02-2009
.....

Site rural du VIIIe siècle avant J.-C à la Vall d'en Bas

Les derniers travaux archéologiques qui ont été effectués près du *Mas Aubert* à la *Vall d'en Bas* ont confirmé l'existence d'un site rural protohistorique. Il comprenait une maison centrale et un ensemble de structures proches, dont la fonction était liée à l'édifice central, tout en restant distinctes. Les fouilles dans ce secteur ont débuté il y a trois ans. En 2006 fut découverte une structure de grande dimension datée du VIIIe siècle BC par le 14C. Elle comprenait trois pièces contenant de la céramique de l'Âge du fer ainsi qu'un petit collier en bronze.

Cette année, les recherches se sont focalisées sur la zone qui entoure la structure centrale et où, l'an dernier, avait été dégagée une petite construction. Celle-ci servait soit de magasin pour les habitants de l'édifice central, soit d'espace de travail artisanal. Lors de cette campagne, à laquelle ont participé des archéologues et des étudiants de différentes universités catalanes et françaises, deux nouvelles constructions ont été dégagées : un petit édifice avec un foyer et une zone creusée où l'on faisait aussi du feu et qui contenait des restes d'os d'animaux, des cendres, des pierres et de la céramique. La fonction de cette dernière structure reste à déterminer.

D'après le *Diari de Girona*, 02-08-2008
.....

Nouveaux fragments de fresque romane à Taüll

Le mur roman de l'église *Sant Climent* de Taüll, monument le plus révélateur de l'art roman catalan, réserve encore des surprises. Huit ans après la dernière découverte (la figure de Caïn dans la partie supérieure droite de l'abside) on a constaté que le mur continuait sous le chœur à 20 ou 50 cm sous terre, avec une frise ornementale. On l'a découvert sous la base de l'arc gauche de l'abside. En face ont été retrouvés des restes du même motif, de sorte que ce dernier doit faire le tour. Les experts l'attribuent au maître de Taüll et font remarquer qu'il explique comment se résolvait l'union de la fresque et du sol dans l'art roman.

D'après *El Punt*, 27-11-2008

L'ermitage de Palol de Sabaldoria livre ses secrets

L'archéologue Anna Auge, directrice de l'entreprise JANUS, et son équipe, effectuent une série de tâches de réhabilitation dans l'ermitage pré-roman de l'ensemble historique de Palol de Sabaldoria qui comprend un château médiéval et un mas du XVI^e siècle. L'ermitage pré-roman est daté à la charnière entre le IX^e et le Xe siècle et les premiers documents écrits remontent au XI^e. Il s'agit d'un testament de 1020 dans lequel le comte Tallafero de Besalu laisse en héritages ses terres de Palol. Ces documents attestent que l'église a été utilisée du XII^e au XVIII^e, puis qu'elle s'est détériorée. La construction de mas aux alentours a contribué à sa ruine en prélevant les pierres du monument. De l'extérieur se remarquent les caractéristiques du style pré-roman : construction en *opus spicatum*, une nef unique et une abside trapézoïdale. On peut également voir une partie ajoutée au XVI^e siècle. On a découvert à l'intérieur vingt sépultures, six de l'époque médiévale, quatorze de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e). Huit de ces sépultures concernaient des enfants. Il s'agit maintenant d'étudier les ossements pour pouvoir déterminer les causes de la mort. On a en outre découvert trois silos qui servaient à emmagasiner des céréales, en relation avec le château médiéval.

D'après *Hora Nova*, 19-09-2008

La municipalité de Castello d'Empuries acquiert une monnaie d'Empurias du XIII^e siècle

Le CDRHL (Centre de Diffusion et de Recherches de l'Histoire Locale) de la municipalité de Castello a acquis récemment une monnaie

qui correspond au règne de Ponç Hug V. Il s'agit d'une pièce en très bon état de conservation et de grande qualité. Cette pièce est de petites dimensions et pèse approximativement 0,70 gr. On retrouve à l'avvers l'épée caractéristique de la maison d'Empuries et l'inscription *Comte d'Empuries*. Au revers apparaissent le nom du comte et une croix.

D'après *El Punt*, 01-09-2008

Fresques gothiques du XIII^e siècle au monastère de Sant Miquel de Cruilles

La découverte de fresques romanes a été une surprise tant pour les restaurateurs que pour les administrations impliquées dans les restaurations effectuées au monastère de *Sant Miquel de Cruilles* car l'intention était plutôt de rechercher des peintures murales baroques. Elle prouve que tous les murs de l'édifice étaient peints au Moyen Âge. C'est exceptionnel car les églises romanes sont sensées n'avoir que la nef ou une chapelle peintes, mais pas toutes. Le responsable de la restauration, Rudi Ranesi, a expliqué que la technique en semi fresque, tout comme l'iconographie, datent ces peintures du XIII^e siècle. Elles ont une qualité similaire à celle du *Salo del Tinell* à Barcelone ou du Palais des Archevêques de Narbonne.

D'après *El Punt*, 03-12-2008

Diari de Girona, 03-12-2008

La croix de Vilabertran réservait une surprise

Des restaurateurs du CRBMC (Centre de Restauration de Biens Meubles de Catalogne), du DCMC (Département de la Culture et des Moyens de Communication) qui travaillent en coordination avec le MHC (Musée d'Histoire de Catalogne), ont découvert des documents dans les quatre grands médaillons situés aux extrémités de la croix de Vilabertran, la plus ancienne croix processionnelle en orfèvrerie de Catalogne. Il s'agit de fragments de textes de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e qui confirment une origine régionale. En effet, parmi les termes en catalan et latin, on y lit une référence à l'évêché de Girona. Les minuscules documents seront restaurés et analysés aux ANC (Archives Nationales de Catalogne).

Datée du XIV^e siècle, la croix processionnelle d'orfèvrerie gothique est la plus grande de Catalogne : 1,60 m de haut pour 1 mètre de large. On considère qu'elle fut ouvragée au cours du premier quart du XIV^e siècle grâce à la concordance des détails décoratifs avec ceux d'autres pièces découvertes à Girona. Même si sa décoration est gothique, elle présente la

forme typique des croix romanes. Elle est en chêne plaqué de fines feuilles d'argent, surdorées et très travaillées. Les médaillons des bras, où furent découverts les textes, sont décorés de pierres précieuses et de quelques camées gréco-romaines en réemploi. La croix présente le Christ crucifié avec quatre petits cercles où sont représentés les évangélistes autour de ses bras. Sur les bras apparaissent Saint Jean et la Vierge, dans la partie supérieure un ange soutenant le soleil et la lune, dans la partie inférieure, probablement Adam ou Pégase.

D'après le *Diari de Girona*, 26-07-2008
.....

Les peintures cachées de *Sant Feliu* à *Girona*

Lors d'une opération de nettoyage, les restaurateurs de l'église *Sant Feliu* ont découvert des restes de polychromie sous l'épaisse couche de chaux. Il s'agit de peintures faites à la détrempe où prédominent les ocres, les rouges et les bleus. Outre le recouvrement des clefs de voûte, les peintures offrent des motifs récurrents. On peut y voir des dragons et des motifs floraux enrubannés de tores dorés. Les experts pensent que ces peintures sont concomitantes à l'achèvement de cette partie de l'église qui date de la fin du XVe siècle. Le nettoyage de la voûte va continuer encore six mois avec d'autres découvertes possibles.

D'après le *Diari de Girona*, 19-09-2008
El Punt, 19-09-2008
.....

Archéologie d'une montagne brûlée. Massif de Rodès, P.-O.
(O. Passarius, A. Catafau et M. Martzluff dir.),
Collection Archéologie départementale du Pôle archéologique départemental,
Conseil général, A.A.P.-O. et Trabucaire éd., Perpignan (503 p. et ill.).

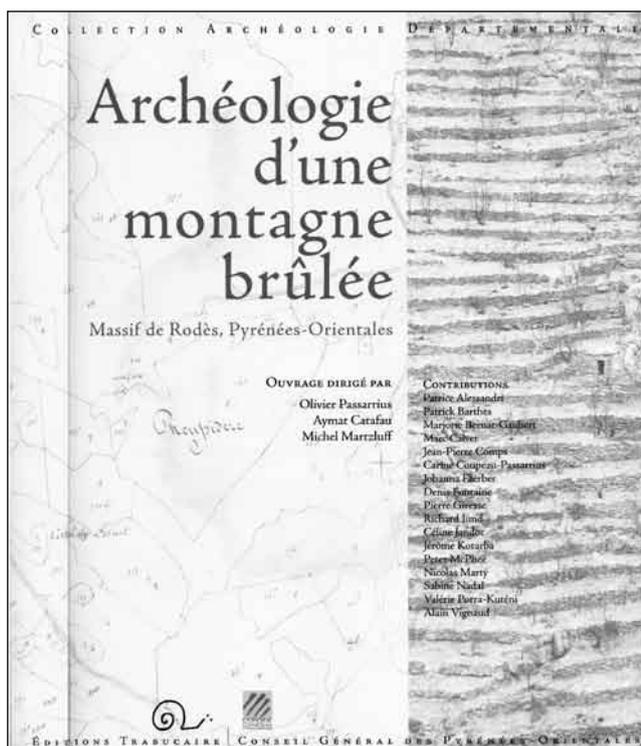
(Discours prononcé lors de la présentation du livre à l'Hôtel du département)

Mesdames et messieurs, chers amis,

Laissez-moi tout d'abord rendre hommage à mes collègues, directeurs de ce livre, dont la bonne énergie a permis de mettre en musique ce qui est avant le fruit d'un gros travail de terrain et d'analyse où se sont investis beaucoup de chercheurs. Tous ont joué le jeu, il faut le souligner, mais l'orchestration n'était pas évidente. Figurant parmi les auteurs de cet ouvrage, je ne vais pas profiter de ma présence à cette tribune pour m'envoyer des fleurs ... quoique, finalement ... c'est bien cet exemple qui nous vient aujourd'hui des plus hautes sphères de la société via les médias pour nous convaincre que la meilleure façon de recevoir des lauriers est sans aucun doute de savoir se les poser soi-même sur le crâne !!!

Or, curieusement, le fait de crâner, disons de « bien savoir se vendre », consiste quelque part à se dévaloriser en se positionnant sur un marché mondial des valeurs où caracolent en tête les rois du pétrole et du yaourt aseptisé, un marché qui tire en principe les prix vers le bas ... et surtout ceux concernant les chercheurs pratiquant les humanités qui spéculent souvent sur des choses qui ne valent pas tripette en termes de rapport financier immédiat, on le sait. C'est au final pourquoi il serait dangereux de se placer ici dans la gondole des merveilles autoproclamées et autres polarités d'excellence - une attitude qui prévaut un peu partout maintenant, hélas ! - y compris dans les plus modestes des académies prétendant figurer au top 50 du marché international des connaissances.

Ainsi ne parlerai-je pas de ce très beau livre en termes élogieux par simple prudence, tout simplement, malgré la fierté de pouvoir le tenir en main désormais, je vous l'avoue volontiers. Tiens ! Je n'en parlerai même pas comme on le ferait en brandissant avec orgueil sa progéniture à ses proches tout en guettant d'un œil attendri et quelque peu inquiet leurs réactions.



En effet, bien que l'on puisse éventuellement parler de procréation en la matière au sens qu'elle est sans doute liée à un vif plaisir et à la joie du partage, il s'agit quand même de présenter le fruit d'une œuvre largement collective qui résulte surtout de beaucoup de travail et d'opiniâtreté. Et comme tout labeur a besoin d'un cadre et que celui-ci n'est pas, vous vous en doutez, le refuge moelleux d'une douillette couche, il faut savoir que le produit éminemment combustible de cette recherche sur les zones brûlées - oui : combustible parce qu'il est couché sur papier et qu'il avance des thèses soumises au progrès des connaissances, par conséquent conjoncturelles - que ce produit donc, s'inscrit dans un environnement qui l'a favorisé - et là, bien entendu, je ne songe pas à la trouble liaison qu'il pourrait y avoir entre l'extension des friches, la pyromanie rurale et le réchauffement climatique !.

Cet environnement, il s'incarne principalement dans les promoteurs de ce livre qui sont, comme cela est écrit sur sa couverture et par ordre alphabétique : l'Association Archéologique des P.-O., que je représente ici, le Conseil général de ce département et l'Université de Perpignan. Vous avez donc compris que je vais m'attacher à éclairer le rôle de notre chère association dans cette aventure.

Et tout d'abord pour dire que cette association loi 1901, fondée il y a 27 ans, n'a pas en son principe premier de vocation scientifique, comme c'est le cas pour un laboratoire de recherches. Son rôle est d'ordre patrimonial. Mais en archéologie, qu'est-ce que le patrimoine ? Ce ne sont pas simplement des objets qui représenteraient une archive pouvant parler d'elle-même. Cette source est avant tout muette, surtout si elle trouve déconnectée de son contexte. Car le patrimoine, c'est d'abord le terrain qui contient cette archive, ce sont des sites qu'il faut découvrir en prospection, c'est leur investigation, parfois leur fouille, tout ce qui renvoie à une logistique et à des capacités. C'est aussi le traitement et la conservation des mobiliers, ou bien celle des monuments et cela suppose de lourds investissements en moyens matériels et humains. Et c'est bien entendu l'étude de cette archive qui est au centre, laquelle implique des compétences qu'il est difficile de réunir aujourd'hui en dehors du milieu professionnel.

C'est pourquoi notre association, dès son origine, a misé sur un bénévolat « haut de gamme » qui réunisse les amateurs aux professionnels, mais qui puisse aussi seconder les pouvoirs publics en nouant une étroite relation avec ceux-ci. Sans toutefois oublier ce qui fait aussi notre spécificité : notre rôle citoyen, c'est-à-dire diffuser les connaissances auprès du public, l'alerter quand il le faut, quand ces précieuses archives sont menacées de disparaître sans analyse, et cela passe logiquement par le souci d'intéresser les collectivités territoriales à travers les élus au bien commun de ces archives. Ce n'est pas évident !

Cependant, depuis plus d'un quart de siècle, nous n'avons jamais baissé les bras sur ces objectifs. Et nous trouvons aujourd'hui pas mal de satisfactions à poursuivre cette tâche dans un contexte qui n'est pas toujours très rose, en particulier à cause du désengagement financier de l'État.

Satisfaction d'abord d'être épaulé par un large public, dont le noyau dur est d'une fidélité à toute épreuve, mais un public cependant redoutable parce que très cultivé et très exigeant sur la qualité de ce que nous faisons. Autre satisfaction aussi est d'avoir su tisser les liens des plus solides, dans l'action, avec le meilleur de la recherche et même d'avoir su faire accepter notre bénévolat à l'INRAP, à la DRAC ou au CNRS. Je ne vais pas détailler tous les contacts académiques ou scientifiques noués dans l'action concrète à partir de l'étude du terrain, vous les trouverez dans notre bulletin et aussi dans les livres que nous avons publiés ou dans ceux où nous avons été associés ces dernières années. Cela commence à représenter un certain poids ... Autre satisfaction, celle d'avoir été entendu par le Conseil général, qui a pris en charge la conservation des collections publiques après avoir créé un pôle archéologique. Une action pour le patrimoine archéologique de ce coin catalan de la République que nous espérons très fortement pouvoir intéresser prochainement d'autres collectivités, en particulier la communauté de commune autour de Perpignan, où se détruit aujourd'hui une grande partie des archives de notre sous-sol, compte tenu de l'urbanisation galopante.

J'en finirai avec cette notion de patrimoine alors que l'on nous parle tant « d'identité nationale », de racines, en vous disant ceci : les racines, contrairement à ce que qu'écrivait Charles Maurras, ne poussent pas naturellement sous les pieds des Français, pas plus qu'elles ne relient n'importe quel peuple instinctivement à sa terre. Les racines de l'humanité ne sont pas inscrites dans l'instinct - et surtout pas dans le mauvais !- mais elles se cultivent. Sans culture, pas de racines. Et elles ont aujourd'hui plus que jamais besoin des chercheurs pour les jardiner. C'est bien pourquoi nous faisons encore des livres en rassemblant toutes les énergies et les compétences possibles ... tout en essayant de ne pas être trop mauvais.

Michel Martzluff,
Président de l'A.A.P.-O.,
Le 17 décembre 2009

Les nouveautés de la bibliothèque et du « net »

Guillaume EPPE

La fréquentation au 30 octobre 2009 s'élève à 393 personnes dont 256 adhérents de l'A.A.P.-O. (chiffre incluant les adhérents issus d'une administration ou les adhérents étudiants) soit une hausse de 4,80 % par rapport à 2008 (375 personnes dont 270 adhérents au mois d'octobre 2008). Les étudiants et enseignants des Universités (Perpignan, Montpellier, Girona) représentent 25,96% des lecteurs. Les archéologues professionnels (INRAP, CG66, SRA et Acter) représentent 33,07%, les autres administrations (ONF, PNR) 1,02%. Les 39,95% restant se répartissent entre les adhérents de l'A.A.P.-O. hors administrations, particuliers, responsables d'exploitations...

Le répertoire consultable sur le site internet compte, au 30 octobre 2009, 20075 références dont 2290 ouvrages, 1012 tirés à part et plus de 16500 articles de revues ou d'actes de colloques.

Pour la période d'octobre 2008 à octobre 2009, la bibliothèque a reçu 106 ouvrages (dont 71 ont été donnés, 24 mis en dépôt par l'INRAP, 9 reçus en échanges et 2 achetés), 25 tirés à part (dont 23 ont été donnés et 2 mis en dépôt par l'INRAP).

Pour les revues entrées en bibliothèque, il y a 78 titres de revues qui représentent 141 numéros. 4 titres de revues ont été achetés (soit 11 numéros), 46 titres de revues proviennent des échanges* avec notre bulletin ARCHÉO-66 (57 numéros), 24 titres de revues sont des dons (soit 64 numéros) auxquels on ajoute les 3 titres de revues (soit 9 numéros) qui ont été déposés par l'INRAP. Bien évidemment, le dernier numéro d'ARCHÉO-66 est en bibliothèque.

*Les échanges concernent 58 associations, centres de recherches, musées et autres institutions françaises ou étrangères (Allemagne, Andorre, Belgique, Espagne, Italie, Portugal, Suisse). Des échanges ont également été envisagés avec le Centre d'Etudes Cathares René Nelli (Carcassonne), la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne (Narbonne), les Travaux d'Archéologie Limousine (Limoges), et la revue Fenouillèdes (Saint-Paul-de-Fenouillet).

Contactées à deux reprises, aucune de ces institutions ne s'est encore manifestée. Un échange est prévu avec la Fédération Archéologique du Loiret.

Parmi les autres documents reçus, n'oublions pas 1 carte au 1/25000 qui a été achetée, 3 autres, à la même échelle, qui ont été données et 1 DVD-Rom et 1 CD-Rom qui ont été donnés.

Les donateurs sont : Abélanet Jean, Alessandri Patrice, Association *Albera Viva*, Azzopardi Corinne, Basset Annie, Brieu Claire, Catafau Aymat, Comps Jean-Pierre, Courrent Jean, Dalschaert Eldwige, Donat Richard, Dory Franck, Eppe Guillaume, *Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques Tolvère* (L'Isle d'Espagnac, Charente), Ibergay Guy, Jacob Henry, Lacombe Jean-Pierre, Lannuzel Gilbert, Martzluff Michel, Mazière Florent, *Museu d'Arqueologia de Catalunya*, Passarrius Olivier, Pezin Annie, Association *Le Passe-Murailles* (Patrimoine en Région), Salles Claude, Sauvant Michel, Schlotmann Joaquim et Barbara, Toledo i Mur Assumpcio.

Ouvrages et tirés à part

Paléolithique

ESTRADA Alícia : *La malacofauna marina dels jaciments epipaleolítics catalans : una aproximació als usos simulies i culturals*. SERP, Monografies 7, Barcelona, 2009. 91 p. Don M. Martzluff.

Néolithique

CAVULLI Fabio : *Abitare il Neolitico. Le più antiche strutture del Neolitico in Italia Settentrionale*. Preistoria Alpina, 43.2008/Supplemento 1. Museo Tridentino di Scienze Naturali, Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Filosofia, Storia e Beni Culturali. 480 p., 88 ill. Echange.

MOLIST-MONTANYA Miquel : *Problématique des structures de combustion fermes au Proche Orient Néolithique Pré-Cramique (10000-6000 B. C.)*. *Actes du colloque de Nemours, 1987, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île de France*, 2, 1989. P. 303 à 312. Don Toledo i Mur A.

ROUSSOT-LAROQUE Julia : Paradigmes perdus, paradigmes retrouvés... Le Campaniforme atlantique et les sociétés du Néolithique final e l'Ouest. *Revue Archéologique de l'Ouest*, supplément n°2, 1990. P. 189 à 204. Don Toledo i Mur A.

Chalcolithique

ALCADE i GURT Gabriel., MOLIS i MONTAÑA Miquel, TOLEDO i MUR Assumpció (dir.) : Procès d'ocupació de la Bauma del Serrat del Pont (La Garrotxa) a partir del 1450 A.C. Publicacions Eventuals d'Arqueologia de la Garrotxa 1. Museu Comarcal de la Garrotxa, 1994. 95 p., 66 fig., 12 tabl. Don R. Donat.

ALCADE i GURT Gabriel., MOLIS i MONTAÑA Miquel, SAÑA i SEGUÍ Maria, TOLEDO i MUR Assumpció (dir.) : Procès d'ocupació de la Bauma del Serrat del Pont (La Garrotxa) a partir del 1450 A.C. Publicacions Eventuals d'Arqueologia de la Garrotxa, 2. Museu Comarcal de la Garrotxa, 1997. 125 p., 76 fig., 30 tabl. Don R. Donat.

COULAROU Jacques, JALLET Frédéric, COLOMER Albert, BALBURE Jean : *Boussargues. Une enceinte chalcolithique des garrigues du Sud de la France*. CRPPM, EHES, Musée du Pic Saint Loup, AEP, Toulouse, 2008. 337 p., 324 fig. Echange.

Bronze

AGUSTÍ Bibiana, BURCH Josep, MERINO Jordi : *Tombes, sitges i muralles (excavacions arqueològiques a Sant Julià de Ramis, 1991-1993)*. Museu Arqueològic de Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya, 1995, 45 p. Don Toledo i Mur.

BRITO MOREIRA (de) Alvaro : *O castro do Monte do Padrão. Do Bronze Final ao fim da Idade Média. The « Castro » of Monte Padrão ; From Late Bronze Age to the end of the Middle Ages*. Câmara Municipal de Santo Tirso, Mediana Concept, Porto, 2005. 77 pages. Don Toledo i Mur.

COLES J. M., HARDING A. F. : *The Bronze age in Europe*. Methuen & Co Ltd., London, 1979. 581 p. Don Toledo i Mur.

VITAL Joël : Habitats de l'âge du Bronze dans la vallée du Rhône et les Alpes occidentales. *Un monde villageois. Habitat et milieu naturel en Europe de 2000 à 500 av. J.-C.*, Lons-le-Saulnier, 1990. P. 113 à 128. Don Toledo i Mur A.

Fer

BRUN Patrice, RUBY Pascal : *L'âge du Fer en France. Premières villes, premiers états celtiques*. INRAP, Editions La Découverte, Paris, 2008. 177 p. Dépôt INRAP.

BUXÓ Ramon, PONS Enriqueta (coord.) : *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llençguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*. Sèrie Monogràfica 19, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Generalitat de Catalunya, Girona, 2000. 206 p. Don Toledo i Mur.

COFFYN A. : Les épées à antennes du sud de la France. *Le Premier Âge du Fer en Aquitaine, ctes du IIIe colloque de protohistoire d'Aquitaine, Bordeaux, 26-28 octobre 1973*. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, n°152, tome XLII, 1974. Tiré à part. P. 63 à 71. Don Toledo i Mur.

MARTÍN i ORTEGA Aurora, PLANA MALLART Rosa, CARAVACA DELCLÓS Jordi : Les activitats artesanals al poblats d'Ullastret (Baix Empordà, Girona), i en el seu territori. *III Reunió sobre Econòmica en el Món Ibèric*, Saguntum-Plau, Extra-3, 2000. Tiré à part. P. 249 à 256. Don Toledo i Mur.

NIETO Xavier, SANTOS Marta : *El vaixell grec arcaic de cala Sant Vicenç*. Monografies del CASC, 7-2008. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Centre d'Arqueologia Subaquàtica d'Catalogne, Girona. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, Consell de Mallorca, 2009. 469 p., 407 fig. Echange.

PERICAY Pedro : *Las raíces históricas del extremo NE peninsular desde la lingüística. Para una caracterización prerromana del Ampurdán*. Ediciones Biblioteca Palacio Peralada, Figueras, 1956. 74 p. Don Abélanet J.

PONS i BRUN Enriqueta (Dir.) : *El Mas Castellar-Pontós (Alt Empordà). Anys 1990-1993*. Centre d'Investigacions Arqueològiques de Girona, Girona, 1993. Np. Don Toledo i Mur.

PONS i BRUN Enriqueta, SOLÈS i COLL Alba : *La necròpolis d'incineració del Pi de la Lliura - Vidreres*. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura i Mitjans de Comunicació, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ajuntament de Vidreres, 2008. 146 p., 68 fig. Don Toledo i Mur.

Epoque Romaine

BRUNET-GASTON Véronique : *Esquisse du paysage architectural à Durocortorum*. Archéologie Urbaine à Reims, vol. 8. Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, tome 101-n°2, 2008. 100 p. Echange.

CASTELLVI Georges, NOLLA Josep Maria, RODA Isabel : *Le Trophée de Pompée dans les Pyrénées (71 avant J.-C.). Col de Panissars, Le Perthus (France), La Jonquera, Haut-Empordan (Espagne)* 58° supplément à Gallia, CNRS Edition, Paris, 2008. 269 p., 166 figures, 17 tableaux, 3 graphiques. Acquisition.

DORY Franck : Recherches sur la campagne viennoise dans l'antiquité. *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°83, 1988, fasc. 4. P. 113 à 118. Don F. Dory.

DORY Franck : Inventaire archéologique des environs de Vienne (rive gauche du Rhône). *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°84, 1989, fasc. 3. P. 107 à 115. Don F. Dory.

DORY Franck : Découvertes archéologiques orientalisantes aux Roches-de-Condrieu (Isère). *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°90, 1995, fasc. 3. P. 78 à 86. Don F. Dory.

DORY Franck : A propos d'un nouveau vicus de la cité de Vienne. *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°101, 2006, fasc. 3. P. 28 à 29. Don F. Dory.

DOYEN Jean-Marc : *Economie, monnaie et société à Reims sous l'Empire romain*. Archéologie Urbaine à Reims, vol. 7. Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, tome 100-n°2 et 4, 2007. 624 p. Echanges.

DUVAL Alain, BECK François (coord.) : *Gallo-Romains en Ile-de-France*. Association des Conservateurs des Muées d'Ile-de-France, Paris, 1984, 326 p. Dépôt INRAP.

FABRE Guilhem, FICHES Jean-Luc, PAILLET Jean-Louis (dir.) : *L'aqueduc de Nîmes et le Pont du Gard. Archéologie, géosystème, histoire*. CRA Monographies hors série, CNRS Editions, Paris, 2000. 483 p., 272 fig., 17 cartes. Acquisition.

GENIN Martine (dir.) : *La Graufesenque (Millau, Aveyron). Tome 11. Sigillées lisses et autres productions*. Editions de la Fédération Aquitania, Etudes d'Archéologie Urbaine, Pessac, 2007. 589 p., 233 fig., 223 pl. Dépôt INRAP.

HOURCADE David, AUPERT Pierre, POIRIER Philippe : *Les thermes antiques de Chassenon, Charente*. Itinéraire du Patrimoine, Geste Editions, 2004. 48 p. Dépôt INRAP

LASFARGUES Jacques : *Des objets qui racontent l'Histoire. Lugdunum*. EMCC, Lyon, 2003. 117 p. Don F. Dory.

MÜLLER Martin, SCHALLES Hans-Joachim (coord.) : *Römer museum in the archaeological Park Xanten. Kataloge des Römermuseums im archäologischen Park Xanten*. Landschaftsverband Rheinland, Köln, 2008. 143 p. Don Schlotmann.

SAVAY-GUERRAZ Hugues, VEYSSEYRE Paul : *Des objets qui racontent l'Histoire : Saint-Romain-en-Gal*. EMCC, Lyon, 2004. 120 p. Don F. Dory.

SCHAAD Daniel (dir.) : *La Graufesenque (Millau, Aveyron). Tome 1. Condatomagos, une agglomération de confluent en territoire Rutène (Ile s. a. C. – IIIe s. p. C.)*. Editions de la Fédération Aquitania, Etudes d'Archéologie Urbaine, Pessac, 2007. 378 p., 405 fig., 39 tab., 34 pl. Dépôt INRAP.

SIREIX Christophe (dir.) : *La Cité Judiciaire. Un quartier suburbain de Bordeaux antique*. Editions de la Fédération Aquitania, supplément 15, Pessac, 2008. 505 p. Dépôt INRAP.

Moyen Âge

ALART Bernard-Jean : *Documents sur l langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne*. Maisonneuve et Cie éditeurs, Paris, 1881. 235 p. Don A. Catafau

BURNOUF Joëlle : *Archéologie médiévale en France. Le second Moyen Âge (XIIe-XVIe siècle)*. INRAP, Editions La Découverte, Paris, 2008. 175 p. Dépôt INRAP.

CATTEDDU Isabelle : *Archéologie médiévale en France, le premier Moyen Âge (Ve-XIe siècle)*. INRAP, Editions La Découverte, Paris, 2009. 177 p. Dépôt INRAP.

LÓPEZ MULLOR Albert (coord.) : *Castell de Boixadors. Sant Pere Sallavinera. Memòria d'Arqueologia i Història*. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 8. Diputació Barcelona, Xarxa de Municipis, Barcelona, 2008. 455 p. Don A. Toledo i Mur.

PLATA MONTERO Alberto : *Erdi aroko hiri baten serrera/ Gatz haraneko arkeologia, paisaia eta arkitektura (Araba)/Génesis de una villa medieval. Arqueología, paisaje y arquitectura del valle salado de Añana (Álava)*. EKOB 4. Euskal kultura ondare bilduma/Colección de patrimonio cultural Vasco. Kultura Saila, Eusko Jaurlaritzak/Departamento de Cultura, Gobierno Vasco. Vitoria-Gasteiz, 2008. 310 p., 71 ill., 1 CD-Rom. Echange.

RAVOIRE Fabienne, DIETRICH Anne (dir.) : *La cuisine et la table dans la France de la fin du Moyen Âge*. Publications du CRAHM, Caen, 2009. 450 p. Dépôt INRAP.

SALCH Charles-Laurent : *Nouvel atlas châteaux et fortifications. 66. Pyrénées-Orientales*. Châteaux-forts d'Europe n°29-31, 2004. Centre d'Etude des Châteaux-Forts, Strasbourg, 2004. 150 p. Don G. Eppe.

Contemporain

CLAUSTRE Louis : Un bel effort de restauration après les inondations du 17 au 19 octobre 1940 dans la région des Pyrénées-Orientales. *La reconstruction et l'équipement de la France, Le Sud-Ouest économique*, n°321, 1941. P. 173 à 182. Don G. Eppe.

DESFOSSÉS Yves, JACQUES Alain, PRILAUX Gilles : *L'archéologie de la Grande Guerre*. Editions Ouest-France, collection Histoire, INRAP, Rennes, 2008. 127 p. Dépôt INRAP.

Diachronique

BACHMEYER Sandrine, CARRÉ Dominique : *Cent mille ans sous les rails. Archéologie de la Ligne à Grande Vitesse Est Européenne*. INRAP, SOMOGY, Editions d'Art, Paris, 2006. 135 p. Dépôt INRAP.

CAMIADÉ Martine, LACOMBE MASSOT Jean-Pierre, TOCABENS Joan : *Le rivage méditerranéen des Pyrénées / El vessant mediterrani dels Pirineus. 2000 ans d'histoire et plus... / 2000 anys d'història i més...* Editions Sources, 2 tomes, 2008. Don Lacombe.

CHÂTELET Madeleine (dir.) : *Fouilles et découverte en Alsace*. Editions Ouest-France, collection Histoire, INRAP, Rennes, 2009. 143 p.

CARPENTIER Vincent, GHESQUIÈRE Emmanuel, MARCIGNY Cyril : *Archéologie en Normandie*. Editions Ouest-France, collection Histoire, INRAP, Rennes, 2007. 127 p. Dépôt INRAP.

CERRUTI Marie-Christine : *Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain 2007*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'Inventaire et du Système d'Information. Centre National d'Archéologie Urbaine, Tours, 2008. 200 p. Dépôt INRAP.

DEMOULE Jean-Paul (dir.) : *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes*. Editions Hazan, Paris, 2004. 255 p. Dépôt INRAP.

Actes de colloque

AUBERT Jacques, BORDES Jean-Guillaume, ORTEGA Iluminada (dir.) : *Les sociétés du Paléolithique dans un Grand Sud-Ouest de la France : Nouveaux gisements, nouveaux résultats, nouvelles méthodes*. Journées SPF, Université Bordeaux I, Talence, 24-25 novembre 2006. Société Préhistorique Française, Mémoire XLVII, 2008. 370 p. Dépôt INRAP.

BARRUOL Agnès (coord.) : *Archéologie dans les Hautes-Alpes*. Musée Départemental de Gap, Gap, 1991. 348 p. Don Martzluft.

BEECHING Alain, SÉNÉPART Ingrid (dir.) : *De la maison au village. L'habitat néolithique dans le Sud de la France et le Nord-Ouest méditerranéen*. Actes de la table ronde des 23 et 24 mai 2003, Marseille/Musée d'Histoire de la Ville de Marseille (Scéance de la S.P.F.). Société Préhistorique Française, Mémoire XLVIII, 2009. 310 p. Dépôt INRAP.

GUSI Francesc, MURIEL Susanna, OLÀRIA Carme (coord.) : *Nascitibus, infans, puerulus vobis Mater Terra*. Sèrie de Prehistòria i Arqueologia, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, Diputació de Castelló, 2008. 710 p. Echange.

LLINÀS Joan (coord.) : *Primeres Jornades d'arqueologia de les Comarques de Girona*. Comissió de les Jornades, Sant Feliu de Guíxols, 1992. 195 p. Don Toledo i Mur.

LLINÀS Joan (coord.) : *Terceres Jornades d'arqueologia de les Comarques de Girona. Actes Santa Coloma de Farners (La Selva) 14 i 15 de juny de 1996*. Centre d'Estudis Selvatans, Consell Comarcal de La Selva, Ajuntament de Santa Coloma de Farners, Universitat de Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 1996. 427 p. Don Toledo i Mur.

LLINÀS Joan (coord.) : *Quartes Jornades d'arqueologia de les Comarques de Girona. Actes Figueres (Alt Empordà) 20 i 21 de novembre de 1998*. Institut d'Estudis Empordanesos, Universitat de Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Servei d'Arqueologia, Girona, 1998. 450 p. Don Toledo i Mur.

LÓPEZ MULLOR Albert, AQUILUÉ ABADÍAS Xavier (coord.) : *La producció i el comerç de les àmfores de la Provincia Hispania Tarracensis. Homenatge a Ricard Pascual i Guasch*. Monografies 8-2007, Cultura Museus, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelona, 2008. 420 p. Echanges

RIPOLL PERELLÓ Eduardo (coord.) : *Miscelánea en homenaje al abate Henri Breuil (1877-1961). Tomo I*. Diputación Provincial de Barcelona, Instituto de Prehistoria y Arqueología. Barcelona, 1964. 496 P. Don Museu d'Arqueologia de Catalunya.

RIPOLL PERELLÓ Eduardo (coord.) : *Miscelánea en homenaje al abate Henri Breuil (1877-1961). Tomo II*. Diputación Provincial de Barcelona, Instituto de Prehistoria y Arqueología. Barcelona, 1964. 450 P. Don Museu d'Arqueologia de Catalunya.

SOLER Joaquim (dir.) : *Novenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona. Volum 1. L'Escala-Empúries 6 i 7 de juny de 2008*. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Universitat de Girona, ICRPC, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, Girona, 2008. 357 p. Don A. Toledo i Mur.

SOLER Joaquim (dir.) : *Novenes Jornades d'Arqueologia de les Comarques de Girona. Volum 2. L'Escala-Empúries 6 i 7 de juny de 2008*. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Universitat de Girona, ICRPC, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, Girona, 2008. 363 à 720. Don A. Toledo i Mur.

Agriculture

CHEVET Robert, RIVAS Félix A. : *Apuntes sobre apicultura tradicional en Aragon. Reflexions sur l'apiculture traditionnelle en Aragon*. Apistoria, Diputacion de Zaragoza, 2008. 101 p. Don J. Courrent.

COURRENT Jean : Dans les bâtiments même de l'exploitation, les ruches en maçonnerie ou ruches-placards. *Bulletin de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne*, tome 50, 2000/2003. P. 127 à 154. Don J. Courrent.

COURRENT Jean : *L'abeille et la ruche dans la toponymie de quelques communes audoises. Etat des lieux, problèmes et perspectives* Etude de l'auteur, 2008. 13 p. Don J. Courrent.

JACOB Henry : *Enclos des Pyrénées-Orientales*. Apistoria, Bordeaux, 2009. NP. Don H. Jacob.

PAYROT Jacqueline, VALLS Joan Lluís (dir.) : *L'Albera. Vinyes i vinyaters / L'Albera. Vignes et vigneron*. Association Albera Viva, Villeloque-dels-Monts, 2004. Non Paginé. Don Albera Viva.

Anthropologie

SAUTER Marc R. : Sur le sexe de la « Dame de Vix ». *L'Anthropologie*, Paris, Tome 84 (1980), n°1, p. 89 à 103. Tiré à part. Don Toledo i Mur.

Archéologie industrielle

DELMAS : Construction du chemin de fer électrique de Cerdagne. *Annales des Ponts et Chaussées*, 1913. P. 265 à 371. Don anonyme.

Art rupestre

LARRIERE-CABIRAN Marylène, CLAUDE Caroline : *L'art rupestre en Essonne : un patrimoine archéologique original et méconnu*. GERSAR, Conseil Général de l'Essonne, août 2003. 14 p. Don J.-P. Comps.

Artisanat de la terre cuite : atlas de céramologie, moyens de productions...

ANSELMINO Lucilla, CARANDINI Andrea, PAVOLINI Carlo, SAGUI Lucia, TORTORELLA Stefano, TORTORICI Edoardo : *Atlante delle forme ceramiche, I, ceramic fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero)*. Enciclopedia dell'Arte Antica Classica e Orientale, Roma, 1977. 270 p. Don Toledo i Mur.

ANSELMINO Lucilla, CARANDINI Andrea, PAVOLINI Carlo, SAGUI Lucia, TORTORELLA Stefano, TORTORICI Edoardo : *Atlante delle forme ceramiche, I, ceramic fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero), Tavole*. Enciclopedia dell'Arte Antica Classica e Orientale, Roma, 1977. 165 ill. Don Toledo i Mur.

LLORIS M. Bertrán : *Las ánforas romanas en España. Texto*. Zaragoza, 1970. 233 p. Don Toledo i Mur.

LLORIS M. Bertrán : *Las ánforas romanas en España. Láminas*. Zaragoza, 1970. 75 planches. Don Toledo i Mur.

OSWALD Felix, PRYCE T. Davies : *An introduction to the study of terra sigillata*. Gregg Press Ltd, London, 1966. 285 p. Don Toledo i Mur.

OSWALD Felix, PRYCE T. Davies : *An introduction to the study of terra sigillata. Plates*. Gregg Press Ltd, London, 1966. 85 planches. Don Toledo i Mur.

Catalogues d'exposition

BORRELL Mònica, BOCH Josep, REYES Teresa, RIBÉ Genís (coord.) : *Xarxes. Els primes intercanvis fa 6.000 anys*. Catàleg de l'exposició, Museu de Gavaà, Museu d'Història de Sabadell, Diputació de Barcelona, setembre de 2009. NP. Don Toledo i Mur.

DE LA VEGA i GOMEZ Josep (coord.) : *Catàleg exposició fotogràfica de les coves amb jaciment arqueològic de les Terres del Segre. Homenatge al professor Dr. Joan Maluquer de Motes i Nicolau 1945-1985*. ADAHUB, Barcelona, 1986. Non paginé. Don A. Toledo i Mur.

DELATTRE Valérie, MAGNAN Danielle, MARIION Stéphane (coord.) : *Profane et Sacré en pays meldois. Protohistoire et Gallo-romain*. Plaque de l'exposition au Musée de Préhistoire d'Ile-de-France du 29 mai au 22 août 1999. NP. Dépôt INRAP.

DOUMEYROU Elisabeth (commissaire général) : *Découvertes et redécouverte du patrimoine perpignanais. Descobertes i redescoberta del patrimonial perpinyanenc*. Institut Font Nova, Ville de Perpignan, 2007. 55 p. Don P. Alessandri.

LECLERC Anne-Sophie, MORDANT Daniel, SIMONIN Daniel (coord.) : *4500 avant J.-C. ... Le Cerny*. Plaque de l'exposition au Musée de Préhistoire d'Ile-de-France du 9 mai au 31 octobre 1994. NP. Dépôt INRAP.

Encyclopédies

RICH Anthony : *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*. Reprint de l'édition de 1885. Editions Molière, 2004. 740 p. Don J. Abélanet.

Épigraphie

DORY Franck : A propos d'une épitaphe de Reventin-Vaugris (Isère). *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°84-1989, fasc. 1. P. 29 à 30. Don F. Dory.

DORY Franck : Nouvelles recherches épigraphiques d'anthroponymie Gallo-Romaine aux environs de Vienne (Isère). *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°89-1994, fasc. 1. P. 20 à 25. Don F. Dory.

Études de bâti

CONAN Sandrine : *Calce, Mas de Las Fonts. Étude historique*. Commune de Calce, janvier 2004. 9 p., 42 fig. Don G. Lannuzel.

Géologie

COMBALUZIER Charles : *Introduction à la géologie*. Editions du Seuil, Collection Microcosme, Paris, 1961. 192 p. Don H. Dalschaert.

Guides touristiques

ANONYME : *Guia de la catedral de Girona. Guide de la cathédrale de Gérone*. Capitòl de la Catedral de Girona, Girona, 1998. 119 p. Don A. Catafau.

AUGER Pascale, TURBANISCH Gérard : *Village gaulois de Courtinals et le Cirque de Mourèze*. Editions Castelet, Boulogne, 1992. NP. Don C. Brieu.

A.C.R.F. : *Cartes-guides Campbell 14. Les Pyrénées (Perpignan-Barcelone)*. Ed. Blondel La Rougery, Paris, 1908. 36 p. Don J. Abélanet.

CAUVIN André : *Découvrir la France cathare*. Guide Marabout, Hachette, Paris, 1978. 192 p. Don E. Dalschaert.

CHIERICHETTI Sandro : *Ile d'Elbe*. 13^e édition, CO.GRA.FA, Milan, 1982. 62 p. Don C. Brieu.

CROS J.-P. (dir.), RIVIÈRE J.-C. : *Concile d'Agde 506-2006. Célébrations du quinzième centenaire du 9 au 11 septembre 2006*. Agde, Le Journal de la Ville, numéro spécial, 2006. 23 p. Don A. Catafau.

DAILLIEZ Laurent : *Découvrir la Provence romane*. Guide Marabout, Hachette, Paris, 1976. 19 p. Don E. Dalschaert.

GUILLORE P., LIGER J.-C. : *Saint-Moré, Arcy-sur-Cure. 100 000 ans de présence humaine*. Conseil Général de l'Yonne, 1997. 17 p. Don C. Brieu

PETRAKOS Basile : *Musée National. Sculptures, vases et bronzes*. Ephorie des antiquités de l'Attique, Editions Clio, Athènes, 1982. 191 p., 161 illustrations. Don C. Brieu.

Réseau Culturel : *Guide des itinéraires en terre catalane*. Conseil Général des Pyrénées-Orientales, 2006. NP. Don A. Catafau.

Homages

CARDOSO João Luis (coord.) : *O. da Veiga Ferreira. Homeagen ao Homem, ao Arqueólogo e ao Professor*. Estudos Arqueológicos de Oeiras, Vol. 16, 2008. 751 p. Echange

BARTROLÍ ISANTA Raül, CEBRIÀ ESCUER Artur, MURO MORALES Ignacio, RIU-BARRERA Eduard, VAQUERO RODRÍGUEZ Manuel : *A frec de ciència. L'Atlas d'Amador Romaní i Guerra*. Ajuntament de Capellades Ed., Capellades, 1995. 232 p. Don Toledo i Mur.

Inventaire archéologique

ONTAÑON PEREDO Roberto : *Actuaciones Arqueológicas en Cantabria, 2000-2003*. Gobierno de Cantabria, Consejería de Cultura Turismo y Deporte. Santander, 2008. 242 p. Echange.

SAËNZ DE BURUAGA Andoni : *Mendebaldeko Saharako Tirisen kultura-iragana ezagutzeko ektachrome, arkeologia ondarearen inventaria / Contribució al conocimiento del pasado cultural del Tiris. Sahara occidental. Inventario del patrimonio arqueológico / Contribution à la connaissance du passé culturel du Tiris. Sahara occidental. Inventaire du patrimoine archéologique*. Euskal kultura ondare bilduma/Colección de patrimonio cultural Vasco. Kultura Saila, Eusko

Jaurilaritza/Departamento de Cultura, Gobierno Vasco. Vitoria-Gasteiz, 2008. 453 p. Echange.

Mégalithisme

BONIS Armelle, DECHAVANNE Sylvie, SOULIER Philippe (coord.) : Dolmens et sépultures collectives. *L'Archéologue* n°11, mai 1995. Extrait, NP. Dépôt INRAP.

HUGUES Camille, ANAL Jean, PRADES Henri : La statue-menhir de Fontcouverte et les « objets » bas-languedociens. *Congrès Préhistorique de France, XXe session*, Provence, 1974 (1976). Extrait. P. 323 à 327. Dépôt INRAP.

MOHEN Jean-Pierre : L'offrande mégalithique. *Revue Archéologique de l'Ouest ?* supplément n°2, 1990. P. 83 à 88. Don Toledo i Mur A.

PADRÓ Jordi, CURA Miquel, ABELANET Jean : *Sepulcros megalítics de la Cerdanya y del Capcir*. Corpus de Sepulcros Megalítics, España : fascículo 8. Instituto de Prehistoria y Arqueología de la Diputación Provincial de Barcelona. Barcelona, 1975. 27 p., 24 fig. Don Museu d'Arqueologia de Catalunya.

TARRÚS i GALTER Josep : *Poblats, dòlmens i menhirs. Els grups megalítics de l'Albera, serra de Rodès i cap de Creus*. Diputació de Girona, 2002. 950 p., 387 fig. Don A. Toledo i Mur.

Méthodologie

ALCADE Gabriel, JUNYENT Emili, PÉREZ Arturo, PONS Enriqueta, SOLER Narcís, TARRÚS Josep : *Ingrès al museu de materials arqueològics*. Arqueològia, Museus Documentació, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 1988. 14 p., 7 fig. Don Toledo i Mur.

BATS Michel, CHAZELLES (de) Claire-Anne, FICHES Jean-Luc, POUPET Pierre, PY Michel : *Fouille programmée à Lattes (Hérault)*. Unité de Fouilles et de Recherches Archéologiques de Lattes, note interne n°1, Lattes, 1984. 44 p. Don Toledo i Mur.

CAROLLA Jean-Marie, ODIOT Thierry, PUIG Carole, PÉQUIGNOT Claire, PASSARRIUS Olivier, VALETTE P. : Impact du petit âge glaciaire sur les plaines alluviales méditerranéennes françaises : apport de la géoarchéologie à l'évolution du bassin du Roussillon. *Impact du petit âge glaciaire sur les plaines alluviales méditerranéennes françaises*. NC, ND. P. 185 à 195. Don O. Passarrius.

CLUA i MERCADAL Maria, DIAZ GÓMEZ Cèsar, GUMÀ ESTEVE Ramon, PUIGDEMONT VINYALS Josep, SANZ BOTEY José Lluís (coord.) : *Quaderns científics i tècnics de restauració monumental. Assaig i recerca. Monogràfics : Avinyonet del Penedès ; Barcelona ; Cardona ; Muntanyola ; Sant Cugat del Vallès ; Sant Llorenç Savall ; Súria*. Col·lecció Documents de Treball, Sèrie Recursos Culturals, 9. Diputació Barcelona, Xarxa de Municipis, Barcelona, 2008. 408 p. Don A. Toledo i Mur.

COLLINA-GIRARD Jacques : Préhistoire expérimentale : la production du feu par friction. *Bulletin de la Société Anthropologique du Sud-Ouest*, 1989, tome XXIV, n°2. P. 97 à 106. Don Toledo i Mur A.

DEMOULE Jean-Paul, STIEGLER Bernard (dir.) : *L'avenir du passé. Modernité de l'archéologie*. INRAP, Editions La Découverte, Paris, 2008. 250 p. Don A. Pezin.

ECHALLIER Jean-Claude (dir.) : *Éléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques*. Documents d'Archéologie Méridionale, « Méthodes et techniques » n°3. Imprimerie Amigon, Salon-de-Provence, 1984. 39p., 14 fig. Don A. Pezin.

LAPLACE Georges : La typologie analytique et structurale : base rationnelle d'étude des industries lithiques et osseuses. *Banques de données archéologiques, Marseille 12-14 juin 1972. Colloque Nationaux du CNRS, n°932*. Extrait. P. 91 à 143. Don Toledo i Mur.

MARMET Eric, BEST Christine, TABBAGH Alain : Prospection systématique par sondages à la pelle mécanique : limites liées à la probabilité de découverte de sites archéologiques. *Revue d'Archéométrie*, 26, 2002. P. 11 à 21. Don Toledo i Mur A.

NOEL Michel (dir.) : *Le travail du bois. Pratiques traditionnelles et nouvelles techniques*. Technologies, Idéologies, Pratiques, volume XI n°1-2, Université de Provence, Centre National des Lettres, 1992. 156 p. Don A. Pezin.

Monographies

IBERGAY Guy, ZEZIOLA Marc, DELTIL G. : *Saint-Marsal (66110). Le fer, le troupeau, le moulin, les hommes*. Edition de l'auteur, 2008. 227 p. Don G. Ibergay.

IBERGAY Guy, DELTIL Gérard, LAPORTE Pierre, MONIER Jean : *Mille ans de vies dans un mas de l'Aspre (963-1935). Le mas Bernadach, Le Bon Moussou, El Vilar, Saint-Julien*. Edition de l'auteur, Saint-Michel-de-Llotes, 2004. 184 P. Don G. Ibergay.

Navigation

FOLLIN R., MIÈGE J.-L., POURCELET F. : *Navigations méditerranéennes au XIXe siècle*. CNRS, G.I.S. Maison de la Méditerranée, IRM, Université de Provence, Cahier n°9, 1986. 224 p. Don E. Dalschaert.

Numismatique

ABÉLANET Jean : Une fabuleuse relique : l'Homme de Tautavel. *Le Club Français de la Médaille, Monnaies et Médailles, Série Varia n°255*, octobre 1985. Monnaie de Paris, 15 octobre 1985. P. 76 à 77. Don J. Abélanet.

JOUSSEMET Jocelyne (dir.) : *Monnaies byzantines du Musée Puig*. Ville de Perpignan, Musée Numismatique Joseph Puig, décembre 1991. 64 p. Don A. Catafau.

TOLEDO i MUR Assumpció, PERNOT Michel (dir.) : Les Rochereaux à Migné-Auxances (Vienne). *Gallia* 65, 2006. Tiré à part. P. 231 à 272. Don Toledo i Mur A.

Pré-actes

ROVIRA HORTOLÀ M. Carme, LÓPEZ CACHERO F. Javier (org.) : *Les nécropoles d'incinération entre l'Ebre i el Tíber (segles IX-VI aC). Metodologia, pràctiques funeràries i societats*. Taula Rodona Internacional, Barcelona, 21 i 22 de novembre de 2008. Pre-Actes. NP. Don F. Mazière.

Rapports PAD, ARESMAR....

BERNARDIN Daniel, FRANCESCONI Jean-Paul, FORESTI Eléna, PEREZ Philippe, SISON Nicolas, RUBECCHI Eric : *Explorations archéologiques et historiques en Costa Verde. Rivière Canapajo/Petrignani. Tome 1*. Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques Tolvère, Mornac, 2009. 180 p., 82 fig. 68 pl. Don Bernardin/GRAHT.

MARTZLUFF Michel, CRABOL Denis : *La structure mégalithique des Fontetes à Angostrina. Fouilles 1986*. C.R.E.C., Université de Perpinyà, 1986. NP., 5 fig. Don M. Martzluuff.

PASSARRIUS Oliver, ILLES Pauline : *Thuir-La Piétat. Aménagement du carrefour de la Route Départementale 85. Thuir, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération Diagnostic Archéologique*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, septembre 2008. 37 p. 86 ill., 17 fig. Dépôt PAD.

PASSARRIUS Olivier, ILLES Pauline : *Les jardins du Palais des Rois de Majorque. Nouvel accès au public. Commune de Perpignan, Pyrénées-Orientales. Rapport final d'opération diagnostic archéologique*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, avril 2009. 48 p., 13 fig. Dépôt PAD.

PASSARRIUS Olivier, ILLES Pauline : *Camp de Rivesaltes, îlot F/Musée-mémorial. Salses-le-Château, Pyrénées-Orientales. Rapport final d'opération diagnostic archéologique*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, juillet 2009. 43 p., 9 fig. Dépôt PAD.

PASSARRIUS Olivier, ILLES Pauline, CAROZZA Jean-Michel : *Lotissement Quinze Olius, commune de Théza, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération, Diagnostic archéologique*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, municipalité de Théza, mars 2009. 38 p., 16 fig. Dépôt PAD.

PASSARRIUS Olivier, ILLES Pauline, PORRA-KUTÉNI Valérie, CAROZZA Jean-Michel : *Dans les limons du Tech. Contournement nord d'Argelès-sur-Mer, commune de Saint-André et d'Argelès-sur-Mer, Pyrénées-Orientales. Rapport Final d'Opération, Diagnostic Archéologique*. Pôle Archéologique Départemental, Conseil Général des Pyrénées-Orientales, DRAC/SRA Languedoc-Roussillon, mars 2009. 80 p., 69 fig. Dépôt PAD.

Sources bibliographies

FRÊCHE Georges (dir.) : *Inventaire des publications en sciences humaines et naturelles Languedoc-Roussillon*. Office Régional de la Culture, Montpellier, mai 1992. 47 p. Don Abélanet J.

Toponymie

DUGUET Jacques : *Noms de lieux des Charentes. Introduction à la toponymie*. Editions Bonneton, Paris, 1995. 232 p. Don A. Basset

SAUVANT Michel : Le coin de l'onomastique, n°7. *NISSAGA, bulletin de l'Association Catalane de Généalogie*, n°42, Novembre 2008. Tiré à part. P. 21 à 26. Don M. Sauvant.

SAUVANT Michel : Le coin de l'onomastique, n°8. *NISSAGA, bulletin de l'Association Catalane de Généalogie*, n°43, Mai 2009. Tiré à part. P. 30 à 36. Don M. Sauvant.

VILLOUTREIX Marcel : *Noms de lieux du Limousin. Introduction à la toponymie*. Editions Bonneton, Paris, 1995. 231 p. Don A. Basset.

Voies

DORY Franck : Une voie romaine de la croisée de Vienne : la Via Agrippa, d Vienne à Saint-Valier (1^{ère} partie). *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n°103-2008, fasc.1. P. 11 à 24. Don F. Dory.

Revues : 78 titres, 142 numéros.

Revues achetées

- *Archéologie Médiévale* : 38-2008.
- *Bulletin de la Société Préhistorique Française* : tome 105/4, 2008 ; tome 106/1, 2009 ; tome 106/2, 2009 ; tome 106/3, 2009.
- *Nouvelles de l'Archéologie (Les)* : 113 (septembre 2008), 114 (décembre 2008), 115 (mars 2009), 116 (juin 2009), 117 (octobre 2009)
- *Revue Archéologique de Narbonnaise* : tome 40-2007.

Revues échangées

- *Alberri. Centre d'Etudis Contestans* : 18 (2006/2007) 19 (2008/2009).
- *Antiquités Nationales* : 39-2008.
- *Archäologische Nachrichten aus Baden* : 76/77-2008.
- *ArchBE. Archéologie Bern/Archéologie Bernoise* : 2008
- *Archéo... G.R.A.L* : Février 2009, Juin 2009.
- *Archéologie du Midi Médiéval*, revue du C.A.M.L. : 26-2008.
- *Archéologie Tarnaise* : 13-2006*.
- *Ardèche Archéologie* : n°25-2008.
- *Arkeoikuska* : 2007.

- *Bilan Scientifique Régional DRAC-SRA Aquitaine* : 2006.
- *Bilan Scientifique Régional DRAC-SRA Languedoc-Roussillon* : 2005.
- *Bollettino del Museo Civico di Storia Naturale di Verona* : 32-2008.
- *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* : tome 39, année 2008.
- *Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes* : 25 (1999-2002).
- *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise* : n°2 avril-juin 2006**, n°4 octobre-décembre 2006.
- *Bulletin de liaison de la société Archéologique Champenoise* : n°1 janvier-mars 2006, n°3 juillet-septembre 2006.
- *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault* : 31-2008.
- *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* : n°103-2008-fasc.4, n°104-2009-fasc.1, n°104-2009-fasc.2, n°104-2009-fasc.3.
- *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude* : tome CVIII-2008.
- *Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire* : n°18-2008, n°19-2009.
- *Bollettino di Paleontologia Italiana* : volume 96, nuova serie XIV 2005-2007 ; volume 97, nuova serie XV 2008.
- *Cahiers de l'ASER Centre Var* : 5-1987, 14-2005, 15-2007.
- *Cahiers de la Rome* : 17 (2008).
- *Cahiers du Musée des Confluences (Les)* : 1 (2008), 2 (2009), 3 (2009)/
- *Complutum* : vol. 19-1, 2008 ; 19-2, 2008 ***
- *Cuadernos de Arqueología de la Universidad de Navarra* : 15-2007, 16-2008.
- *Domitia, revue du CRHiSM* : n°10-2008
- *Estudos arqueológicos de Oeiras* : 15-2007.
- *Funde und ausgrabungen im bezirk Trier* : 39-2007.
- *G.A.R.A. Groupe Alésien de Recherche Archéologique. Activités et Travaux* : n°36-2008.
- *Histoire du Catharisme* : n°8-2008.
- *Lettre du Pôle International de la Préhistoire (La)* : 1-juin 2008
- *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France* : tome LXVII-2007.
- *Mésogé. Bulletin du Museum d'histoire naturelle de Marseille* : volume 63-2007.
- *Pallofe (La)* : n°47-2008.
- *Pirineos* : 162 (2007), 163 (2008).
- *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes* : 14, 2005-08****.
- *Préhistoire, Art et Sociétés* : tome LXII, 2007.
- *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló* : 26-2008
- *Revista d'Arquelògia de Ponent* : n°16/17-2006/2007, n°18-2008.
- *Saguntum* : 39-2007, 40-2008
- *Sautuola* : XIII, 2007****.
- *Sicilia Archeologica* : Fasc. 104, anno XXXIX, 2006.
- *Suppléments aux Cahiers de l'ASER* : 5-1996, 8-2000, 10-2003, 11-2003
- *Tribuna d'Arquelògia* : 2007
- *Zephyrus, revista de prehistoria y arqueología* : LXI enero-junio 2008 ; LXII julio-diciembre 2008.
- * n° spécial : *Mottes, roques et castelas, recherche des sites fortifiés de l'An Mil*.
- ** n° spécial : *Images de l'archéologie rurale en Champagne-Ardenne*
- *** n° spécial : *Arqueología de la Guerra Civil Española*
- **** n° spécial : BAILLY Maxence, PLISSON Hugues (dir.) : *La valeur fonctionnelle des objets sépulcraux. Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 25-27 octobre 2006*. Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes, 14 2005-2008, UMR 6636 LMPEA, éditions APPAM, Aix-en-Provence, 2008. 230 p.
- ***** n° spécial : *Metalisteria de la Hispania Romana*.

Dons de revues

- *Archéologia* : n°456 (juin 2008), 457 (juillet-août 2008), 458 (septembre 2008), 459 (octobre 2008), 460 (novembre 2008), 461 (décembre 2008), 462 (janvier 2009), 463 (février 2009), 464 (mars 2009), 465 (avril 2009), 466 (mai 2009), 467 (juin 2009). Don C. Salles.
- *Archéopages* : 1- Limites et territoires (avril 2008), 22- Mines et carrières (juillet 2008), 23- Rives et rivières (octobre 2008). Don R. Donat.
- *Arkéojunior* : n°160 (février 2009), 162 (avril 2009). Don publicitaire.
- *Atrium construction* : 37 octobre-novembre 2008, 40 avril-mai 2009. Don publicitaire.
- *Bilan Scientifique Régional* : BSR Midi-Pyrénées 2002, BSR Midi-Pyrénées 2003, BSR Midi-Pyrénées 2004. Don Toledo i Mur.
- *Bulletin du Centre Genevois d'Anthropologie* : 1 (1988). Don Abélanet J.
- *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* : 72 (2-3)/1977, 76 (4)/1981, 77 (1)/1982, 98 (2-3)/1994 + Tables générales 1905-1989 (85/4, 1990) et Tables décennales 1990-1999 (94/4, 1999). Don F. Dory.
- *Cahiers d'Apistoria (Les)* : 5-B 2006, 6-A 2007. Don J. Courrent.
- *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa (les)* : XL-2009. Don A. Catafau.

- *Club Cartophile Catalan* : n°24 (août 2003), 25 (août 2004). Don Anonyme.
- *Cypsela* : 17, 2008. Don Toledo i Mur.
- *Dossiers d'archéologie (Les)* : n°328 (juillet-août 2008), 329 (septembre-octobre 2008), 330 (novembre-décembre 2008), 331 (janvier-février 2009), 332 (mars-avril 2009), 333 (mai-juin 2009). Don C. Salles.
- *Dossiers d'Archéologie Hors-Série (Les)* : n°15 (juin 2008), 16 (mars 2009). Don C. Salles.
- *Halte au Pillage. Revue de l'association HAP-PAH* : n°01 juin 2008.
- *Histoire Antique* : Hors-série n°17, décembre 2008.**
- *Massana Albera. Annals-annales* : 17 (2005), 20 (2006). Don A. Catafau.
- *Monde de la Bible (Le)* : n°113, septembre-octobre 1998*. Don H. Dalschaert.
- *National Geographic France* : 108 (septembre 2008), 110 (novembre 2008). Don C. Azzopardi.
- *Nouvelles de l'INHA (Les)* : 35-juillet 2009. Don Anonyme
- *OGAM, Tradition celtique* : Tome VIII fasc. 1 n°43 (1956), Tome VIII fasc. 2 n°44 (1956), Tome VIII fasc. 3 n°45 (1956), Tome VIII fasc. 4 n°46 (1956), Tome VIII fasc. 5-6 n°47-48 (1956). Don J. Abélanet
- *Patrimoine en région, revue d'éducation aux patrimoines en Languedoc-Roussillon* : n°3 (automne 2007), 4 (printemps 2008), 5 (automne 2008), 6 (hiver 2009), 7 (printemps 2009), 8 (automne 2009). Don de l'Association Patrimoine en région.
- *Pyrénées Histoire* : été 2008. Don C. Azzopardi.
- *Travaux d'Archéologie Limousine* : Tables décennales 1981-2000. Don J.-P. Comps.
- *Toutankhamon Magazine* : 40- août/septembre 2008. Don C. Azzopardi.

* n° spécial sur le Temple de Jérusalem

** n° spécial sur *Les Gaulois, artisans et guerriers*

Revue déposées

- *Archéologie en Bourgogne* : n°13 (2009), 14 (2009). Dépôt INRAP.
- *Textes et Documents pour la Classe*, revue du CNDP/INRAP : n°929 (1^{er} février 2007). Dépôt INRAP.
- *Archéopages* : 18- Migrations (janvier 2007), 19- Signes de pouvoir (août 2007), 21- Limites et territoires (avril 2008), 22- Mines et carrières (juillet 2008), 23- Rives et rivières (octobre 2008), 24- Quartiers et faubourgs (janvier 2009). Dépôt INRAP.

Autres

- *Archéo-66, bulletin de l'A.A.P.-O.* : n°23-2008
- *Cartographie* : 4 cartes
- *Carte IGN 2548OT, 2006. Perpignan, plages du Roussillon. Echelle : 1/25000. Acquisition.*
- *Cartes IGN Arles-sur-Tech 1-2, 3-4, 5-6. 1964. Echelle : 1/25000. Don J. Abélanet.*
- *DVD-Rom, CD-Rom : 2 (dons)*
- *Association AXION. Le trésor du Castillet. DVD éducatif. Association AXION, Ville de Perpignan, TSF, Radio France Bleu Roussillon, Perpignan, 2008. DVD Zone II, durée : 30 minutes. Don Association Axion.*
- *Jornades d'Arqueologia 1999. Prehistòria, protohistòria i època medieval. Comarques de Girona, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura i Mitjans de Comunicació, 2007. Don A. Catafau. 1 CD-Rom (textes en .pdf, 486 p.)*

Configuration minimale requise :

Sous PC : Windows 95 ou 98SE et versions ultérieures, 128 Mo de Ram, microprocesseur à 330 Mhz, lecteur CD, Acrobat Reader 5 (version ultérieure recommandée).

Sous Mac : Mac OS 9.2 et versions ultérieures, 128 Mo de RAM, lecteur CD, Acrobat Reader 5 (version ultérieure recommandée).

.....

Petit détour par le net...

Instaurée l'année dernière, voici une rubrique consacrée aux sites internet traitant d'archéologie, de fonds documentaires et autres.

Au niveau informatique, les sites ont été visités avec les ordinateurs suivants :

Mac : eMac, système d'exploitation Mac OS X version 10.3, 512 Mo de Ram, ADSL Haut-Débit supérieur à 2Mo. Version 6 d'Acrobat Reader.

PC : système d'exploitation Windows XP SP3 version 5, 768 Mo de RAM, microprocesseur AMD Athlon à 2,154 MHz, ADSL Haut-Débit supérieur à 5Mo. Version 8 d'Acrobat Reader.

<http://www.narbolibris.com/moteur/index.asp>

La médiathèque de Narbonne vous propose près de 450 anciens documents numérisés y compris des cartes du XVII^e siècle et des ouvrages antérieurs à 1900. La recherche est facilitée par des mots-clés et en cliquant sur un ouvrage dont le titre est très bien détaillé.

Vous arrivez directement à la page cherchée avec, en prime, le numéro de la page. Le site est bien fait, pour consulter les ouvrages, les pages se tournent en cliquant dessus, on peut zoomer mais attention à une lecture qui peut être difficile compte-tenu d'une pixellisation basse. On peut éviter ce problème en consultant sur un écran de bonne dimension ou en branchant l'ordinateur sur une télévision par le biais d'un port S-vidéo.

<http://bm-montpellier-1.picturelan.com/home.cfm?cfid=499670&cfToken=68044069>

Sur le même principe que la médiathèque de Narbonne, la bibliothèque municipale de Montpellier numérise ses fonds anciens (cartes, ouvrages...). La numérisation des cartes anciennes, ainsi que des ouvrages anciens, est excellente et l'on peut agrandir les zones que l'on recherche sans perte de netteté.

<http://www.persee.fr/web/guest/home>

Vous cherchez un article rare paru dans le *bulletin de la Société Préhistorique Française* ou le dernier numéro de la *Revue Archéologique de Picardie* ? pas de problème, PERSEE est un équivalent du site internet www.revues.org et vous permet de télécharger des articles au format .PDF. Cependant, il est recommandé d'avoir une version récente d'Acrobat Reader.

<http://www.europeana.eu>

La Médiathèque européenne dont tout le monde parle.

Passée une page d'accueil assez rébarbative, il vous faut choisir la langue pour continuer. Ensuite en choisissant un mot clef, peu d'ouvrages, beaucoup de photos, de plans et de tableaux. Ce n'est qu'une version Bêta il est vrai mais, pour l'instant, peu utile car un peu « fourre-tout ». Une recherche multi-critères serait la bienvenue mais c'est trop demander pour le moment.

<http://www.artlibraries.net>

Il s'agit, à l'instar d'Europeana, d'un site regroupant les plus grandes bibliothèques et centres de documentations d'art d'Europe et des Etats-Unis. Il s'agit d'un méta-moteur de recherches multi-critères assez pertinent.

<http://www.inha.fr>

Pour les passionné(e)s d'histoire de l'art, voici l'adresse du site internet de l'Institut National d'Histoire de l'Art. On y trouvera des choses intéressantes comme des ouvrages, des dessins, des plans, des manuels... Outre toutes les choses citées plus haut, vous pouvez aussi

consulter des documents numériques à l'adresse suivante <http://bibliotheque-numerique.inha.fr> où vous trouverez notamment des procès-verbaux du Conseil des Bâtiments Civils et des anciens plans numérisés.

<http://books.google.fr/>

Concurrent direct du site Europeana, de Microsoft books et de bien d'autres sites, Google s'est lancé dans la numérisation totale de vieux fonds et partiel de fonds récents venant de bibliothèques aux Etats-Unis, en Belgique et en France. En faisant des recherches à titre personnel, j'ai pu ainsi découvrir des ouvrages peu connus sur l'Aude dont un de l'abbé Sabarthès sur les possessions des archevêques de Narbonne à l'époque moderne, un sur les droits forestiers dans la haute vallée sous le règne de Louis XV et l'acte de création de la « Société des Forges d'Axat ». Pour les ouvrages récents, vous n'avez droit qu'à des extraits (ou aux références quand les auteurs et les éditeurs refusent la publication des extraits sous formes de citations) avec les numérotations de page. Chose utile et qui permet la rapidité de certaines prises de notes. Seul point noir : un moteur de recherche simpliste qui ne permet pas de recherches multicritères (pays, commune, époque, auteur, thème...) mais une recherche par pertinence qui peut très vite se révéler fastidieuse si le nombre de réponses dépasse les 300.

<http://www.hominides.com>

Voilà un site bien utile pour comprendre la préhistoire et les théories sur l'évolution. Ce site a le mérite d'être clair et précis et est régulièrement mis à jour. On y trouve même des dossiers à télécharger ce qui peut être intéressant pour les collégiens, lycéens, étudiants et enseignants. A faire connaître impérativement autour de vous. Seul bémol, le grand nombre de liens, hélas nécessaires, sur certaines pages. Une astuce est de noter l'adresse de la page que vous consultez dans vos favoris, quitte à l'effacer ensuite, pour y revenir si vous vous perdez dans les liens.

http://www.ginellames.fr/fr/creations/arcs_et_propulseurs/arcs_propus_num.php

Vous voulez retourner à la préhistoire ? Pas de problème, ce site français vous vend tout un attirail préhistorique : lames de silex, pointes de flèche, pointes de sagaie, haches polies, propulseurs... Bien entendu, les cibles ne sont pas fournies. Petit conseil pratique : évitez de déballer vos sagaies en plein bureau de poste, cela ferait un effet « mammoth ».

Sur ce site vous trouverez aussi des dates de stage pour apprendre la taille du silex ainsi que des vidéos en ligne sur la taille du silex, le travail du bois, le tir à l'arc néolithique et le lancer au propulseur.

<http://www.inrap.fr>

Site officiel de l'INRAP, il est très utile pour se tenir au courant de l'actualité archéologique au niveau national et pour connaître les publications de l'INRAP. Un moteur de recherche vous permet de chercher des articles ou des notes d'informations sur des sites archéologiques. Vous pouvez même taper directement le nom du site si vous le connaissez. Petit plus appréciable, vous pouvez recevoir la newsletter mensuelle qui reprends les nouveautés du site. N'hésitez donc pas.

Et que serait la toile sans la pléiade de « chercheurs » en tout genre....

<http://www.societe-perillos.com>

Entre ésotérisme de salon et douce folie, ce site démontre qu'une maquette « inversée » de l'abbé Saunières fait état de la tombe du Christ à Perillos. Si ce site paraît farfelu, il n'empêche que les principaux membres de cette société se livrent à des fouilles clandestines dans et autour du village abandonné de Perillos. Dernière découverte en date, des tombes wisigothiques qui ont été « fouillées ». Bref, une perte irréparable pour la connaissance de cette période. Ce site évoque aussi, pêle-mêle, la grotte de Marie à *Ruscino*, l'entrée de l'Atlantide dans une grotte située sous le Pic de Bugarach et le fameux « manuscrit d'Axat » de l'abbé Boudet, un proche de l'abbé Saunières. Ce qui n'est pas dit sur le site internet est que la publication du « manuscrit d'Axat » avait, à l'époque, entraîné une réplique virulente d'Emile Carthailac en personne.

Au printemps 2009, le n°7 de la revue *Patrimoines en région*, consacré aux jardins, a consacré un article à l'A.A.P.-O. dans son agenda sur l'archéologie en page 5. On pourra regretter l'absence de photos, mais l'article reste élogieux. Cette revue, reçue en bibliothèque, est diffusée auprès des acteurs régionaux du tourisme et du patrimoine ainsi que dans les diverses Maisons de la Région Languedoc-Roussillon.

A ce propos, notre bibliothèque archéologique est la seule de toute la région dont le répertoire est en ligne avec plus de 19000 références.

Quand l'A.A.P.-O. « fait sa pub ... »

.....

La Fête du Livre et de la Rose (par G. Eppe)

Pour la deuxième année consécutive (25 avril 2009), l'A.A.P.-O. a participé à la Fête du Livre et de la Rose en ayant un stand commun avec son bibliothécaire et auteur. Bien mal engagée suite à une annulation, la fête du Livre et de la Rose s'est quand même déroulée sous un ciel gris avec un léger vent. Placé à la place Gabriel Péri, au côté de l'association d'insertion Axion, le stand de l'A.A.P.-O. n'est resté que la matinée, comme beaucoup d'autres participants. Cela a été suffisant pour distribuer des prospectus. Ce sont 4 personnes qui sont venues au stand de l'A.A.P.-O. le matin se sont retrouvées l'après-midi dans la salle F118 pour suivre la conférence de Pierre Campmajo. Désormais, la participation de l'A.A.P.-O. à la Sant Jordi est acquise. Rendez-vous donc en avril 2010 pour la Sant Jordi !

« L'Art dans la Rue » à Saint-André (par F. Dory)

Le week-end de Pentecôte (30 mai 2009), l'A.A.P.-O. était présente à la première édition de « L'Art dans la Rue » à Saint-André, au pied des Albères. Franck Dory, co-auteur de la « Carte archéologique de l'Isère » et auteur de publications sur les voies romaines de la région de Vienne, tenait un stand d'ouvrages d'archéologie roussillonnaise. Quelques ventes ont été réalisées sous un soleil radieux le samedi 30 mai. Le lendemain ayant été contrarié par des orages. Le programme d'animations et d'expositions étant éclectique (dances, chants, théâtre, livres, peintures, sculptures), l'affluence a été très bonne. Gageons que l'expérience sera renouvelée en 2011 avec un succès comparable.



F. Dory à Saint-André présente l'A.A.P.-O.

La journée d'accueil des nouveaux catalans (par S. Nadal)

Comme chaque premier samedi du mois d'octobre, l'A.A.P.-O. est présente dans l'enceinte du Palais des Rois de Majorque, à l'invitation du Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Cette journée, consacrée à l'accueil des nouveaux résidents de notre département, est une occasion supplémentaire de mettre en avant les activités proposées par notre association. Cette fois encore, ce sont plus de 200 personnes, intéressées par la découverte de notre patrimoine archéologique, qui sont venues nous rencontrer et à qui nous avons remis de la documentation élaborée pour cette occasion (présentation des activités, conférences de rentrée, présentation du centre de documentation, publications). Nos ami(e)s du Château-Musée de Bélesta ont également connu un grand succès de fréquentation de leur stand, notamment auprès des enfants, avec une animation d'archéologie expérimentale.



S. Nadal et G. Eppe à la journée d'accueil des nouveaux catalans.



**Composition du Bureau et du Conseil d'administration de l'A.A.P.-O.
au 22 janvier 2009**

BUREAU

Président d'honneur :	Jean ABÉLANET
Président :	Michel MARTZLUFF
Vice-Président :	Jérôme KOTARBA
Secrétaire :	Françoise JOUY-AVANTIN
Trésorier :	Bernard DOUTRES
Trésorier-adjoint :	Gilbert LANNUZEL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit :

M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture des P.-O.
Mme la Directrice des Archives Départementales des P.-O.
M. ou Mme le responsable du Dépôt Archéologique des P.-O.

Membres élus :

Corinne AZZOPARDI	Jérôme KOTARBA
Annie BASSET	Gilbert LANNUZEL
Georges CASTELLVI	Michel MARTZLUFF
Aymat CATAFAU	David MASO
Jean-Pierre COMPS	Annie PEZIN
Franck DORY	Valérie PORRA-KUTENI
Bernard DOUTRES	Jacques ROIG
Françoise JOUY-AVANTIN	Claude VAILLANT

CONFÉRENCES ET SORTIES 2010

16 janvier 2010 : Jean-Luc Fiches : *Heurts et malheurs des franchissements : Ponts et gués sur la Via Domitia*

13 février 2010 : Monica Lopez : *Fouilles du Castell de Selmella (Tarragona)*

13 mars 2010 : Eric Gailledrat : *Recherches récentes sur l'oppidum du Pech Maho (Sigean, Aude)*

10 avril 2010 : Cécile Dominguez et Richard Donat : *La nécropole antique de Neguebous (Perpignan)*

15 mai 2010 : Jérôme Kotarba : *Habitats ruraux d'époque wisigothique en Roussillon : les apports des fouilles de la ligne à grande vitesse (LGV)*

29 mai 2010 : Sortie à Pech Maho

12 juin 2010 : Sortie à Arles (visite du musée) et *Ambrussum* avec l'ARESMAR.

16 octobre 2010 : Compte-rendu des recherches archéologiques des Pyrénées-Orientales.

20 novembre 2010 : Compte-rendu des recherches archéologiques des Pyrénées-Orientales (suite).

11 décembre 2010 : Assemblée Générale de l'A.A.P.-O.

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu à l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités, à 10 euros pour les étudiants et les demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). L'adhésion peut se faire lors des conférences, en écrivant ou en passant au siège de l'association, où se trouve aussi le centre de documentation archéologique ouvert à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis Avenue Marcellin Albert
66000 Perpignan
Téléphone : 04-68-55-06-91
Mail : aapo@9business.fr ou contact@archo-66.com
Site internet : www.archo-66.com

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.

Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 2260 ouvrages et 1000 tirés à part)
- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001), des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000, Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les journées du Patrimoine en 2003).

Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes ", " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001), les « zones brûlées » en 2007...

